

RF 155, 711



Presented to the
LIBRARY of the
UNIVERSITY OF TORONTO
by
Prof. Robert Finch

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



Œ U V R E S

D E

J. J. ROUSSEAU,

D E G E N E V E .

A V E C F I G U R E S .

TOME CINQUIEME.



Œ U V R E S

D E

J. J. ROUSSEAU,
D E G E N E V E .

T O M E C I N Q U I E M E .

CONTENANT : Dissertation sur la Musique moderne : Lettre de M. Rousseau au sujet du mode de Musique inventé par M. de Blainville : - Observations de M. de Blainville : Extrait du projet de paix perpétuelle de M. l'Abbé de Saint-Pierre : Lettre de J. J. Rousseau à M. de Voltaire : De l'imitation théâtrale : Essai tiré des Dialogues de Platon : Lettre de M. Rousseau sur son système de Musique : Epître à M. Bordes.



A P A R I S ,

Chez DEFER DE MAISONNEUVE,
Libraire, rue du Foin.

1791.





T A B L E

D E S A R T I C L E S

Contenus dans ce cinquième Tome.

<i>P</i> RÉFACE.	Page	3
<i>D</i> issertation sur la Musique moderne.		21
<i>L</i> ettre de M. Rousseau, de Genève, à M. l'Abbe Raynal, au sujet du Mode de Musique, inventé par M. Blainville.		133
<i>O</i> bservations de M. Blainville, sur la Lettre de M***, insérée dans le Mercure du mois de Septembre 1751.		140
<i>E</i> xtrait du <i>P</i> rojet de Paix perpétuelle, de M. l'Abbé de Saint-Pierre; par J. J. Rousseau, Citoyen de Genève.		145
<i>A</i> vertissement.		147
<i>L</i> ettre de J. J. Rousseau, à M. de Voltaire.		207
<i>A</i> vertissement.		243

<i>De l'Imitation théâtrale ; Essai tiré des Dialogues de Platon.</i>	243
<i>Lettre de M. Rousseau , sur son système de Musique.</i>	277
<i>Épître à M. de Bordes.</i>	283

Fin de la Table.

A R R Ê T

DE LA COUR

DE PARLEMENT,

Qui condamne un Imprimé ayant pour titre, Émile, ou de l'Éducation, par J. J. Rousseau, imprimé à la Haye... M. DCC. LXII, à être lacéré & brûlé par l'Exécuteur de la Haute-Justice.

EXTRAIT DES REGISTRES DU PARLEMENT.

Du 9 Juin, 1762.

C E jour, les Gens du Roi sont entrés, & M^c Omer Joly de Fleury, Avocat dudit Seigneur Roi, portant la parole, ont dit :

Qu'ils déferoient à la Cour un Imprimé en quatre volumes *in-octavo*, intitulé : *Émile, ou de l'Éducation, par J. J. Rousseau, Citoyen de Genève, dit imprimé à la Haye en M. DCC. LXII.*

Que cet ouvrage ne paroît composé que dans la vue de ramener tout à la Religion naturelle, & que l'Auteur s'occupe, dans le plan de l'Éducation qu'il prétend donner à son Éleve, à développer ce système criminel.

Qu'il ne prétend instruire cet Éleve que d'après la nature, qui est son unique guide, pour former en lui l'homme moral ; qu'il regarde toutes les Religions comme également bonnes, & comme pouvant toutes avoir leurs raisons dans le climat, dans le Gouvernement, dans le génie du Peuple, ou dans quelque autre cause locale qui rend l'une préférable à l'autre, selon les temps & les lieux.

Qu'il borne l'homme aux connoissances que l'instinct porte à chercher, flatte les passions comme les principaux instrumens de notre conservation, avance qu'on peut être sauvé sans croire en Dieu, parce qu'il admet une ignorance invincible de la Divinité qui peut excuser l'homme ; que, selon ses principes, la seule raison est juge dans le choix d'une Religion, laissant à sa disposition la nature du culte que l'homme doit rendre à l'Être suprême, que cet Auteur croit honorer en parlant avec impiété du culte extérieur qu'il a établi dans la Religion, ou que l'Église a prescrit sous la direction de l'Esprit-Saint qui la gouverne.

Que conséquemment à ce système, de n'admettre que la Religion naturelle, quelle qu'elle soit chez les différens Peu-

ples, il ose essayer de détruire la vérité de l'Écriture sainte & des Prophéties, la certitude des miracles énoncés dans les Livres saints, l'infailibilité de la révélation, l'autorité de l'Église; & que ramenant tout à cette Religion naturelle, dans laquelle il n'admet qu'un culte & des loix arbitraires, il entreprend de justifier non-seulement toutes les Religions, prétendant qu'on s'y sauve indistinctement, mais même l'infidélité & la résistance de tout homme à qui l'on voudroit prouver la divinité de J. C. & l'existence de la Religion Chrétienne, qui seule a Dieu pour Auteur, & à l'égard de laquelle il porte le blasphème jusqu'à la donner pour ridicule, pour contradictoire, & à inspirer une indifférence sacrilège pour ses mystères & pour ses dogmes, qu'il voudroit pouvoir anéantir.

Que tels sont les principes impies & détestables que se propose d'établir dans son Ouvrage cet Écrivain qui soumet la Religion à l'examen de la raison, qui n'établit qu'une foi purement humaine, & qui n'admet de vérités & de dogmes en matière de Religion, qu'autant qu'il plaît à l'esprit livré à ses propres lumières, ou

plutôt à ses égaremens , de les recevoir ou de les rejeter.

Qu'à ces impiétés il ajoûte des détails indécens , des explications qui blessent la bienséance & la pudeur , des propositions qui tendent à donner un caractère faux & odieux à l'autorité souveraine , à détruire le principe de l'obéissance qui lui est dûe , & à affoiblir le respect & l'amour des peuples pour leurs Rois.

Qu'ils croient que ces traits fussent pour donner à la Cour une idée de l'Ouvrage qu'ils lui dénoncent ; que les maximes qui y sont répandues , forment par leur réunion un systême chimérique , aussi impraticable dans son exécution , qu'absurde & condamnable dans son projet. Que seroient d'ailleurs des Sujets élevés dans de pareilles maximes , sinon des hommes préoccupés du scepticisme & de la tolérance , abandonnés à leurs passions , livrés aux plaisirs des sens , concentrés en eux-mêmes par l'amour-propre ; qui ne connoîtroient d'autre voix que celle de la nature , & qui , au noble desir de la solide gloire , substitueroient la pernicieuse manie de la singularité ? Quelles règles pour les mœurs ! Quels hommes pour la Reli-

DE PARLEMENT. v

gion & pour l'État, que des enfans élevés dans des principes qui font également horreur au Chrétien & au Citoyen !

Que l'Auteur de ce Livre n'ayant point craint de se nommer lui-même, ne scauroit être trop promptement poursuivi ; qu'il est important, puisqu'il s'est fait connoître, que la Justice se mette à portée de faire un exemple, tant sur l'Auteur que sur ceux qu'on pourra découvrir avoir concouru, soit à l'impression, soit à la distribution d'un pareil Ouvrage, digne comme eux de toute la sévérité.

Que c'est l'objet des Conclusions par écrit, qu'ils laissent à la Cour avec un Exemplaire du Livre ; & se sont les Gens du Roi retirés.

Eux retirés :

Vu le Livre en quatre Tomes in-8°, intitulé : *Émile ou de l'Éducation*, par J. J. Rousseau, Citoyen de Genève. Sanabilibus ægrotamus malis ; ipsaque nos in rectum natura genitos, si emendari velimus, juvat. Senec. de Irâ, Lib. XI. cap. XIII. Tom. 1, 2, 3 & 4. *A la Haye, chez Jean Néaulme, Libraire, avec Privilège de Nosseigneurs les États de Hollande*

vj ARRÊT DE LA COUR

& *Westfrise*. Conclusions du Procureur Général du Roi ; ouï le Rapport de M^e Pierre-François le Noir , Conseiller ; la matiere mise en délibération :

LA COUR ordonne que ledit Livre imprimé , sera lacéré & brûlé en la Cour du Palais , au pied du grand Escalier d'icelui , par l'Exécuteur de la Haute Justice ; enjoint à tous ceux qui en ont des Exemplaires , de les apporter au Greffe de la Cour , pour y être supprimés ; fait très - expresse inhibitions & défenses à tous Libraires d'imprimer , vendre & débiter ledit Livre , & à tous Colporteurs , Distributeurs ou autres de le colporter ou distribuer , à peine d'être poursuivis extraordinairement ; & punis suivant la rigueur des Ordonnances : ordonne qu'à la Requête du Procureur Général du Roi , il sera informé par-devant le Conseiller-Rapporteur , pour les Témoins qui se trouveront à Paris ; & par-devant les Lieutenans Criminels des Bailliages & Sénéchauffées du Ressort , pour les Témoins qui seront hors de ladite Ville , contre les Auteurs , Imprimeurs ou Distributeurs dudit Livre ; pour , les informations faites , rapportées & com-

muniquées au Procureur-Général du Roi, être par lui requis & par la Cour ordonné ce qu'il appartiendra; & cependant ordonne que le nommé J. J. Rousseau, dénommé au Frontispice dudit Livre, sera pris & appréhendé au corps, & amené à Prisons de la Conciergerie du Palais, pour être oui & interrogé par-devant ledit Conseiller-Rapporteur, sur les faits dudit Livre, & répondre aux conclusions que le Procureur-Général entend prendre contre lui; & où ledit J. J. Rousseau ne pourroit être pris & appréhendé, après perquisition faite de sa personne, assigné à quinzaine, ses biens saisis & annotés; & à iceux Commissaires établis, jusqu'à ce qu'il ait obéi suivant l'Ordonnance; & à cet effet, ordonne qu'un Exemplaire dudit Livre sera déposé au Greffe de la Cour, pour servir à l'instruction du Procès: Ordonne en outre que le présent Arrêt sera imprimé, publié & affiché par-tout où besoin sera. Fait en Parlement, le neuf Juin mil sept cent soixante-deux.

Signé, DUFRANC.

viiij ARRÊT DE LA COUR, &c.

Et le Vendredi 11 Juin 1762, ledit Écrit, mentionné ci-dessus, a été lacéré & brûlé au pied du grand Escalier du Palais, par l'Exécuteur de la Haute Justice, en présence de moi Etienne-Dagobert Ysabeau, l'un des trois principaux Commis pour la Grand'Chambre, assisté de deux Huissiers de la Cour.

Signé, YSABEAU.

MANDEMENT
DE MONSEIGNEUR
L'ARCHEVÊQUE^A
DE PARIS;

Portant condamnation d'un Livre qui a pour titre : ÉMILE , ou de l'Éducation , par J. J. Rousseau , Citoyen de Genève. A Amsterdam , chez Jean Néaulme , Libraire , 1762.

CHRISTOPHE DE BEAUMONT ,
*par la miséricorde Divine , & par la
grâce du Saint Siège Apostolique ,
Archevêque de Paris , Duc de Saint-
Cloud , Pair de France , Comman-
deur de l'Ordre du Saint-Esprit ,
Proviseur de Sorbonne , &c. A tous
les Fidèles de notre Diocèse : SA-
LUT ET BÉNÉDICTION.*

SAINTE PAUL a prédit, mes très-chers Freres, qu'il viendrait *des jours périlleux où il y auroit des gens amateurs d'eux-mêmes, fiers, superbes, blasphémateurs, impies, calomnieux, enflés d'orgueil, amateurs des voluptés plutôt que de Dieu; des hommes d'un esprit corrompu, & pervers dans la foi* (a). Et dans quels temps malheureux cette prédiction s'est-elle accomplie plus à la lettre que dans les nôtres? L'incrédulité, enhardie par toutes les passions, se présente sous toutes les formes, afin de se proportionner, en quelque sorte, à tous les âges, à tous les caractères, à tous les états. Tantôt, pour s'insinuer dans des esprits qu'elle trouve déjà *ensorcelés par la bagatelle* (b), elle emprunte un style léger, agréable & frivole; de-là tant de Romans également

(a) In novissimis diebus instabunt tempora periculosa: erunt homines se ipsos amantes... elati, superbi, blasphemi..... scelesti..... criminatores... tumidi & voluptatum amatores magis quàm Dei... homines corrupti mente & reprobè circa fidem. 2. *Tim. c. 3. v. 1, 4, 8.*

(b) Fascinatio nugacitatis obscurat bona. *Sap. c. 4. v. 12.*

obscènes & impies , dont le but est d'amuser l'imagination , pour séduire l'esprit & corrompre le cœur. Tantôt , affectant un air de profondeur & de sublimité dans ses vûes , elle feint de remonter aux premiers principes de nos connoissances , & prétend s'en autoriser , pour secouer un joug qui , selon elle , déshonore l'Humanité , la Divinité même. Tantôt elle déclame en furieuse contre le zèle de la Religion , & prêche la tolérance universelle avec emportement. Tantôt enfin , réunissant tous ces divers langages , elle mêle le sérieux à l'enjouement , des maximes pures à des obscénités , de grandes vérités à de grandes erreurs , la Foi au blasphême ; elle entreprend , en un mot , d'accorder la lumière avec les ténèbres , Jésus-Christ avec Bélial. Et tel est spécialement , M. T. C. F. l'objet qu'on paroît s'être proposé dans un Ouvrage récent , qui a pour titre : ÉMILE , ou DE L'ÉDUCATION. Du sein de l'erreur , il s'est élevé un homme plein du langage de la Philosophie , sans être véritablement Philosophe : esprit doué d'une multitude de connoissances qui ne l'ont pas éclairé , & qui ont répandu des ténèbres dans les autres esprits ; caractère livré

aux paradoxes d'opinion & de conduite; alliant la simplicité des mœurs avec le faste des pensées, le zèle des maximes antiques avec la fureur d'établir des nouveautés, l'obscurité de la retraite avec le desir d'être connu de tout le monde: on l'a vu invectiver contre les sciences qu'il cultivoit; préconiser l'excellence de l'Évangile, dont il détruisoit les dogmes; peindre la beauté des vertus qu'il éteignoit dans l'âme de ses Lecteurs. Il s'est fait le Précepteur du genre humain pour le tromper, le Moniteur public pour égarer tout le monde, l'Oracle du siècle pour achever de le perdre. Dans un Ouvrage sur l'inégalité des conditions, il avoit abaissé l'homme jusqu'au rang des bêtes; dans une autre production plus récente, il avoit insinué le poison de la volupté en paroissant le proscrire: dans celui-ci, il s'empare des premiers momens de l'homme, afin d'établir l'empire de l'Irreligion.

Quelle entreprise, M. T. C. F.! l'éducation de la Jeunesse est un des objets les plus importans de la sollicitude & du zèle des Pasteurs. Nous savons que, pour réformer le monde, autant que le

permettent la foiblesse & la corruption de notre nature, il suffiroit d'observer, sous la direction & l'impression de la grâce, les premiers rayons de la raison humaine, de les saisir avec soin, & de les diriger vers la route qui conduit à la vérité. Par-là ces esprits, encore exempts de préjugés, seroient pour toujours engagés contre l'erreur; ces cœurs, encore exempts de grandes passions, prendroient les impressions de toutes les vertus. Mais à qui convient-il mieux qu'à nous & à nos Coopérateurs dans le saint Ministère, de veiller ainsi sur les premiers momens de la Jeunesse Chrétienne; de lui distribuer le lait spirituel de la Religion, *afin qu'elle croisse pour le Salut (c)*; de préparer de bonne heure, par de salutaires leçons, des Adorateurs sinceres au vrai Dieu, des Sujets fideles au Souverain, des Hommes dignes d'être la ressource & l'ornement de la Patrie?

Or, M. T. C. F., l'Auteur d'ÉMILE

(c) Sint modò geniti infantes, rationabile sine dolo lac concupiscite; ut in eo crescatis in salutem. 1. Pet. c. 2.

propose un plan d'éducation, qui, loin de s'accorder avec le Christianisme, n'est pas même propre à former des Citoyens, ni des Hommes. Sous le vain prétexte de rendre l'homme à lui-même, & de faire de son élève l'élève de la Nature, il met en principe une assertion démentie, non-seulement par la Religion, mais encore par l'expérience de tous les Peuples, & de tous les temps. *Posons*, dit-il, *pour maxime incontestable, que les premiers mouvemens de la nature sont toujours droits : il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain.* A ce langage on ne reconnoît point la doctrine des saintes Écritures & de l'Église, touchant la révolution qui s'est faite dans notre nature. On perd de vûe le rayon de lumière qui nous fait connoître le mystère de notre propre cœur. Oui, M. T. C. F. il se trouve en nous un mélange frappant de grandeur & de bassesse, d'ardeur pour la vérité & de goût pour l'erreur, d'inclination pour la vertu & de penchant pour le vice : étonnant contraste, qui, en déconcertant la Philosophie Payenne, la laisse errer dans de vaines spéculations! Contraste dont la révélation nous découvre la source dans la chute déplorable

de notre premier Père. L'homme se sent entraîné par une pente funeste, & comment se roidiroit-il contre elle, si son enfance n'étoit dirigée par des Maîtres pleins de vertu, de sagesse, de vigilance; & si, durant tout le cours de sa vie, il ne faisoit lui-même, sous la protection & avec les grâces de son Dieu, des efforts puissants & continuels? Hélas! M. T. C. F. malgré les principes de l'éducation la plus sainte & la plus vertueuse; malgré les promesses les plus magnifiques de la Religion & les menaces les plus terribles, les écarts de la Jeunesse ne sont encore que trop fréquents, trop multipliés; dans quelles erreurs, dans quels excès, abandonnée à elle-même, ne se précipiteroit-elle donc pas! C'est un torrent qui se déborde malgré les digues puissantes qu'on lui avoit opposées: que feroit-ce donc, si nul obstacle ne suspendoit ses flots, & ne rompoit ses efforts?

L'Auteur d'ÉMILE, qui ne reconnoît aucune Religion, indique néanmoins, sans y penser, la voie qui conduit infailliblement à la vraie Religion. *Nous*, dit-il, *qui ne voulons rien donner à l'autorité;*

nous , qui ne voulons rien enseigner à notre ÉMILE , qu'il ne pût comprendre de lui-même par tout pays , dans quelle Religion l'éleverons-nous ? A quelle Secte aggrégerons-nous l'éleve de la Nature ? Nous ne l'aggrégerons , ni à celle-ci , ni à celle-là ; nous le mettrons en état de choisir celle où le meilleur usage de la raison doit le conduire. Plût à Dieu , M. T. C. F. que cet objet eût été bien rempli ! Si l'Auteur eût réellement mis son éleve en état de choisir , entre toutes les Religions , celle où le meilleur usage de la raison doit conduire , il l'eût immanquablement préparé aux leçons du Christianisme. Car , M. T. C. F. la lumiere naturelle conduit à la lumiere évangélique ; & le culte Chrétien est essentiellement un culte raisonnable (d). En effet , si le meilleur usage de notre raison ne devoit pas nous conduire à la révélation chrétienne , notre Foi seroit vaine , nos espérances seroient chimériques. Mais comment ce meilleur usage de la raison nous conduit-il au bien inestimable de la

(d) Rationabile obsequium vestrum. Rom. c. 12. v. 1.

Foi, & de-là au terme précieux du salut ? C'est à la raison elle-même que nous en appellons. Dès qu'on reconnoît un Dieu, il ne s'agit plus que de sçavoir s'il a daigné parler aux hommes autrement que par les impressions de la nature. Il faut donc examiner si les faits qui constatent la révélation, ne sont pas supérieurs à tous les efforts de la chicane la plus artificieuse. Cent fois l'Incrédulité a tâché de les détruire ces faits, ou au moins d'en affoiblir les preuves; & cent fois sa critique a été convaincue d'impuissance. Dieu, par la révélation, s'est rendu témoignage à lui-même, & ce témoignage est évidemment *très-digne de foi* (e). Que reste-t-il donc à l'homme qui fait le meilleur usage de la raison, sinon d'acquiescer à ce témoignage ? C'est votre grâce, ô mon Dieu ! qui consume cette œuvre de lumière; c'est elle qui détermine la volonté, qui forme l'âme Chrétienne; mais le développement des preuves, & la force des motifs, ont préalablement

(e) Testimonia tua credibilia facta sunt nîmis. *Pfal.* 92. v. 5.

occupé, épuré la raison; & c'est dans ce travail, aussi noble qu'indispensable, que consiste ce *meilleur usage de la raison*, dont l'Auteur d'ÉMILE entreprend de parler, sans en avoir une notion fixée & véritable.

Pour trouver la Jeunesse plus docile aux leçons qu'il lui prépare, cet Auteur veut qu'elle soit dénuée de tout principe de Religion. Et voilà pourquoi, selon lui, *connoître le bien & le mal, sentir la raison des devoirs de l'homme, n'est pas l'affaire d'un enfant.... J'aimerois autant, ajoûte-t-il, exiger qu'un enfant eût cinq pieds de haut, que du jugement à dix ans.*

Sans doute, M. T. C. F. que le jugement humain a ses progrès, & ne se forme que par degrés. Mais s'ensuit-il donc qu'à l'âge de dix ans un enfant ne connoisse point la différence du bien & du mal, qu'il confonde la sagesse avec la folie, la bonté avec la barbarie, la vertu avec le vice? Quoi! à cet âge il ne sentira pas qu'obéir à son pere est un bien; que lui désobéir est un mal! Le

prétendre, M. T. C. F., c'est calomnier la nature humaine, en lui attribuant une stupidité qu'elle n'a point.

« Tout enfant qui croit en Dieu, dit encore cet Auteur, est Idolâtre ou Anthropomorphite ». Mais s'il est Idolâtre, il croit donc plusieurs Dieux; il attribue donc la nature divine à des simulacres insensibles. S'il n'est qu'Anthropomorphite, en reconnoissant le vrai Dieu, il lui donne un corps. Or, on ne peut supposer ni l'un ni l'autre dans un enfant qui a reçu une éducation Chrétienne. Que si l'éducation a été vicieuse à cet égard, il est souverainement injuste d'imputer à la Religion ce qui n'est que la faute de ceux qui l'enseignent mal. Au surplus, l'âge de dix ans n'est point l'âge d'un Philosophe: un enfant, quoique bien instruit, peut s'expliquer mal; mais en lui inculquant que la Divinité n'est rien de ce qui tombe, ou de ce qui peut tomber sous les sens; que c'est une Intelligence infinie, qui, douée d'une puissance suprême, exécute tout ce qui lui plaît, on lui donne de Dieu une notion assortie à la portée de son jugement. Il n'est pas douteux qu'un Athée, par ses

sophismes , viendra facilement à bout de troubler les idées de ce jeune Croyant : mais toute l'adresse du Sophiste ne fera certainement pas que cet enfant , lorsqu'il croit en Dieu , soit *Idolâtre* ou *Anthropomorphite* ; c'est-à-dire qu'il ne croye que l'existence d'une chimere

L'Auteur va plus loin , M. T. C. F. ; il n'accorde pas même à un jeune homme de quinze ans , la capacité de croire en Dieu. L'homme ne sçaura donc pas même à cet âge , s'il y a un Dieu , ou s'il n'y en a point ! Toute la Nature aura beau annoncer la gloire de son Créateur , il n'entendra rien à son langage ! Il existera , sans sçavoir à quoi il doit son existence ! Et ce sera la saine raison elle-même qui le plongera dans les ténèbres ! C'est ainsi , M. T. C. F. que l'aveugle impiété voudroit pouvoir obscurcir de ses noires vapeurs , le flambeau que la Religion présente à tous les âges de la vie humaine. Saint Augustin raisonnoit bien sur d'autres principes , quand il disoit , en parlant des premières années de sa jeunesse : « Je tombai dès ce temps-là , Seigneur , » entre les mains de quelques-uns de » ceux qui ont soin de vous invoquer ;

» & je compris par ce qu'ils me disoient
 » de vous , & selon les idées que j'étois
 » capable de m'en former à cet âge-là ,
 » que vous étiez quelque chose de grand ,
 » & qu'encore que vous fussiez invisible ,
 » & hors de la portée de nos sens , vous
 » pouviez nous exaucer & nous secourir.
 » Aussi commençai-je dès mon enfance
 » à vous prier , & vous regarder comme
 » mon recours & mon appui ; & à me-
 » sure que ma langue se dénouoit , j'em-
 » ploiois ses premiers mouvemens à
 » vous invoquer ». (*Lib. I. Confes.
 Chap. IX.*)

Continuons , M. T. C. F. , de rele-
 ver les paradoxes étranges de l'Auteur
 d'ÉMILE. Après avoir réduit les jeunes
 gens à une ignorance si profonde par rap-
 port aux attributs & aux droits de la Di-
 vinité , leur accordera-t-il du moins l'a-
 vantage de se connoître eux-mêmes ?
 Sçauront-ils si leur âme est une substance
 absolument distinguée de la matiere ? ou
 se regarderont-ils comme des êtres pu-
 rement matériels & soumis aux seules
 loix du mécanisme ? L'Auteur d'ÉMILE
 doute qu'à dix-huit ans , il soit encore
 temps que son élève apprenne s'il a une

âme : il pense que , *s'il l'apprend plutôt , il court risque de ne le sçavoir jamais*. Ne veut-il pas du moins que la Jeunesse soit susceptible de la connoissance de ses devoirs ? Non. A l'en croire , *il n'y a que des objets physiques qui puissent intéresser les enfants , sur-tout ceux dont on n'a pas éveillé la vanité , & qu'on n'a pas corrompus d'avance par le poison de l'opinion*. Il veut , en conséquence , que tous les soins de la première éducation soient appliqués à ce qu'il y a dans l'homme de matériel & de terrestre : *Exercez , dit-il , son corps , ses organes , ses sens , ses forces ; mais tenez son âme oisive , autant qu'il se pourra*. C'est que cette oisiveté lui a paru nécessaire pour disposer l'âme aux erreurs qu'il se proposoit de lui inculquer. Mais ne vouloir enseigner la sagesse à l'homme que dans le temps où il sera dominé par la fougue des passions naissantes , n'est-ce pas la lui présenter dans le dessein qu'il la rejette ?

Qu'une semblable éducation , M. T. C. F. , est opposée à celle que prescrivent de concert la vraie Religion & la saine raison ! Toutes deux veulent qu'un

Maître sage & vigilant épie , en quelque forte , dans son élève les premières lueurs de l'intelligence , pour l'occuper des attrait de la vérité ; les premiers mouvemens du cœur , pour le fixer par les charmes de la vertu. Combien en effet n'est-il pas plus avantageux de prévenir les obstacles , que d'avoir à les surmonter ? Combien n'est-il pas à craindre que , si les impressions du vice précèdent les leçons de la vertu , l'homme , parvenu à un certain âge , ne manque de courage , ou de volonté pour résister au vice ? Une heureuse expérience ne prouve-t-elle pas tous les jours , qu'après les dérèglemens d'une jeunesse imprudente & emportée , on revient enfin aux bons principes qu'on a reçus dans l'enfance ?

Au reste , M. T. C. F. , ne soyons point surpris que l'Auteur d'ÉMILE remette à un temps si reculé la connoissance de l'existence de Dieu : il ne la croit pas nécessaire au salut. *Il est clair* , dit-il , par l'organe d'un personnage chimérique , *il est clair que tel homme parvenu jusqu'à la vieillesse , sans croire en*

Dieu , ne sera pas pour cela privé de sa présence dans l'autre vie , si son aveuglement n'a point été volontaire ; & je dis qu'il ne l'est pas toujours. Remarquez , M. T. C. F. , qu'il ne s'agit point ici d'un homme qui seroit dépourvu de l'usage de sa raison , mais uniquement de celui dont la raison ne seroit point aidée de l'instruction. Or , une telle prétention est souverainement absurde , sur-tout dans le systême d'un Écrivain qui soutient que la raison est absolument saine. Saint Paul assure , qu'entre les Philosophes Payens , plusieurs sont parvenus , par les seules forces de la raison , à la connoissance du vrai Dieu. Ce qui peut être connu de Dieu , dit cet Apôtre , leur a été manifesté , Dieu le leur ayant fait connoître ; la considération des choses qui ont été faites de la création du Monde leur ayant rendu visible ce qui est invisible en Dieu , sa puissance même éternelle , & sa divinité : en sorte qu'ils sont sans excuse ; puisqu'ayant connu Dieu , ils ne l'ont point glorifié comme Dieu , & ne lui ont point rendu grâces ; mais ils se sont perdus dans la vanité de leurs raisonnemens , & leur esprit

prit insensé a été obscurci : en se disant sages , ils sont devenus fous (f).

Or, si tel a été le crime de ces hommes, lesquels, bien qu'assujettis par les préjugés de leur éducation au culte des Idoles, n'ont pas laissé d'atteindre à la connoissance de Dieu; comment ceux qui n'ont point de pareils obstacles à vaincre, seroient-ils innocens & justes, au point de mériter de jouir de la présence de Dieu dans l'autre vie? Comment seroient-ils excusables, (avec une raison saine telle que l'Auteur la suppose) d'avoir joui durant cette vie du grand spectacle de la Nature, & d'avoir cependant méconnu celui qui l'a créée, qui la conserve & la gouverne?

(f) Quod notum est Dei, manifestum est in illis : Deus enim illis manifestavit. Invisibilia enim ipsius, à creaturâ mundi, per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur; sempiterna quoque ejus virtus & divinitas : ita ut sint inexcusabiles; quia, cùm cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt : sed evanuerunt in cogitationibus suis, & obscuratum est insipiens cor eorum : dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt. *Rom. 1. 7. 19. 22.*

Le même Écrivain, M. T. C. F. embrasse ouvertement le Scepticisme, par rapport à la création & à l'unité de Dieu. *Je sçais*, fait-il dire encore au personnage supposé qui lui sert d'organe, *je sçais que le monde est gouverné par une volonté puissante & sage ; je le vois, ou plutôt je le sens, & cela m'importe à sçavoir : mais ce même monde est-il éternel, ou créé ? Y a-t-il un principe unique des choses ? Y en a-t-il deux ou plusieurs, & quelle est leur nature ? je n'en sçais rien, & que m'importe ?* Je renonce à des questions oiseuses qui peuvent inquiéter mon amour-propre, mais qui sont inutiles à ma conduite, & supérieures à ma raison. Que veut donc dire cet Auteur téméraire ? Il croit que le monde est gouverné par une volonté puissante & sage : il avoue que cela lui importe à sçavoir ; & cependant, *je ne sçais*, dit-il, *s'il n'y a qu'un seul principe des choses, ou s'il y en a plusieurs ; & il prétend qu'il lui importe peu de le sçavoir. S'il y a une volonté puissante & sage qui gouverne le monde, est-il concevable qu'elle ne soit pas l'unique principe des choses ? Et peut-il être plus im-*

portant de sçavoir l'un que l'autre? Quel langage contradictoire! Il ne sçait *quelle est la nature* de Dieu, & bientôt après il reconnoît que cet Être suprême est doué d'intelligence, de puissance, de volonté & de bonté; n'est-ce donc pas là avoir une idée de la nature divine? L'unité de Dieu lui paroît une question oiseuse & supérieure à sa raison, comme si la multiplicité des Dieux n'étoit pas la plus grande de toutes les absurdités. *La pluralité des Dieux*, dit énergiquement Tertullien, *est une nullité de Dieu* (g). Admettre un Dieu, c'est admettre un Être suprême & indépendant, auquel tous les autres Êtres soient subordonnés. Il implique donc qu'il y ait plusieurs Dieux.

Il n'est pas étonnant, M. T. C. F., qu'un homme qui donne dans de pareils écarts touchant la Divinité, s'éleve contre la Religion qu'elle nous a révélée.

(g) Deus cùm summum magnum sit, rectè veritas nostra pronuntiavit : Deus si non unus est, non est. *Tertull. advers. Marcionem*, lib. 1.

A l'entendre , toutes les Révélations en général se font que dégrader Dieu , en lui donnant des passions humaines. Loin d'éclaircir les notions du grand Être , poursuit-il , je vois que les dogmes particuliers les embrouillent ; que , loin de les ennobler , ils les avilissent ; qu'aux mystères inconcevables qui les environnent , ils ajoutent des contradictions absurdes. C'est bien plutôt à cet Auteur , M. T. C. F. , qu'on peut reprocher l'inconséquence & l'absurdité. C'est bien lui qui dégrade Dieu , qui embrouille , & qui avilit les notions du grand Être , puisqu'il attaque directement son essence , en révoquant en doute son unité.

Il a senti que la vérité de la Révélation chrétienne étoit prouvée par des faits ; mais les miracles formant une des principales preuves de cette Révélation , & ces miracles nous ayant été transmis par la voie des témoignages , il s'écrie : *Quoi ! toujours des témoignages humains ! toujours des hommes qui me rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté ! Que d'hommes entre Dieu & moi !* Pour que cette plainte fût sentée , M. T. C. F. , il faudroit pouvoir con-

clure que la Révélation est fautive dès qu'elle n'a point été faite à chaque homme en particulier ; il faudroit pouvoir dire : Dieu ne peut exiger de moi que je croye ce qu'on m'assure qu'il a dit , dès que ce n'est pas directement à moi qu'il a adressé la parole. Mais n'est-il donc pas une infinité de faits , même antérieurs à celui de la Révélation chrétienne , dont il seroit absurde de douter ? Par quelle autre voie que par celle des témoignages humains l'Auteur lui-même a-t-il donc connu cette Sparte , cette Athènes , cette Rome dont il vante si souvent & avec tant d'assurance les loix , les mœurs , & les Héros ? Que d'hommes entre lui & les événemens qui concernent les origines & la fortune de ces anciennes Républiques ! que d'hommes entre lui & les Historiens qui ont conservé la mémoire de ces événemens ! Son Scepticisme n'est donc ici fondé que sur l'intérêt de son incrédulité.

Qu'un homme , ajoûte-t-il plus loin , vienne nous tenir ce langage : Mortels : je vous annonce les volontés du Très-Haut : reconnoissez à ma voix celui qui m'envoie. J'ordonne au Soleil de chan-

ger sa course , aux Etoiles de former un autre arrangement , aux Montagnes de s'applanir , aux Flots de s'élever , à la Terre de prendre un autre aspect : à ces merveilles qui ne reconnoîtra pas à l'instant le Maître de la Nature ? Qui ne croiroit , M. T. C. F., que celui qui s'exprime de la sorte , ne demande qu'à voir des miracles , pour être Chrétien ? Écoutez toutefois ce qu'il ajoûte : *Reste enfin* , dit-il , *l'examen le plus important dans la doctrine annoncée.... Après avoir prouvé la doctrine par le miracle , il faut prouver le miracle par la doctrine.... Or , que faire en pareil cas ? Une seule chose : revenir au raisonnement , & laisser là les miracles. Mieux eût-il valu n'y pas recourir. C'est dire : qu'on me montre des miracles , & je croirai : qu'on me montre des miracles , & je refuserai encore de croire. Quelle inconséquence , quelle absurdité ! Mais apprenez donc une bonne fois , M. T. C. F., que dans la question des miracles , on ne se permet point le sophisme reproché par l'Auteur du Livre de l'ÉDUCATION. Quand une doctrine est reconnue vraie , divine , fondée sur une Révélation certaine , on s'en sert pour ju-*

ger des miracles ; c'est-à-dire , pour rejeter les prétendus prodiges , que des imposteurs voudroient opposer à cette doctrine. Quand il s'agit d'une doctrine nouvelle qu'on annonce comme émanée du sein de Dieu , les miracles sont produits en preuves ; c'est-à-dire , que celui qui prend la qualité d'Envoyé du Très-Haut , confirme sa mission , sa prédication par des miracles qui sont le témoignage même de la Divinité. Ainsi la doctrine & les miracles sont des argumens respectifs dont on fait usage , selon les divers points de vûe où l'on se place dans l'étude & dans l'enseignement de la Religion. Il ne se trouve-là , ni abus du raisonnement , ni sophisme ridicule , ni cercle vicieux. C'est ce qu'on a démontré cent fois ; & il est probable que l'Auteur d'ÉMILE n'ignore point ces démonstrations ; mais , dans le plan qu'il s'est fait d'envelopper de nuages toute Religion révélée , toute opération surnaturelle , il nous impute malignement des procédés qui déshonorent la raison ; il nous représente comme des enthousiastes , qu'un faux zele aveugle au point de prouver deux principes l'un par l'autre , sans diversité d'objet , ni de mé-

xxxij M A N D E M E N T.

rhode. Où est donc, M. T. C. F. la bonne-foi Philosophique dont se pare cet Écrivain ?

On croiroit qu'après les plus grands efforts pour décréditer les témoignages humains qui attestent la Révélation chrétienne, le même Auteur y défere cependant de la manière la plus positive, la plus solemnelle. Il faut, pour vous en convaincre, M. T. C. F. & en même temps pour vous édifier, mettre sous vos yeux cet endroit de son Ouvrage : *J'avoue que la majesté de l'Écriture m'étonne ; la sainteté de l'Écriture parle à mon cœur. Voyez les Livres des Philosophes, avec toute leur pompe ; qu'ils sont petits près celui-là ! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime & si simple soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire, ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce là le ton d'un enthousiaste, ou d'un ambitieux Sectaire ? Quelle douceur ! Quelle pureté dans ses mœurs ! Quelle grâce touchante dans ses instructions ! Quelle élévation dans ses maximes ! Quelle profonde sagesse dans ses discours ! Quelle présence d'esprit, quelle finesse & quelle*

justesse dans ses réponses ! Quel empire sur ses passions ! Où est l'homme , où est le Sage qui sçait agir , souffrir & mourir sans foiblesse , & sans ostentation ? . . . Oui , si la vie & la mort de Socrate sont d'un Sage , la vie & la mort de Jésus sont d'un Dieu. Disons-nous que l'histoire de l'Évangile est inventée à plaisir ? Ce n'est pas ainsi qu'on invente , & les faits de Socrate , dont personne ne doute , sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Il seroit plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce Livre , qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais les Auteurs Juifs n'eussent trouvé ce ton , ni cette morale , & l'Évangile a des caractères de vérité si grands , si frappans , si parfaitement inimitables , que l'Inventeur en seroit plus étonnant que le Héros. Il seroit difficile , M. T. C. F. de rendre un plus bel hommage à l'authenticité de l'Évangile. Cependant l'Auteur ne la reconnoît qu'en conséquence des témoignages humains. Ce sont toujours des hommes qui lui rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté. Que d'hommes entre Dieu & lui ! Le voilà donc bien évidemment en

xxxiv MANDEMENT.

contradiction avec lui-même : le voilà confondu par ses propres aveux. Par quel étrange aveuglement a-t-il donc pu ajouter : *Avec tout cela ce même Évangile est plein de choses incroyables, de choses qui répugnent à la raison, & qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir, ni d'admettre. Que faire au milieu de toutes ces contradictions ? Être toujours modeste & circonspect..... respecter en silence ce qu'on ne sçauroit, ni rejeter, ni comprendre, & s'humilier devant le grand Être, qui seul sçait la vérité. Voilà le Scepticisme involontaire où je suis resté. Mais le Scepticisme, M. T. C. F., peut-il donc être involontaire, lorsqu'on refuse de se soumettre à la doctrine d'un Livre qui ne sçauroit être inventé par les hommes ; lorsque ce Livre porte des caractères de vérité, si grands, si frappans, si parfaitement inimitables, que l'Inventeur en feroit plus étonnant que le Héros ? C'est bien ici qu'on peut dire que l'iniquité a menti contre elle-même (h).*

(h) Mentita est iniquitas sibi. *Psal.* 26;
v. 12.

Il semble, M. T. C. F., que cet Auteur n'a rejeté la Révélation que pour s'en tenir à la Religion naturelle. *Ce que Dieu veut qu'un homme fasse*, dit-il, *il ne le lui fait pas dire par un autre homme ; il le lui dit à lui-même , il l'écrit au fond de son cœur.* Quoi donc ! Dieu n'a-t-il pas écrit au fond de nos cœurs l'obligation de se soumettre à lui, dès que nous sommes sûrs que c'est lui qui a parlé ? Or, quelle certitude n'avons-nous pas de sa divine parole ? Les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont, de l'aveu même de l'Auteur d'ÉMILE, moins attestés que ceux de Jésus-Christ. La Religion naturelle conduit donc elle-même à la Religion révélée. Mais est-il bien certain qu'il admette même la Religion naturelle, ou que du moins il en reconnoisse la nécessité ? Non, M. T. C. F. *Si je me trompe*, dit-il, *c'est de bonne-foi. Cela me suffit, pour que mon erreur même ne me soit pas imputée à crime. Quand vous vous tromperiez de même, il y auroit peu de mal à cela.* C'est-à-dire que, selon lui, il suffit de se persuader qu'on est en possession de la vérité ; que cette per-

x_{xxvj} M A N D E M E N T.

suasion, fût-elle accompagnée des plus monstrueuses erreurs, ne peut jamais être un sujet de reproche; qu'on doit toujours regarder comme un homme sage & religieux, celui qui, adoptant les erreurs même de l'Athéisme, dira qu'il est de bonne-foi. Or, n'est-ce pas là ouvrir la porte à toutes les superstitions, à tous les systèmes fanatiques, à tous les délires de l'esprit humain? N'est-ce pas permettre qu'il y ait dans le monde autant de Religions, de cultes divins, qu'on y compte d'habitans? Ah! M. T. C. F. ne prenez point le change sur ce point. La bonne-foi n'est estimable que quand elle est éclairée & docile. Il nous est ordonné d'étudier notre Religion, & de croire avec simplicité. Nous avons pour garant des promesses l'autorité de l'Église: apprenons à la bien connoître, & jettons-nous ensuite dans son sein. Alors nous pourrons compter sur notre bonne-foi, vivre dans la paix, & attendre, sans trouble, le moment de la lumière éternelle.

Quelle insigne mauvaise foi n'éclate pas encore dans la manière dont l'Incédule que nous réfutons, fait raison-

MANDEMENT. xxxvij

ner le Chrétien & le Catholique? Quels discours pleins d'ineptie ne prête-t-il pas à l'un & à l'autre, pour les rendre méprisables? Il imagine un Dialogue entre un Chrétien, qu'il traite d'*Inspiré*; & l'incrédule, qu'il qualifie de *Raisonneur*: & voici comme il fait parler le premier: *La raison vous apprend que le tout est plus grand que sa partie: mais moi, je vous apprend de la part de Dieu que c'est la partie qui est plus grande que le tout: à quoi l'Incrédule répond: Et qui êtes-vous pour m'oser dire que Dieu se contredit? A qui croirai-je par préférence, de lui qui m'apprend par la raison des vérités éternelles, ou de vous qui m'annoncez de sa part une absurdité?*

Mais de quel front, M. T. C. F., ose-t-on prêter au Chrétien un pareil langage? Le Dieu de la Raison, disons-nous, est aussi le Dieu de la Révélation. La Raison & la Révélation sont les deux organes par lesquels il lui a plu de se faire entendre aux hommes, soit pour les instruire de la vérité, soit pour leur intimer ses ordres. Si l'un de ces deux organes étoit opposé à l'autre, il

xxxviii MANDEMENT.

est constant que Dieu feroit en contradiction avec lui-même. Mais Dieu se contredit-il, parce qu'il commande de croire des vérités incompréhensibles ? Vous dites, ô Impies, que les dogmes que nous regardons comme révélés, combattent les vérités éternelles : mais il ne suffit pas de le dire. S'il vous étoit possible de le prouver, il y a long-temps que vous l'auriez fait, & que vous auriez poussé des cris de victoire.

La mauvaise foi de l'Auteur d'ÉMILE n'est pas moins révoltante dans le langage qu'il fait tenir à un Catholique prétendu. *Nos Catholiques*, lui fait-il dire, *font grand bruit de l'autorité de l'Église : mais que gagnent-ils à cela, s'il leur faut un aussi grand appareil de preuves pour établir cette autorité, qu'aux autres Sectes pour établir directement leur doctrine ? L'Église décide que l'Église a droit de décider : ne voilà-t-il pas une autorité bien prouvée ?* Qui ne croiroit, M. T. C. F. à entendre cet Imposteur, que l'autorité de l'Église n'est prouvée que par ses propres décisions, & qu'elle procède ainsi : *Je décide que je suis infaillible : donc je le suis : imputation*

MANDEMENT: xxxix

calomnieuse, M. T. C. F. La constitution du Christianisme, l'esprit de l'Évangile, les erreurs même & la foiblesse de l'esprit humain, tendent à démontrer que l'Église, établie par Jésus-Christ, est une Église infallible. Nous assurons que, comme ce divin Législateur a toujours enseigné la vérité, son Église l'enseigne aussi toujours. Nous prouvons donc l'autorité de l'Église, non par l'autorité de l'Église, mais par celle de Jésus-Christ : procédé non moins exact, que celui qu'on nous reproche est ridicule & insensé.

Cen'est pas d'aujourd'hui, M. T. C. F. que l'esprit d'irreligion est un esprit d'indépendance & de révolte. Et comment, en effet, ces hommes audacieux, qui refusent de se soumettre à l'autorité de Dieu même, respecteroient-ils celle des Rois, qui sont les images de Dieu ; ou celle des Magistrats, qui sont les images des Rois ? *Songe*, dit l'Auteur d'ÉMILÉ à son Élève, *qu'elle (l'espèce humaine) est composée essentiellement de la collection des peuples : que quand tous les Rois en seroient*

ôtés, il n'y paroîtroit guères, & que les choses n'en iroient pas plus mal... Toujours, dit-il plus loin, la multitude sera sacrifiée au petit nombre : & l'intérêt public, à l'intérêt particulier : toujours ces noms spécieux de justice & de subordination, serviront d'instrumens à la violence, & d'armes à l'iniquité. D'où il suit, continue-t-il, que les Ordres distingués, qui se prétendent utiles aux autres, ne sont en effet utiles qu'à eux-mêmes aux dépens des autres. Par où juger de la considération qui leur est due, selon la justice & la raison ? Ainsi donc, M. T. C. F., l'Impiété ose critiquer les intentions de celui par qui regnent les Rois (i) : ainsi elle se plaît à empoisonner les sources de la félicité publique, en soufflant des maximes qui ne tendent qu'à produire l'anarchie, & tous les malheurs qui en sont la suite. Mais, que vous dit la Religion ? Craignez Dieu, respectez le Roi (k).... que tout homme soit soumis aux Puissances supérieures :

(i) Per me reges regnant. *Prov. c. 8. v. 15.*

(k) Deum timete : Regem honorificate. *1. Pet. c. 2. v. 17.*

MANDEMENT. xli

car il n'y a point de Puissance qui ne vienne de Dieu, & c'est lui qui a établi toutes celles qui sont dans le monde. Qui-conque résiste donc aux Puissances, résiste à l'ordre de Dieu : & ceux qui y résistent, attirent la condamnation sur eux-mêmes (1).

Oui, M. T. C. F. dans tout ce qui est de l'ordre civil, vous devez obéir au Prince, & à ceux qui exercent son autorité, comme à Dieu même. Les seuls intérêts de l'Être suprême peuvent mettre des bornes à votre soumission ; & si on vouloit vous punir de votre fidélité à ses ordres, vous devriez encore souffrir avec patience & sans murmure. Les Néron, les Domitien eux-mêmes, qui aimèrent mieux être les fléaux de la Terre, que les peres de leurs peuples, n'étoient comptables qu'à Dieu de l'a-

(1) Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit ; non est enim potestas nisi à Deo : quæ autem sunt, à Deo ordinatæ sunt. Itaque, qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit. Qui autem resistunt, ipsi sibi damnationem acquirunt. Rom. c. 13, v. 1, 2.

bus de leur puissance. *Les Chrétiens*, dit saint Augustin, *leur obéissoient dans le temps, à cause du Dieu de l'Éternité* (m).

Nous ne vous avons exposé, M. T. C. F., qu'une partie des impiétés contenues dans ce Traité de l'ÉDUCATION : Ouvrage également digne des Anathêmes de l'Église, & de la sévérité des Loix : & que faut-il de plus pour vous en inspirer une juste horreur ? Malheur à vous, malheur à la société, si vos enfans étoient élevés d'après les principes de l'Auteur d'ÉMILE. Comme il n'y a que la Religion qui nous ait appris à connoître l'homme, sa grandeur, sa misère, sa destinée future, il n'appartient aussi qu'à elle seule de former sa raison, de perfectionner ses mœurs, de lui procurer un bonheur solide dans cette vie & dans l'autre. Nous sçavons, M. T. C. F. combien une éducation vraiment chrétienne est délicate & laborieuse : que de

(m) Subditi erant, propter Dominum æternum, etiam Domino temporali. *Aug. Enarrat. in Psal. 124.*

MANDEMENT. xliij

lumières & de prudence n'exige-t-elle pas? Quel admirable mélange de douceur & de fermeté! quelle sagacité pour se proportionner à la différence des conditions, des âges, des tempéramens & des caractères, sans s'écarter jamais en rien des règles du devoir! quel zèle & quelle patience pour faire fructifier, dans de jeunes cœurs, le germe précieux de l'innocence; pour en déraciner, autant qu'il est possible, ces penchans vicieux qui sont les tristes effets de notre corruption héréditaire; en un mot, pour leur apprendre, suivant la morale de S. Paul, *à vivre en ce monde avec tempérance, selon la justice, & avec piété, en attendant la béatitude que nous espérons* (n). Nous disons donc, à tous ceux qui sont chargés du soin également pénible & honorable d'élever la Jeunesse: plantez & arrosez, dans la ferme espérance que le Seigneur, secondant votre travail, donnera l'accroissement; *insistez à temps &*

(n) Erudiens nos ut, abnegantes impietatem & sæcularia desideria, sobriè & justè & piè vivamus in hoc sæculo, expectantes beatam spem. *Tit. c. 2. v. 12, 13.*

à contre-temps ; selon le conseil du même Apôtre ; *usez de réprimande , d'exhortation , de paroles sévères , sans perdre patience & sans cesser d'instruire (o) ;* sur-tout , joignez l'exemple à l'instruction : l'instruction sans l'exemple est un opprobre pour celui qui la donne , est un sujet de scandale pour celui qui la reçoit. Que le pieux & charitable Tobie soit votre modele ; *recommandez avec soin à vos enfans , de faire des œuvres de justice & des aumônes , de se souvenir de Dieu , & de le bénir en tout temps dans la verité , & de toutes leurs forces (p) ;* & votre postérité , comme celle de ce saint Patriarche , *sera aimée de Dieu & des hommes (q).*

(o) *Insta opportunè , importunè : argue , obsecra , increpa in omni patientiâ , & doctrinâ. 2. Timot. c. 4. v. 11.*

(p) *Filiis vestris mandate ut faciant justitias & eleemosynas , ut sint memores Dei & benedicant eum in omni tempore , in veritate & in totâ virtute suâ. Tob. c. 14. v. 11.*

(q) *Omnis autem cognatio ejus , & omnis generatio ejus in bonâ vitâ & in sanctâ conversatione permansit , ita ut accepti essent tam Deo , quam hominibus & cunctis habitatoribus in terrâ. Ibid. v. 17.*

Mais en quel temps l'éducation doit-elle commencer? Dès les premiers rayons de l'intelligence : & ces rayons sont quelquefois prématurés. *Formez l'enfant à l'entrée de sa voie*, dit le Sage ; *dans sa vieillesse même il ne s'en écartera point* (r). Tel est en effet le cours ordinaire de la vie humaine : au milieu du délire des passions, & dans le sein du libertinage, les principes d'une éducation chrétienne sont une lumière qui se ranime par intervalles pour découvrir au pécheur toute l'horreur de l'abîme où il est plongé, & lui en montrer les issues. Combien, encore une fois, qui, après les écarts d'une jeunesse licentieuse, sont rentrés, par l'impression de cette lumière, dans les routes de la sagesse, & ont honoré, par des vertus tardives, mais sincères, l'Humanité, la Patrie, & la Religion!

Il nous reste, en finissant, M. T. C. F.

(r) *Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non secedet ab eâ. Prov. c. 22, v. 6.*

xlvj M A N D E M E N T.

à vous conjurer , par les entrailles de la miséricorde de Dieu , de vous attacher inviolablement à cette Religion sainte dans laquelle vous avez eu le bonheur d'être élevés ; de vous soutenir contre le débordement d'une Philosophie insensée , qui ne se propose rien de moins que d'envahir l'héritage de Jésus-Christ , de rendre ses promesses vaines , & de le mettre au rang de ces Fondateurs de Religion , dont la doctrine frivole ou pernicieuse a prouvé l'imposture. La Foi n'est méprisée , abandonnée , insultée , que par ceux qui ne la connoissent pas , ou dont elle gêne les désordres. Mais les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais contre elle. L'Église Chrétienne & Catholique est le commencement de l'Empire éternel de Jésus-Christ : *Rien de plus fort qu'elle , s'écrie saint Jean Damascene ; c'est un rocher que les flots ne renversent point : c'est une montagne que rien ne peut détruire (s).*

(s) Nihil Ecclesiâ valentius ; rupe fortior est semper viget. Cur eam Scriptura montem appellavit? Utique quia everti non potest. *Damasc. Tom. 2. p. 462. 463.*

MANDÈMENT. xlvij.

A CES CAUSES, vu le Livre qui a pour titre : *ÉMILE, ou de l'Éducation, par J. J. Rousseau, Citoyen de Genève. A Amsterdam, chez Jean Néaulme, Libraire, 1762* ; après avoir pris l'avis de plusieurs personnes distinguées par leur piété & par leur savoir, le saint nom de Dieu invoqué, nous condamnons ledit Livre, comme contenant une doctrine abominable, propre à renverser la Loi naturelle, & à détruire les fondemens de la Religion Chrétienne, établissant des maximes contraires à la Morale Évangélique, tendante à troubler la paix des États, à révolter les Sujets contre l'autorité de leurs Souverains : comme contenant un très-grand nombre de propositions respectivement fausses, scandaleuses, pleines de haine contre l'Église & ses Ministres, dérogeantes au respect dû à l'Écriture Sainte & à la Tradition de l'Église, erronnées, impies, blasphématoires & hérétiques. En conséquence, Nous défendons très-expressément à toutes personnes de notre Diocèse de lire ou retenir ledit Livre, sous les peines de droit. Et sera notre présent Mandement lu au Prône des Messes Pa-

xlviij M A N D E M E N T.

roissiales des Églises de la Ville , Faux-
bourgs & Diocèse de Paris , publié &
affiché par-tout où besoin fera. DONNÉ
à Paris en notre Palais Archiépiscopal ,
le vingtième jour d'Août mil sept-cent
soixante-deux. .

Signé † CHRISTOPHE ,
Archev. de Paris.

PAR MONSEIGNEUR ,

DE LA TOUCHE.

Œ U V R E S

D I V E R S E S

DE M. J. J. ROUSSEAU.

D I S S E R T A T I O N

S U R

L A M U S I Q U E

M O D E R N E.

Tome V.

A





P R É F A C E .

S'IL est vrai que les circonstances & les préjugés décident souvent du sort d'un Ouvrage , jamais Auteur n'a dû plus craindre que moi. Le Public est aujourd'hui si indisposé contre tout ce qui s'appelle nouveauté ; si rebuté de systèmes & de projets , sur-tout en fait de Musique , qu'il n'est plus guères possible de lui rien offrir en ce genre sans s'exposer à l'effet de ses premiers mouvemens , c'est-à-dire , à se voir condamné sans être entendu.

D'ailleurs , il faudroit surmonter tant d'obstacles , réunis non par la raison , mais par l'habitude & les préjugés bien plus forts qu'elle , qu'il ne paroît pas possible de forcer de si puissantes barrières. N'avoir que la raison pour soi , ce n'est pas combattre à armes égales ; les préjugés sont presque toujours

fûrs d'en triompher , & je ne connois que le seul intérêt capable de les vaincre à son tour.

Je serois rassuré par cette dernière considération , si le public étoit toujours bien attentif à juger de ses vrais intérêts : mais il est pour l'ordinaire assez nonchalant pour en laisser la direction à gens qui en ont de tout opposés , & il aime mieux se plaindre éternellement d'être mal servi , que de se donner des soins pour l'être mieux.

C'est précisément ce qui arrive dans la Musique ; on se récrie sur la longueur des Maîtres & sur la difficulté de l'Art , & l'on rebute ceux qui proposent de l'éclaircir & de l'abréger. Tout le monde convient que les caractères de la Musique sont dans un état d'imperfection peu proportionné aux progrès qu'on a faits dans les autres parties de cet Art : cependant on se défend contre toute proposition de les réformer comme contre un danger affreux : imaginer d'autres signes que ceux dont s'est servi le divin Lulli , est non-seulement la plus haute extrava-

gance dont l'esprit humain soit capable , mais c'est encore une espece de sacrilège. Lulli est un Dieu dont le doigt est venu fixer à jamais l'état de ces sacrés caractères : bons ou mauvais , il n'importe , il faut qu'ils soient éternisés par ses ouvrages ; il n'est plus permis d'y toucher sans se rendre criminel , & il faudra au pied de la lettre que tous les jeunes Gens qui apprendront désormais la Musique payent un tribut de deux ou trois ans de peine au mérite de Lulli.

Si ce ne sont pas là les propres termes , c'est du moins le sens des objections que j'ai ouï faire cent fois contre tout projet qui tendroit à réformer cette partie de la Musique. Quoi ! faudra-t-il jeter au feu tous nos Auteurs ; tout renouveler ? La Lande , Bernier , Corelli , tout cela seroit donc perdu pour nous ? Où prendrions-nous de nouveaux Orphées pour nous en dédommager , & quels seroient les Musiciens qui voudroient se résoudre à redevenir Écoliers ?

Je ne sçais pas bien comment l'en-

rendent ceux qui font ces objections ; mais il me semble qu'en les réduisant en maximes , & en détaillant un peu les conséquences , on en feroit des aphorismes fort singuliers pour arrêter tout court le progrès des Lettres & des beaux Arts.

D'ailleurs , ce raisonnement porte absolument à faux , & l'établissement des nouveaux caracteres , bien loin de détruire les anciens Ouvrages , les conserveroit doublement , par les nouvelles Éditions qu'on en feroit , & par les anciennes qui subsisteroient toujours. Quand on a traduit un Auteur , je ne vois pas la nécessité de jeter l'original au feu. Ce n'est donc ni l'ouvrage en lui-même , ni les Exemplaires qu'on risqueroit de perdre ; & remarquez , surtout , que , quelqu'avantageux que pût être un nouveau système , il ne détruiroit jamais l'ancien avec assez de rapidité pour en abolir tout d'un coup l'usage ; les Livres en seroient usés avant que d'être inutiles , & quand ils ne serviroient que de ressource aux opiniâtres , on trouveroit toujours assez à les employer.

Je sçais que les Musiciens ne sont pas traitables sur ce chapitre. La Musique pour eux n'est pas la science des sons, c'est celle des noires, des blanches, des doubles croches, & dès que ces figures cesseroient d'affecter leurs yeux, ils ne croiroient jamais voir réellement de la Musique. La crainte de redevenir Écoliers, & sur-tout le train de cette habitude qu'ils prennent pour la science même, leur feront toujours regarder avec mépris ou avec effroi tout ce qu'on leur proposeroit en ce genre. Il ne faut donc pas compter sur leur approbation; il faut même compter sur toute leur résistance dans l'établissement des nouveaux caractères, non pas comme bons ou comme mauvais en eux-mêmes, mais simplement comme nouveaux.

Je ne sçais quel auroit été le sentiment particulier de Lulli sur ce point, mais je suis presque sûr qu'il étoit trop grand-homme pour donner dans ces petitesse; Lulli auroit senti que sa science ne tenoit point à des caractères; que ses sons ne cesseroient jamais d'être des sons divins, quelques signes qu'on employât pour les exprimer, & qu'en-

fin, c'étoit toujours un service important à rendre à son Art & au progrès de ses Ouvrages, que de les publier dans une langue aussi énergique, mais plus facile à entendre, & qui par-là deviendroit plus universelle, dût-il en coûter l'abandon de quelques vieux Exemplaires, dont assurément il n'auroit pas cru que le prix fût à comparer à la perfection générale de l'Art.

Le malheur est que ce n'est pas à des Lulli que nous avons affaire. Il est plus aisé d'hériter de sa science que de son génie. Je ne sçais pourquoi la Musique n'est pas amie du raisonnement: mais si ses Éleves sont si scandalisés de voir un Confrere réduire son Art en principes, l'approfondir, & le traiter méthodiquement, à plus forte raison ne souffriroient-ils pas qu'on osât attaquer les parties mêmes de cet Art.

Pour juger de la façon dont on y seroit reçu, on n'a qu'à se rappeler combien il a fallu d'années de lutte & d'opiniâtreté pour substituer l'usage du *si* à ces grossieres nuances qui ne sont pas même encore abolies par-tout. On con-

venoit bien que l'échelle étoit composée de sept sons différens, mais on ne pouvoit se persuader qu'il fût avantageux de leur donner à chacun un nom particulier, puisqu'on ne s'en étoit pas avisé jusques-là, & que la Musique n'avoit pas laissé que d'aller son train.

Toutes ces difficultés sont présentes à mon esprit avec toute la force qu'elles peuvent avoir dans celui des Lecteurs. Malgré cela, je ne sçaurois croire qu'elles puissent tenir contre les vérités de démonstration que j'ai à établir. Que tous les systêmes qu'on a proposés en ce genre aient échoué jusqu'ici, je n'en suis point étonné : même à égalité d'avantages & de défauts, l'ancienne méthode devoit sans contredit l'emporter, puisque, pour détruire un systême établi, il faut que celui qu'on veut substituer lui soit préférable, non-seulement en les considérant chacun en soi-même & par ce qu'il a de propre, mais encore en joignant au premier toutes les raisons d'ancienneté & tous les préjugés qui le fortifient.

C'est ce cas de préférence où le mien

me paroît être , & où l'on reconnoitra qu'il est en effet , s'il conserve les avantages de la méthode ordinaire , s'il en fauve les inconvéniens , & enfin s'il résout les objections extérieures qu'on oppose à toute nouveauté de ce genre , indépendamment de ce qu'elle est en soi-même.

A l'égard des deux premiers points , ils seront discutés dans le corps de l'Ouvrage , & l'on ne peut sçavoir à quoi s'en tenir qu'après avoir lu ; pour le troisième , rien n'est si simple à décider. Il ne faut , pour cela , qu'exposer le but même de mon projet , & les effets qui doivent résulter de son exécution.

Le systême que je propose roule sur deux objets principaux. L'un de noter la Musique & toutes ses difficultés d'une manière plus simple , plus commode , & sous un moindre volume.

Le second & le plus considérable , est de la rendre aussi aisée à apprendre qu'elle a été rebutante jusqu'à présent , d'en réduire les signes à un plus petit nombre sans rien retrancher de l'ex-

pression, & d'en abrégér les règles de façon à faire un jeu de la théorie, & à n'en rendre la pratique dépendante que de l'habitude des organes, sans que la difficulté de la note y puisse jamais entrer pour rien.

Il est aisé de justifier par l'expérience qu'on apprend la Musique en deux & trois fois moins de temps par ma méthode que par la méthode ordinaire, que les Musiciens formés par elle seront plus sûrs que les autres à égalité de science, & qu'enfin sa facilité est telle que, quand on voudroit s'en tenir à la Musique ordinaire, il faudroit toujours commencer par la mienne pour y parvenir plus sûrement & en moins de temps. Proposition qui, toute paradoxale qu'elle paroît, ne laisse pas d'être exactement vraie, tant par le fait que par la démonstration. Or ces faits supposés vrais, toutes les objections tombent d'elles-mêmes & sans ressource. En premier lieu, la Musique notée suivant l'ancien systême ne sera point inutile, & il ne faudra point se tourmenter pour la jeter au feu, puisque les Éleves de ma méthode parviendront

à chanter à livre ouvert sur la Musique ordinaire en moins de temps encore , y compris celui qu'ils auront donné à la mienné , qu'on ne le fait communément ; comme ils sçauront donc également l'une & l'autre sans y avoir employé plus de temps , on ne pourra pas déjà dire à l'égard de ceux-là que l'ancienne Musique est inutile.

Supposons des Écoliers qui n'aient pas des années à sacrifier , & qui veulent bien se contenter de sçavoir en sept ou huit mois de temps chanter à livre ouvert sur ma note , je dis que la Musique ordinaire ne sera pas même perdue pour eux. A la vérité , au bout de ce temps-là , ils ne la sçauront pas exécuter à livre ouvert : peut-être , même , ne la déchiffreront-ils pas sans peine : mais enfin , ils la déchiffreront ; car , comme ils auront d'ailleurs l'habitude de la mesure & celle de l'intonation , il suffira de sacrifier cinq ou six leçons dans le septième mois à leur en expliquer les principes par ceux qui leur seront déjà connus , pour les mettre en état d'y parvenir aisément par eux-mêmes , & sans le secours d'aucun Maître ; & quand ils ne

voudroient pas se donner ce soin, toujours seront-ils capables de traduire sur le champ toute sorte de Musique par la leur, & par conséquent, ils seroient en état d'en tirer parti, même dans un temps où elle est encore indéchiffrable pour les Écoliers ordinaires.

Les Maîtres ne doivent pas craindre de redevenir Écoliers : ma méthode est si simple qu'elle n'a besoin que d'être lue & non pas étudiée, & j'ai lieu de croire que les difficultés qu'ils y trouveroient viendroient plus des dispositions de leur esprit que de l'obscurité du système, puisque des Dames à qui j'ai eu l'honneur de l'expliquer, ont chanté sur le champ & à livre ouvert de la Musique notée suivant cette méthode, & ont elles-mêmes noté des airs fort correctement, tandis que des Musiciens du premier ordre auroient, peut-être, affecté de n'y rien comprendre.

Les Musiciens, je dis du moins le plus grand nombre, ne se piquent guères de juger des choses sans préjugés & sans passion, & communément ils les considèrent bien moins par ce qu'elles

font en elles-mêmes, que par le rapport qu'elles peuvent avoir à leur intérêt. Il est vrai que, même en ce sens-là, ils n'auroient nul sujet de s'opposer au succès de mon système, puisque, dès qu'il est publié, ils en sont les maîtres aussi-bien que moi, & que la facilité qu'il introduit dans la Musique devant naturellement lui donner un cours plus universel, ils n'en feront que plus occupés en contribuant à le répandre. Il est cependant très-probable qu'ils ne s'y livreront pas les premiers, & qu'il n'y a que le goût décidé du public qui puisse les engager à cultiver un système dont les avantages paroissent autant d'innovations dangereuses contre la difficulté de leur Art.

Quand je parle des Musiciens en général, je ne prétends point y confondre ceux d'entre ces Messieurs qui font l'honneur de cet Art par leur caractère & par leurs lumières. Il n'est que trop connu que ce qu'on appelle peuple domine toujours par le nombre dans toutes les sociétés & dans tous les états; mais il ne l'est pas moins qu'il y a par-tout des exceptions honorables, & tout ce qu'on pourroit dire en particulier contre la pro-

fection de la Musique, c'est que le peuple y est, peut-être, un peu plus nombreux, & les exceptions plus rares.

Quoi qu'il en soit, quand on voudroit supposer & grossir tous les obstacles qui peuvent arrêter l'effet de mon projet, on ne sçauroit nier ce fait plus clair que le jour, qu'il y a dans Paris deux & trois mille personnes, qui, avec beaucoup de dispositions, n'apprendront jamais la Musique, par l'unique raison de sa longueur & de sa difficulté. Quand je n'aurois travaillé que pour ceux-là, voilà déjà une utilité sans réplique; & qu'on ne dise pas que cette méthode ne leur servira de rien pour exécuter sur la Musique ordinaire. Car, outre que j'ai déjà répondu à cette objection, il sera d'autant moins nécessaire pour eux d'y avoir recours, qu'on aura soin de leur donner des Éditions des meilleures pièces de Musique de toute espèce & des recueils périodiques d'Airs à chanter & de symphonies, en attendant que le système soit assez répandu pour en rendre l'usage universel.

Enfin, si l'on outroit assez la défiance

pour s'imaginer que personne n'adopteroit mon systême, je dis que, même dans ce cas là, il seroit encore avantageux aux amateurs de l'Art de le cultiver pour leur commodité particulière. Les Exemples qu'on trouve notés à la fin de cet Ouvrage feront assez comprendre les avantages de mes signes sur les signes ordinaires, soit pour la facilité, soit pour la précision. On peut avoir en cent occasions des Airs à noter sans papier réglé; ma méthode vous en donne un moyen très-commode & très-simple. Voulez-vous envoyer en Province des Airs nouveaux, des scènes entières d'Opera sans augmenter le volume de vos lettres? Vous pouvez écrire sur la même feuille de très-longs morceaux de Musique. Voulez-vous, en composant, peindre aux yeux le rapport de vos parties, le progrès de vos accords, & tout l'état de votre harmonie? La pratique de mon systême satisfait à tout cela; & je conclus enfin qu'à ne considérer ma méthode, que comme cette langue particulière des Prêtres Egyptiens, qui ne seroit qu'à traiter des sciences sublimes, elle seroit encore infiniment utile aux initiés dans la Mu-

sique, avec cette différence, qu'au lieu d'être plus difficile, elle seroit plus aisée que la langue ordinaire, & ne pourroit, par conséquent, être long-temps un mystère pour le public.

Il ne faut point regarder mon système comme un projet tendant à détruire les anciens caractères. Je veux croire que cette entreprise seroit chimérique, même avec la substitution la plus avantageuse; mais je crois aussi que la commodité des miens, & sur-tout leur extrême facilité, méritent toujours qu'on les cultive, indépendamment de ce que les autres pourront devenir.

Au reste, dans l'état d'imperfection où sont depuis si long-temps les signes de la Musique, il n'est point extraordinaire que plusieurs personnes aient tenté de les refondre ou de les corriger. Il n'est pas même bien étonnant que plusieurs se soient rencontrés dans le choix des signes les plus naturels & les plus propres à cette substitution, tels que sont les chiffres. Cependant, comme la plupart des hommes ne jugent gueres des choses que sur le premier coup-d'œil, il pourra

très-bien arriver que , par cette unique raison de l'usage des mêmes caractères , on m'accusera de n'avoir fait que copier , & de donner ici un système renouvelé. J'avoue qu'il est aisé de sentir que c'est bien moins le genre des signes que la manière de les employer qui constitue la différence en fait de systèmes : autrement , il faudroit dire , par exemple , que l'Algèbre & la Langue Française ne sont que la même chose , parce qu'on s'y sert également des lettres de l'Alphabet ; mais cette réflexion ne fera pas probablement celle qui l'emportera , & il paroît si heureux par une seule objection de m'ôter à la fois le mérite de l'invention , & de mettre sur mon compte les vices des autres systèmes , qu'il est des gens capables d'adopter cette critique uniquement à raison de sa commodité.

Quoiqu'un pareil reproche ne me fût pas tout-à-fait indifférent , j'y serois bien moins sensible qu'à ceux qui pourroient tomber directement sur mon système. Il importe beaucoup plus de sçavoir s'il est avantageux , que d'en bien connoître l'Auteur ; & , quand on me refuseroit l'honneur de l'invention , je se-

rois moins touché de cette injustice que du plaisir de la voir utile au public. La seule grace que j'ai droit de lui demander, & que peu de gens m'accorderont, c'est de vouloir bien n'en juger qu'après avoir lu mon Ouvrage & ceux qu'on m'accuseroit d'avoir copiés.

J'avois d'abord résolu de ne donner ici qu'un plan très-abrégé, & tel, à-peu-près, qu'il étoit contenu dans le Mémoire que j'eus l'honneur de lire à l'Académie Royale des Sciences le 22 Août 1742. J'ai réfléchi cependant, qu'il falloit parler au Public autrement qu'on ne parle à une Académie, & qu'il y avoit bien des objections de toute espece à prévenir. Pour répondre donc à celles que j'ai pu prévoir, il a fallu faire quelques additions qui ont mis mon Ouvrage en l'état où le voilà. J'attendrai l'approbation du Public pour en donner un autre qui contiendra les principes absolus de ma méthode, tels qu'ils doivent être enseignés aux Écoliers. J'y traiterai d'une nouvelle maniere de chiffrer l'accompagnement de l'Orgue & du Claveffin entièrement différente de tout ce qui a paru jusqu'ici dans ce genre,

& telle qu'avec quatre signes seulement je chiffre toutes sortes de Basses continues, de manière à rendre la modulation & la Basse fondamentale, toujours parfaitement connues de l'Accompagnateur, sans qu'il lui soit possible de s'y tromper. Suivant cette méthode, on peut, sans voir la Basse-figurée, accompagner très-juste par les chiffres seuls, qui, au lieu d'avoir rapport à cette Basse-figurée, l'ont directement à la fondamentale; mais ce n'est pas ici le lieu d'en dire davantage sur cet article.





DISSERTATION
S U R
LA MUSIQUE
M O D E R N E.

IL paroît étonnant que, les signes de la Musique étant restés aussi long-temps dans l'état d'imperfection où nous les voyons encore aujourd'hui, la difficulté de l'apprendre n'ait pas averti le public que c'étoit la faute des caractères, & non pas celle de l'Art; ou que, s'en étant apperçu, on n'ait pas daigné y remédier. Il est vrai qu'on a donné souvent des projets en ce genre: mais de tous ces projets, qui, sans avoir les avantages de la Musique ordinaire en avoient les inconvéniens, aucun, que je sçache, n'a jusqu'ici touché le but, soit qu'une pratique trop superficielle ait fait échouer ceux qui l'ont voulu considérer théoriquement, soit que le génie étroit & borné des Musiciens ordinaires les ait empêchés d'embrasser un plan général & raisonné, & de sentir les vrais défauts de leur Art,

de la perfection actuelle duquel ils sont , pour l'ordinaire , très-entêtés.

La Musique a eu le sort des Arts qui ne se perfectionnent que successivement. Les inventeurs de ses caractères n'ont songé qu'à l'état où elle se trouvoit de leur temps , sans prévoir celui où elle pouvoit parvenir dans la suite. Il est arrivé de-là que leur système s'est bientôt trouvé défectueux , & d'autant plus défectueux que l'Art s'est plus perfectionné. A mesure qu'on avançoit , on établissoit des règles pour remédier aux inconvéniens présens , & pour multiplier une expression trop bornée , qui ne pouvoit suffire aux nouvelles combinaisons dont on la chargeoit tous les jours. En un mot , les inventeurs en ce genre , comme le dit M. Sauveur , n'ayant eu en vue que quelques propriétés des sons , & surtout la pratique du Chant qui étoit en usage de leur temps , ils se sont contentés de faire , par rapport à cela , des systèmes de Musique que d'autres ont peu-à-peu changés , à mesure que le goût de la Musique changeoit. Or , il n'est pas possible qu'un système , fût-il d'ailleurs le meilleur du monde dans son origine , ne se charge à la fin d'embarras & de difficultés par les changemens qu'on y fait & les chevilles qu'on y ajoûte , & cela ne sçauroit jamais faire qu'un tout fort embrouillé & fort mal assorti.

C'est le cas de la méthode que nous pratiquons aujourd'hui dans la Musique , en exceptant , cependant , la simplicité du principe qui ne s'y est jamais rencontrée. Comme le fondement en est absolument mauvais , on ne

l'a pas proprement gâté, on n'a fait que le rendre pire, par les additions qu'on a été contraint d'y faire.

Il n'est pas aisé de sçavoir précisément en quel état étoit la Musique, quand Gui d'Arezze * s'avisa de supprimer tous les caractères qu'on y employoit, pour leur substituer les notes qui sont en usage aujourd'hui. Ce qu'il y a de vraisemblable, c'est que ces premiers caractères étoient les mêmes avec lesquels les anciens Grecs exprimoient cette Musique merveilleuse, de laquelle, quoi qu'on en dise, la nôtre n'approchera jamais quant à ses effets; & ce qu'il y a de sûr, c'est que Gui rendit un fort mauvais service à la Musique, & qu'il est fâcheux pour nous qu'il n'ait pas trouvé en son chemin des Musiciens aussi indociles que ceux d'aujourd'hui.

Il n'est pas douteux que les lettres de l'Alphabet des Grecs, ne fussent en même temps les caractères de leur Musique, & les chiffres de leur Arithmétique: de sorte qu'ils n'avoient besoin que d'une seule espece de signes, en tout au nombre de vingt-quatre, pour exprimer toutes les variations du discours, tous les rapports des nombres, & toutes les combinaisons des sons; en quoi ils étoient bien plus sages ou plus heureux que nous, qui sommes contraints de travailler notre imagination sur une multitude de signes inutilement diversifiés.

* Soit Gui d'Arezze, soit Jean de Mure, le nom de l'Auteur ne fait rien au système, & je ne parle du premier que parce qu'il est plus connu.

Mais , pour ne m'arrêter qu'à ce qui regarde mon sujet , comment se peut-il qu'on ne s'aperçoive point de cette foule de difficultés que l'usage des notes a introduites dans la Musique ; ou que , s'en appercevant , on n'ait pas le courage d'en tenter le remede , d'essayer de la ramener à sa premiere simplicité , & en un mot , de faire pour sa perfection ce que Gui d'Arezze a fait pour la gâter : car , en vérité , c'est le mot , & je le dis malgré moi.

J'ai voulu chercher les raisons dont cet Auteur dut se servir pour faire abolir l'ancien systême en faveur du sien , & je n'en ai jamais pu trouver d'autres que les deux suivantes. 1. Les notes sont plus apparentes que les chiffres. 2. Et leur position exprime mieux à la vue la hauteur & l'abaissement des sons. Voilà donc les seuls principes sur lesquels notre Arétin bâtit un nouveau systême de Musique , anéantit toute celle qui étoit en usage depuis deux mille ans , & apprit aux hommes à chanter difficilement.

Pour trouver si Gui raisonnoit juste , même en admettant la vérité de ses propositions , la question se réduiroit à sçavoir si les yeux doivent être ménagés aux dépens de l'esprit , & si la perfection d'une méthode consiste à en rendre les signes plus sensibles en les rendant plus embarrassans : car c'est précisément le cas de la sienne.

Mais nous sommes dispensés d'entrer là-dessus en discussion , puisque , ces deux propositions étant également fausses & ridicules , elles n'ont jamais pu servir de fondement qu'à un très-mauvais systême. En

En premier lieu , on voit d'abord que les notes de la Musique remplissant beaucoup plus de place que les chiffres auxquels on les substitue , on peut , en faisant ces chiffres beaucoup plus gros , les rendre du moins aussi visibles que les notes , sans occuper plus de volume. On voit , de plus , que la Musique notée ayant des points , des quarts de soupirs , des lignes , des clefs , des dièses , & d'autres signes nécessaires autant & plus menus que les chiffres , c'est par ces signes-là , & non par la grosseur des notes , qu'il faut déterminer le point de vue.

En second lieu , Gui ne devoit pas faire sonner si haut l'utilité de la position des notes ; puisque , sans parler de cette foule d'inconvéniens dont elle est la cause , l'avantage qu'elle procure se trouve déjà tout entier dans la Musique naturelle , c'est-à-dire , dans la Musique par chiffres ; on y voit du premier coup-d'œil , de même qu'à l'autre , si un son est plus haut ou plus bas que celui qui le précède ou que celui qui le suit , avec cette différence seulement , que , dans la méthode des chiffres , l'intervalle , ou le rapport des deux sons qui le composent , est précisément connu par la seule inspection ; au lieu que dans la Musique ordinaire vous connoissez à l'œil qu'il faut monter ou descendre , & vous ne connoissez rien de plus.

On ne sçauroit croire quelle application , quelle persévérance , & quelle adroite mécanique est nécessaire dans le système établi , pour acquérir passablement la science des intervalles & des rapports : c'est l'ouvrage pé-

nible d'une habitude toujours trop longue & jamais assez étendue , puisqu'après une pratique de quinze & vingt ans , le Musicien trouve encore des fauts qui l'embarrassent , non-seulement quant à l'intonation , mais encore quant à la connoissance de l'intervalle , sur-tout , lorsqu'il est question de sauter d'une clef à l'autre. Cet article mérite d'être approfondi , & j'en parlerai plus au long.

Le systême de Gui est tout-à-fait comparable , quant à son idée , à celui d'un homme qui , ayant fait réflexion que les chiffres n'ont rien dans leurs figures qui réponde à leurs différentes valeurs , proposeroit d'établir entr'eux une certaine grosseur relative , & proportionnelle aux nombres qu'ils expriment. Le deux , par exemple , seroit du double plus gros que l'unité , le trois de la moitié plus gros que le deux , & ainsi de suite. Les défenseurs de ce systême ne manqueroient pas de vous prouver qu'il est très-avantageux dans l'Arithmétique d'avoir sous les yeux des caractères uniformes qui , sans aucune différence par la figure , n'en auroient que par la grandeur , & peindroient en quelque sorte aux yeux les rapports dont ils seroient l'expression.

Au reste , cette connoissance oculaire des hauts , des bas , & des intervalles est si nécessaire dans la Musique , qu'il n'y a personne qui ne sente le ridicule de certains projets qui ont été quelquefois donnés pour noter sur une seule ligne , par les caractères les plus bizarres , les plus mal imaginés , & les moins analogues à leur signification ; des queues tournées à droite , à gauche , en haut , en bas ,

& de biais dans tous les sens pour représenter des *Ut*, des *Re*, des *Mi*, &c. des têtes & des queues différemment situées pour répondre aux dénominations, *Pa*, *ra*, *ga*, *fo*, *bo*, *lo*, *do*, ou d'autres signes tout aussi singulièrement appliqués. On sent d'abord que tout cela ne dit rien aux yeux, & n'a nul rapport à ce qu'il doit signifier, & j'ose dire que les hommes ne trouveront jamais de caractères convenables ni naturels que les seuls chiffres pour exprimer les sons & tous leurs rapports. On en connoitra mille fois les raisons dans le cours de cette lecture; en attendant, il suffit de remarquer que les chiffres étant l'expression qu'on a donnée aux nombres, & les nombres eux-mêmes étant les exposans de la génération des sons, rien n'est si naturel que l'expression des divers sons par les chiffres de l'Arithmétique.

Il ne faut donc pas être surpris qu'on ait tenté quelquefois de ramener la Musique à cette expression naturelle. Pour peu qu'on réfléchisse sur cet Art, non en Musicien, mais en Philosophe, on en sent bien-tôt les défauts: l'on sent encore que ces défauts sont inhérens au fond même du système, & dépendans uniquement du mauvais choix, & pas du mauvais usage de ses caractères: car, d'ailleurs, on ne sçauroit disconvenir qu'une longue pratique, suppléant en cela au raisonnement, ne nous ait appris à les combiner de la manière la plus avantageuse qu'ils peuvent l'être.

Enfin, le raisonnement nous mène encore jusqu'à connoître sensiblement que, la Musi-

que dépendant des nombres, elle devroit avoir la même expression qu'eux : nécessité qui ne naît pas seulement d'une certaine convenance générale, mais du fond même des principes physiques de cet Art.

Quand on est une fois parvenu là par une suite de raisonnemens bien fondés & bien conséquens, c'est alors qu'il faut quitter la Philosophie & redevenir Musicien; & c'est justement ce que n'ont fait aucuns de ceux qui jusqu'à présent ont proposé des systêmes en ce genre. Les uns, partant quelquefois d'une théorie très-fine, n'ont jamais sçu venir à bout de la ramener à l'usage; & les autres, n'embrassant proprement que le mécanique de leur Art, n'ont pu remonter jusqu'aux grands principes qu'ils ne connoissoient pas, & d'où cependant il faut nécessairement partir pour embrasser un systême lié. Le défaut de pratique dans les uns, le défaut de théorie dans les autres, & peut-être, s'il faut le dire, le défaut de génie dans tous, ont fait que jusqu'à présent aucun des projets qu'on a publiés n'a remédié aux inconvéniens de la Musique ordinaire, en conservant ses avantages.

Ce n'est pas qu'il se trouve une grande difficulté dans l'expression des sons par les chiffres, puisqu'on pourroit toujours les représenter en nombre, ou par les degrés de leurs intervalles, ou par les rapports de leurs vibrations; mais l'embarras d'employer une certaine multitude de chiffres sans ramener les inconvéniens de la Musique ordinaire, & le besoin de fixer le genre & la progression des

sons par rapport à tous les différens modes , demandent plus d'attention qu'il ne paroît d'abord : car la question est proprement de trouver une méthode générale pour représenter , avec un très-petit nombre de caractères , tous les sons de la Musique considérés dans chacun des vingt-quatre modes.

Mais la grande difficulté où tous les inventeurs de systèmes ont échoué , c'est celle de l'expression des différentes durées des silences & des sons. Trompés par les fausses règles de la Musique ordinaire , ils n'ont jamais pu s'élever au-dessus de l'idée des rondes , des noires & des croches ; ils se sont rendus les esclaves de cette mécanique , ils ont adopté les mauvaises relations qu'elle établit : ainsi , pour donner aux notes des valeurs déterminées , il a fallu inventer de nouveaux signes , introduire dans chaque note une complication de figures , par rapport à la durée , & par rapport au son , d'où s'ensuivant des inconvéniens que n'a pas la Musique ordinaire , c'est avec raison que toutes ces méthodes sont tombées dans le décri ; mais enfin , les défauts de cet Art n'en subsistent pas moins pour avoir été comparés avec des défauts plus grands , & quand on publieroit encore mille méthodes plus mauvaises , on en seroit toujours au même point de la question , & tout cela ne rendroit pas plus parfaite celle que nous pratiquons aujourd'hui. -

Tout le monde , excepté les Artistes , ne cesse de se plaindre de l'extrême longueur qu'exige l'étude de la Musique avant que de la posséder passablement : mais , comme la

Musique est une des sciences sur lesquelles on a le moins réfléchi, soit que le plaisir qu'on y prend nuise au sang-froid nécessaire pour méditer; soit que ceux qui la pratiquent ne soient pas trop communément gens à réflexions, on ne s'est guère avisé jusqu'ici de rechercher les véritables causes de sa difficulté, & l'on a injustement taxé l'Art même des défauts que l'Artiste y avoit introduits.

On sent bien, a la vérité, que cette quantité de lignes, de clefs, de transpositions, de dièses, de bémols, de bécarres, de mesures simples & composées, de rondes, de blanches, de noires, de croches, de doubles, de triples croches, de pauses, de demi-pauses, de soupirs, de demi-soupirs, de quarts de soupirs, &c. donne une foule de signes & de combinaisons d'où résulte bien de l'embaras & bien des inconvéniens: mais quels sont précisément ces inconvéniens? Naissent-ils directement de la Musique elle-même, ou de la mauvaise maniere de l'exprimer? Sont-ils susceptibles de correction, & quels sont les remedes convenables qu'on y pourroit apporter? Il est rare qu'on pousse l'examen jusques-là; & après avoir eu la patience pendant des années entieres de s'emplir la tête de sons, & la mémoire de verbiage, il arrive souvent qu'on est tout étonné de ne rien concevoir à tout cela, qu'on prend en dégoût la Musique & le Musicien, & qu'on laisse-là l'un & l'autre, plus convaincu de l'ennuyeuse difficulté de cet Art, que de ses charmes si vantés.

J'entreprends de justifier la Musique des torts dont on l'accuse, & de montrer qu'on

peut , par des routes plus courtes & plus faciles , parvenir à la posséder plus parfaitement & avec plus d'intelligence que par la méthode ordinaire , afin que , si le public persiste à vouloir s'y tenir , il ne s'en prenne du moins qu'à lui-même des difficultés qu'il y trouvera.

Sans vouloir entrer ici dans le détail de tous les défauts du système établi , j'aurai cependant occasion de parler des plus considérables , & il sera bon d'y remarquer toujours que ces inconvéniens étant des suites nécessaires du fond même de la méthode , il est absolument impossible de les corriger autrement que par une refonte générale telle que je la propose ; il reste à examiner si mon système remédie en effet à tous ces défauts sans en introduire d'équivalens , & c'est à cet examen que ce petit ouvrage est destiné.

En général , on peut réduire tous les vices de la Musique ordinaire à trois classes principales. La première est la multitude des signes & de leurs combinaisons qui surcharge inutilement l'esprit & la mémoire des Commensans , de façon que , l'oreille étant formée , & les organes ayant acquis toute la facilité nécessaire , long-temps avant qu'on soit en état de chanter à livre ouvert , il s'ensuit que la difficulté est toute dans l'observation des règles , & nullement dans l'exécution du chant. La seconde est le défaut d'évidence dans le genre des intervalles exprimés sur la même ou sur différentes clefs : défaut d'une si grande étendue , que non-seulement il est la cause principale de la lenteur du progrès des

Écoliers ; mais encore qu'il n'est point de Musicien formé qui n'en soit quelquefois incommodé dans l'exécution. La troisième enfin est l'extrême diffusion des caractères , & le trop grand volume qu'ils occupent ; ce qui , joint à ces lignes & à ces portées si ennuyeuses à tracer , devient une source d'embarras de plus d'une espèce. Peut-être cet article paroîtra-t-il de légère considération à bien des lecteurs : mais s'ils font réflexion à ce qui doit constituer la perfection des signes dans tous les genres , & sur-tout en fait de Musique , ils sentiront qu'elle consiste essentiellement à beaucoup exprimer en peu d'espace , & qu'enfin dans les choses d'institution , & dans les choses générales , le moins bien n'est jamais un petit défaut.

Il paroît d'abord assez difficile de trouver une méthode qui puisse remédier à tous ces inconveniens à la fois. Comment donner plus d'évidence à nos signes , sans les augmenter en nombre , ? Et comment les augmenter en nombre , sans les rendre d'un côté plus longs à apprendre , plus difficiles à retenir , & de l'autre , plus étendus dans leur volume ?

Cependant , à considérer la chose de près , on sent bien-tôt que tous ces défauts partent de la même source ; sçavoir , de la mauvaise institution des signes , & de la quantité qu'il en a fallu établir pour suppléer à l'expression bornée & mal-entendue qu'on leur a donnée en premier lieu ; & il est démonstratif que , dès qu'on aura inventé des signes équivalens , mais plus simples , & en moindre quantité ,

Ils auront par-là même plus de précision, & pourront exprimer autant de choses en moins d'espace.

Il seroit avantageux, outre cela, que ces signes fussent déjà connus, afin que l'attention fût moins partagée; & faciles à figurer, afin de rendre la Musique plus commode.

Voilà les vues que je me suis proposées, en méditant le système que je présente au public. Comme je destine un autre ouvrage au détail de ma méthode telle qu'elle doit être enseignée aux Écoliers, on n'en trouvera ici qu'un plan général, qui suffira pour en donner la parfaite intelligence aux personnes qui cultivent actuellement la Musique, & dans lequel j'espère, malgré sa brièveté, que la simplicité de mes principes ne donnera lieu ni à l'obscurité, ni à l'équivoque.

Il faut d'abord considérer dans la Musique deux objets principaux chacun séparément. Le premier doit être l'expression de tous les sons possibles; & l'autre, celle de toutes les différentes durées tant des sons que de leurs silences relatifs, ce qui comprend aussi la différence des mouvemens.

Comme la Musique n'est qu'un enchaînement de sons qui se font entendre, ou tous ensemble, ou successivement, il suffit que tous ces sons aient des expressions relatives qui leur assignent à chacun la place qu'il doit occuper par rapport à un certain son fondamental naturel ou arbitraire, pourvu que ce son fondamental soit nettement exprimé, & que la relation soit facile à connoître: avantages que n'a déjà point la Musique ordinaire, où le son

fondamental n'a nulle évidence particulière, & où tous les rapports des notes ont besoin d'être long-temps étudiés.

Mais comment faut-il procéder pour déterminer ce son fondamental de la manière la plus avantageuse qu'il est possible, c'est d'abord une question qui mérite fort d'être examinée. On voit déjà qu'il n'est aucun son dans la nature qui contienne quelque propriété particulière & connue, par laquelle on puisse le distinguer toutes les fois qu'on l'entendra. Vous ne sçauriez décider sur un son unique que ce soit un *ut* plutôt qu'un *la*, ou un *re*, & tant que vous l'entendrez seul, vous n'y pouvez rien appercevoir qui vous doive engager à lui attribuer un nom plutôt qu'un autre. C'est ce qu'avoit déjà remarqué Monsieur de Mairan. Il n'y a, dit-il, dans la nature, ni *ut* ni *sol* qui soit quinte ou quarte par soi-même, parce que *ut*, *sol*, ou *re* n'existent qu'hypothétiquement selon le son fondamental que l'on a adopté. La sensation de chacun des tons n'a rien en soi de propre à la place qu'il tient dans l'étendue du clavier, rien qui le distingue des autres pris séparément. Le *Re* de l'Opera pourroit être l'*Ut* de la Chapelle, ou au contraire : la même vitesse, la même fréquence de vibrations qui constitue l'un pourra servir, quand on voudra, à constituer l'autre ; ils ne diffèrent dans le sentiment qu'en qualité de plus haut ou de plus bas, comme huit vibrations, par exemple, différent de neuf, & non pas d'une différence spécifique de sensation.

Voilà donc tous les sons imaginables réduits à la seule faculté d'exciter des sensations

par les vibrations qui les produisent, & la propriété spécifique de chacun d'eux réduite au nombre particulier de ces vibrations pendant un temps déterminé : or, comme il est impossible de compter ces vibrations, du moins d'une manière directe, il reste démontré qu'on ne peut trouver dans les sons aucune propriété spécifique par laquelle on les puisse reconnoître séparément, & à plus forte raison qu'il n'y a aucun d'eux qui mérite par préférence d'être distingué de tous les autres & de servir de fondement aux rapports qu'ils ont entre-eux.

Il est vrai que M. Sauveur avoit proposé un moyen de déterminer un son fixe qui eût servi de base à tous les tons de l'échelle générale : mais ses raisonnemens mêmes prouvent qu'il n'est point de son fixe dans la nature, & l'artifice très-ingénieux & très-impraticable qu'il imagina pour en trouver un arbitraire, prouve encore combien il y a loin des hypothèses, ou même, si l'on veut, des vérités de spéculation, aux simples règles de pratique.

Voyons cependant si, en épiant la nature de plus près, nous ne pourrions point nous dispenser de recourir à l'Art, pour établir un ou plusieurs sons fondamentaux, qui puissent nous servir de principe de comparaison pour y rapporter tous les autres.

D'abord, comme nous ne travaillons que pour la pratique, dans la recherche des sons, nous ne parlerons que de ceux qui composent le système tempéré tel qu'il est universellement adopté, comptant pour rien ceux qui n'en-

trent point dans la pratique de notre Musique , & considérant comme justes , sans exception , tous les accords qui résultent du tempérament. On verra bien-tôt que cette supposition , qui est la même qu'on admet dans la Musique ordinaire , n'ôtera rien à la variété que le système tempéré introduit dans l'effet des différentes modulations.

En adoptant donc la suite de tous les sons du clavier , telle qu'elle est pratiquée sur les Orgues & les Claveffins , l'expérience m'apprend qu'un certain son , auquel on a donné le nom d'*ut* , rendu par un tuyau long de seize pieds ouvert , fait entendre assez distinctement , outre le son principal , deux autres sons plus foibles , l'un à la tierce majeure , & l'autre à la quinte * , auxquels on a donné les noms de *mi* & de *sol*. J'écris à part ces trois noms , & cherchant un tuyau à la quinte du premier qui rende le même son que je viens d'appeler *sol* , ou son octave , j'en trouve un de dix pieds huit pouces de longueur , lequel , outre le son principal *sol* , en rend aussi deux autres , mais plus foiblement ; je les appelle *si* & *re* , & je trouve qu'ils sont précisément en même rapport avec le *sol* , que le *sol* & le *mi* l'étoient avec l'*ut* ; je les écris à la suite des autres , omettant , comme inutile , d'écrire le *sol* une se-

* C'est-à-dire , à la douzieme , qui est la réplique de la quinte , & à la dix-septieme , qui est la duplique de la tierce majeure. L'Octave , & même plusieurs octaves s'entendent aussi assez distinctement , & s'entendroient bien mieux encore , si l'oreille ne les confondoit quelquefois avec le son principal.

conde fois. Cherchant un troisieme tuyau à l'unisson de la quinte *re*, je trouve qu'il rend encore deux autres sons, outre le son principal *re*, & toujours en même proportion que les précédens; je les appelle *fa* & *la**, & je les écris encore à la suite des précédens. En continuant de même sur le *la*, je trouverois encore deux autres sons: mais, comme j'aperçois que la quinte est ce même *mi* qui a fait la tierce du premier son *ut*, je m'arrête là, pour ne pas redoubler inutilement mes expériences, & j'ai les sept noms suivans, répondans au premier son *ut*, & aux six autres que j'ai trouvés de deux en deux,

Ut, mi, sol, si, re, fa, la.

Rapprochant ensuite tous ces sons par octaves dans les plus petits intervalles où je puis les placer, je les trouve rangés de cette sorte:

Ut, re, mi, fa, sol, la, si.

Et ces sept notes ainsi rangées indiquent justement le progrès diatonique affecté au

* Le *fa*, qui fait la tierce majeure du *re*, se trouve, par conséquent, dièze dant cette progression, & il faut avouer qu'il n'est pas aisé de développer l'origine du *fa* naturel considéré comme quatrième note du ton: mais il y auroit là dessus des observations à faire qui nous meneroient loin, & qui ne seroient pas propres à cet ouvrage. Au reste, nous devons d'autant moins nous arrêter à cette légère exception, qu'on peut démontrer que le *fa* naturel ne scauroit être traité dans le ton d'*ut*, que comme dissonnance, ou préparation à la dissonnance.

mode majeur par la nature même : or , comme le premier son *ut* a servi de principe & de base à tous les autres , nous le prendrons pour ce son fondamental que nous avons cherché , parce qu'il est bien réellement la source & l'origine d'où sont émanés tous ceux qui le suivent. Parcourir ainsi tous les sons de cette échelle en commençant & finissant par le son fondamental , & en préférant toujours les premiers engendrés aux derniers , c'est ce qu'on appelle moduler dans le ton d'*ut* majeur , & c'est-là proprement la gamme fondamentale qu'on est convenu d'appeler naturelle préférablement aux autres , & qui sert de règle de comparaison pour y conformer les sons fondamentaux de tous les tons pratiques. Au reste , il est bien évident qu'en prenant le son rendu par tout autre tuyau pour le son fondamental *ut* , nous serions parvenus par des sons différens à une progression toute semblable , & que , par conséquent , ce choix n'est que de pure convention , & tout aussi arbitraire que celui d'un tel ou tel méridien pour déterminer les degrés de longitude.

Il suit de-là , que ce que nous avons fait en prenant *ut* pour base de notre opération , nous le pouvons faire de même en commençant par un des six sons qui le suivent , à notre choix , & qu'appellant *ut* ce nouveau son fondamental , nous arriverons à la même progression que ci-devant , & nous trouverons tout de nouveau :

Ut , re , mi , fa , sol , la , si.

Avec cette unique différence que ces der-

niers sons étant placés à l'égard de leur son fondamental de la même manière que les précédens l'étoient à l'égard du leur, & ces deux sons fondamentaux étant pris sur différens tuyaux, il s'enfuit que leurs sons correspondans sont aussi rendus par différens tuyaux, & que le premier *ut*, par exemple, n'étant pas le même que le second, le premier *re* n'est pas non plus le même que le second.

A présent l'un de ces deux tons étant pris pour le naturel, si vous voulez sçavoir ce que les différens sons du second sont à l'égard du premier, vous n'avez qu'à chercher à quel son naturel du premier ton se rapporte le fondamental du second, & le même rapport subsistera toujours entre les sons de même dénomination de l'un & de l'autre ton dans les octaves correspondantes. Supposant, par exemple, que l'*ut* du second ton soit un *sol* au naturel, c'est-à-dire, à la quinte de l'*ut* naturel, le *re* du second ton sera sûrement un *la* naturel, c'est-à-dire, la quinte du *re* naturel, le *mi* sera un *si*, le *fa* un *ut*, &c. & alors on dira qu'on est au ton majeur de *sol*, c'est-à-dire, qu'on a pris le *sol* naturel pour en faire le son fondamental d'un autre ton majeur.

Mais si, au lieu de m'arrêter en *la* dans l'expérience des trois sons rendus par chaque tuyau, j'avois continué ma progression de quinte en quinte jusqu'à me retrouver au premier *ut*, d'où j'étois parti d'abord, ou à l'une de ses octaves, alors j'aurois passé par cinq nouveaux sons altérés des premiers, lesquels sont avec eux la somme de douze sons diffé-

rens renfermés dans l'étendue de l'octave, & faisant ensemble ce qu'on appelle les douze cordes du système chromatique.

Ces douze sons répliqués à différentes octaves, font toute l'étendue de l'échelle générale, sans qu'il puisse jamais s'en présenter aucun autre, du moins dans le système tempéré, puisqu'après avoir parcouru de quinte en quinte tous les sons que les tuyaux faisoient entendre, je suis arrivé à la réplique du premier par lequel j'avois commencé, & que, par conséquent, en poursuivant la même opération, je n'aurois jamais que les répliques, c'est-à-dire, les octaves des sons précédens.

La méthode que la nature m'a indiquée, & que j'ai suivie pour trouver la génération de tous les sons pratiqués dans la Musique, m'apprend donc, en premier lieu, non pas à trouver un son fondamental proprement dit, qui n'existe point, mais à tirer d'un son établi par convention tous les mêmes avantages qu'il pourroit avoir, s'il étoit réellement fondamental, c'est-à-dire, à en faire réellement l'origine & le générateur de tous les autres sons qui sont en usage & qui n'y peuvent être qu'en conséquence de certains rapports déterminés qu'ils ont avec lui, comme les touches du clavier à l'égard du *C sol ut*.

Elle m'apprend, en second lieu, qu'après avoir déterminé le rapport de chacun de ces sons avec le fondamental, on peut à son tour le considérer comme fondamental lui-même, puisque le tuyau qui le rend faisant entendre sa tierce majeure & sa quinte aussi-bien que

le fondamental, on trouve, en partant de ce son-là comme générateur, une gamme qui ne diffère en rien, quant à sa progression, de la gamme établie en premier lieu. C'est-à-dire, en un mot, que chaque touche du clavier peut & doit même être considérée sous deux sens tout-à-fait différens; suivant le premier, cette touche représente un son relatif au *C sol ut*, & qui en cette qualité s'appelle *re* ou *mi* ou *sol*, &c. selon qu'il est le second, le troisième ou le cinquième degré de l'octave renfermée entre deux *ut* naturels. Suivant le second sens elle est le fondement d'un ton majeur, & alors elle doit constamment porter le nom d'*ut*, & toutes les autres touches ne devant être considérées que par les rapports qu'elles ont avec la fondamentale, c'est ce rapport qui détermine alors le nom qu'elles doivent porter suivant le degré qu'elles occupent: comme l'octave renferme douze sons, il faut indiquer celui qu'on choisit; & alors c'est un *la* ou un *re*, &c. naturel; cela détermine le son: mais quand il faut le rendre fondamental & y fixer le ton, alors c'est constamment un *ut*, & cela détermine le progrès.

Il résulte de cette explication que chacun des douze sons de l'octave peut être fondamental ou relatif suivant la manière dont il sera employé, avec cette distinction que la disposition de l'*ut* naturel dans l'échelle des tons le rend fondamental naturellement, mais qu'il peut toujours devenir relatif à tout autre son que l'on voudra choisir pour fondamental; au lieu que ces autres sons naturellement relatifs à celui d'*ut* ne deviennent fon-

damentaux que par une détermination particulière. Au reste, il est évident que c'est la nature même qui nous conduit à cette distinction de fondement & de rapports dans les sons : chaque son peut être fondamental naturellement, puisqu'il fait entendre ses harmoniques, c'est-à-dire, sa tierce majeure & sa quinte, qui sont les cordes essentielles du ton dont il est le fondement ; & chaque son peut encore être naturellement relatif, puisqu'il n'en est aucun qui ne soit une des harmoniques ou des cordes essentielles d'un autre son fondamental, & qui n'en puisse être engendré en cette qualité. On verra dans la suite pourquoi j'ai insisté sur ces observations.

Nous avons donc douze sons qui servent de fondemens ou de toniques aux douze tons majeurs pratiqués dans la Musique, & qui en cette qualité sont parfaitement semblables, quant aux modifications qui résultent de chacun d'eux traité comme fondamental. A l'égard du mode mineur, il ne nous est point indiqué par la nature ; & , comme nous ne trouvons aucun son qui en fasse entendre les harmoniques, nous pouvons concevoir qu'il n'a point de son fondamental absolu, & qu'il ne peut exister qu'en vertu du rapport qu'il a avec le mode majeur dont il est engendré, comme il est aisé de le faire voir*.

Le premier objet que nous devons donc

* Voyez M. Rameau, nouv. Syst. p. 21. & trad. de l'Harmon. p. 12. & 13.

nous proposer dans l'institution de nos nouveaux signes , c'est d'en imaginer d'abord un qui désigne nettement dans toutes les occasions la corde fondamentale que l'on prétend établir , & le rapport qu'elle a avec la fondamentale de comparaison , c'est-à-dire , avec l'*ut* naturel.

Supposons ce signe déjà choisi. La fondamentale étant déterminée , il s'agira d'exprimer tous les autres sons par le rapport qu'ils ont avec elle ; car c'est elle seule qui en détermine le progrès & les altérations : ce n'est pas , à la vérité , ce qu'on pratique dans la Musique ordinaire où les sons sont exprimés constamment par certains noms déterminés qui ont un rapport direct aux touches des instrumens & à la gamme naturelle , sans égard au ton où l'on est , ni à la fondamentale qui le détermine : mais comme il est ici question de ce qu'il convient le mieux de faire , & non pas de ce qu'on fait actuellement , est-on moins en droit de rejeter une mauvaise pratique , si je fais voir que celle que je lui substitue mérite la préférence , qu'on le seroit de quitter un mauvais guide pour un autre qui vous montreroit un chemin plus commode & plus court ? Et ne se moqueroit-on pas du premier s'il vouloit vous contraindre à le suivre toujours , par cette unique raison , qu'il vous égare depuis long-temps.

Ces considérations nous mènent directement aux choix des chiffres pour exprimer les sons de la Musique , puisque les chiffres ne marquent que des rapports , & que l'expression des sons n'est aussi que celle des rapports

qu'ils ont entr'eux. Aussi avons-nous déjà remarqué que les Grecs ne se servoient des lettres de leur Alphabet à cet usage, que parce que ces lettres étoient en même temps les chiffres de leur arithmétique; au lieu que les caractères de notre Alphabet ne portant point communément avec eux les idées de nombres ni de rapports, ne seroient pas à beaucoup près si propres à les exprimer.

Il ne faut pas s'étonner, après cela, si l'on a tenté si souvent de substituer les chiffres aux notes de la Musique; c'étoit assurément le service le plus important que l'on eût pu rendre à cet Art, si ceux qui l'ont entrepris avoient eu la patience ou les lumières nécessaires pour embrasser un système général dans toute son étendue. Le grand nombre de tentatives qu'on a faites sur ce point, fait voir qu'on sent depuis long-temps les défauts des caractères établis. Mais il fait voir encore qu'il est bien plus aisé de les appercevoir que de les corriger; faut-il conclure de-là que la chose est impossible?

Nous voilà donc déjà déterminés sur le choix des caractères; il est question maintenant de réfléchir sur la meilleure manière de les appliquer. Il est sûr que cela demande quelque soin: car s'il n'étoit question que d'exprimer tous les sons par autant de chiffres différens, il n'y auroit pas là grande difficulté: mais aussi n'y auroit-il pas non plus grand mérite, & ce seroit ramener dans la Musique une confusion encore pire que celle qui naît de la position des notes.

Pour m'éloigner le moins qu'il est possible

de l'esprit de la méthode ordinaire , je ne ferai d'abord attention qu'au clavier naturel , c'est-à-dire , aux touches noires de l'Orgue & du Claveffin , réservant pour les autres des signes d'altérations semblables à ceux qui se pratiquent communément. Ou plutôt , pour me fixer par une idée plus universelle , je considérerai seulement le progrès & le rapport des sons affectés au mode majeur , faisant abstraction à la modulation & aux changemens de ton , bien sûr qu'en faisant régulièrement l'application de mes caractères , la fécondité de mon principe suffira à tout.

De plus , comme toute l'étendue du clavier n'est qu'une suite de plusieurs octaves redoublées , je me contenterai d'en considérer une à part , & je chercherai ensuite un moyen d'appliquer successivement à toutes , les mêmes caractères que j'aurai affectés aux sons de celle-ci. Par-là , je me conformerai à la fois à l'usage qui donne les mêmes noms aux notes correspondantes des différentes octaves , à mon oreille qui se plaît à en confondre les sons , à la raison qui me fait voir les mêmes rapports multipliés entre les nombres qui les expriment , & enfin je corrigerai un des grands défauts de la Musique ordinaire , qui est d'anéantir par une position vicieuse l'analogie & la ressemblance qui doit toujours se trouver entre les différentes octaves.

Il y a deux manières de considérer les sons & les rapports qu'ils ont entr'eux ; l'une , par leur génération , c'est-à-dire , par les différentes longueurs des cordes ou des tuyaux qui les font entendre ; & l'autre , par les intervalles qui les séparent , du grave à l'aigu.

A l'égard de la première, elle ne sçauroit être de nulle conséquence dans l'établissement de nos signes ; soit parce qu'il faudroit de trop grands nombres pour les exprimer ; soit enfin, parce que de tels nombres ne sont de nul avantage pour la facilité de l'intonation qui doit être ici notre grand objet.

Au contraire, la seconde manière de considérer les sons par leurs intervalles, renferme un nombre infini d'utilités : c'est sur elle qu'est fondé le système de la position tel qu'il est pratiqué actuellement. Il est vrai que, suivant ce système, les notes n'ayant rien en elles-mêmes, ni dans l'espace qui les sépare, qui vous indique clairement le genre de l'intervalle, il faut anoner un temps infini avant que d'avoir acquis toute l'habitude nécessaire pour le reconnoître au premier coup-d'œil. Mais comme ce défaut vient uniquement du mauvais choix des signes, on n'en peut rien conclure contre le principe sur lequel ils sont établis, & l'on verra bien-tôt comment, au contraire, on tire de ce principe tous les avantages qui peuvent rendre l'intonation aisée à apprendre & à pratiquer.

Prenant *ut* pour ce son fondamental auquel tous les autres doivent se rapporter, & l'exprimant par le chiffre 1, nous aurons à sa suite l'expression des sept sons naturels, *ut, re, mi, fa, sol, la, si*, par les sept chiffres 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 ; de façon que, tant que le chant roulera dans l'étendue de ces sept sons, il suffira de les noter chacun par son chiffre correspondant pour les exprimer tous sans équivoque.

Il est évident que cette manière de noter conserve pleinement l'avantage si vanté de la position : car vous connoissez à l'œil aussi clairement qu'il est possible, si un son est plus haut ou plus bas qu'un autre ; vous voyez parfaitement qu'il faut monter pour aller de l'1 au 5, & qu'il faut descendre pour aller du 4 au 2 : cela ne souffre pas la moindre réplique.

Mais je ne m'étendrai pas ici sur cet article ; & je me contenterai de toucher, à la fin de cet ouvrage, les principales réflexions qui naissent de la comparaison des deux méthodes ; si l'on suit mon projet avec quelque attention, elles se présenteront d'elles-mêmes à chaque instant ; & , en laissant à mes lecteurs le plaisir de me prévenir, j'espère de me procurer la gloire d'avoir pensé comme eux.

Les sept premiers chiffres ainsi disposés marqueront, outre les degrés de leurs intervalles, celui que chaque son occupe à l'égard du son fondamental *ut*, de façon qu'il n'est aucun intervalle dont l'expression par chiffre ne vous présente un double rapport, le premier, entre les deux sons qui le composent ; & le second, entre chacun d'eux & le son fondamental.

Soit donc établi que le chiffre 1 s'appellera toujours *ut*, 2 s'appellera toujours *re*, 3 toujours *mi*, &c. conformément à l'ordre suivant.

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.
Ut, re, mi, fa, sol, la, si.

Mais quand il est question de sortir de cette étendue pour passer dans d'autres octaves,

alors cela forme une nouvelle difficulté. Car il faut nécessairement multiplier les chiffres, ou suppléer à cela par quelque nouveau signe qui détermine l'octave où l'on chante; autrement l'*ut* d'en haut étant écrit aussi-bien que l'*ut* d'en bas, le Musicien ne pourroit éviter de les confondre, & l'équivoque auroit lieu nécessairement.

C'est ici le cas où la position peut être admise avec tous les avantages qu'elle a dans la Musique ordinaire sans en conserver ni les embarras, ni la difficulté. Établissons une ligne horizontale sur laquelle nous disposerons toutes les notes renfermées dans la même octave, c'est-à-dire, depuis & compris l'*ut* d'en bas jusqu'à celui d'en haut exclusivement. Faut-il passer dans l'octave qui commence à l'*ut* d'en haut? Nous placerons nos chiffres au-dessus de la ligne. Voulons-nous, au contraire, passer dans l'octave inférieure, laquelle commence en descendant par le *si*, qui suit l'*ut* posé sur la ligne? Alors nous les placerons au-dessous de la même ligne. C'est-à-dire, que la position qu'on est contraint de changer à chaque degré dans la Musique ordinaire, ne changera dans la mienne qu'à chaque octave, & aura, par conséquent, six fois moins de combinaisons. (Voyez la planche Exemple 1.)

Après ce premier *ut*, je descends au *sol* de l'octave inférieure: je reviens à mon *ut*, & après avoir fait le *mi* & le *sol* de la même octave, je passe à l'*ut* d'en haut, c'est-à-dire, à l'*ut* qui commence l'octave supérieure: je redescends ensuite jusqu'au *sol* d'en bas, par lequel je reviens finir à mon premier *ut*.

Vous

Vous pouvez voir dans ces exemples , (voyez la pl. Ex. 1 & 2.) comment le progrès de la voix est toujours annoncé aux yeux , ou par les différentes valeurs des chiffres , s'ils sont de la même octave ; ou par leurs différentes positions , si leurs octaves sont différentes.

Cette mécanique est si simple , qu'on la conçoit du premier regard , & la pratique en est la chose du monde la plus aisée. Avec une seule ligne vous modulez dans l'étendue de trois octaves , & s'il se trouvoit que vous voulussiez passer encore au-delà , (ce qui n'arrivera gueres dans une Musique sage) vous avez toujours la liberté d'ajouter des lignes accidentelles en haut & en bas , comme dans la Musique ordinaire , avec la différence que dans celle-ci il faut onze lignes pour trois octaves , tandis qu'il n'en faut qu'une dans la mienne , & que je puis exprimer l'étendue de cinq , six , & près de sept octaves , c'est-à-dire , beaucoup plus que n'a d'étendue le grand clavier , avec trois lignes seulement.

Il ne faut pas confondre la position telle que ma méthode l'adopte avec celle qui se pratique dans la Musique ordinaire : les principes en sont tout différens. La Musique ordinaire n'a en vue que de vous indiquer des intervalles , & de disposer en quelque façon vos organes par l'aspect du plus grand ou moindre éloignement des notes , sans s'embarasser de distinguer assez bien le genre de ces intervalles , ni le degré de cet éloignement pour en rendre la connoissance indépendante de l'habitude. Au contraire , la connoissance des intervalles qui fait proprement

le fond de la science du Musicien , m'a paru un point si important , que j'ai cru en devoir faire l'objet essentiel de ma méthode. L'explication suivante montre comment on parvient par mes caractères à déterminer tous les intervalles possibles par leurs genres & par leurs noms ; sans autre peine que celle de lire une fois ces remarques.

Nous distinguons d'abord les intervalles en directs & renversés , & les uns & les autres encore en simples & redoublés.

Je vais définir chacun de ces intervalles considéré dans mon système.

L'intervalle direct est celui qui est compris entre deux sons dont les chiffres sont d'accord avec le progrès , c'est-à-dire que le son le plus haut doit avoir aussi le plus grand chiffre ; & le son le plus bas , le chiffre le plus petit. (Voyez la pl. Exemp. 3.)

L'intervalle renversé est celui dont le progrès est contrarié par les chiffres : c'est-à-dire que , si l'intervalle monte , le second chiffre est plus petit ; & si l'intervalle descend , le second chiffre est le plus grand. (Voyez la pl. Ex. 4.)

L'intervalle simple est celui qui ne passe pas l'étendue d'une octave. (Voyez la pl. Ex. 5.)

L'intervalle redoublé est celui qui passe l'étendue d'une octave. Il est toujours la réplique d'un intervalle simple. (Voyez Ex. 6.)

Quand vous entrez d'une octave dans la suivante , c'est-à-dire , que vous passez de la ligne au-dessus ou au-dessous d'elle , ou *vice versa* , l'intervalle est simple , s'il est renversé ; mais s'il est direct , il sera toujours redoublé.

Cette courte explication suffit pour connaître à fond le genre de tout intervalle possi-

ble. Il faut à présent apprendre à en trouver le nom sur le champ.

Tous les intervalles peuvent être considérés comme formés des trois premiers intervalles simples qui sont la seconde, la tierce, la quarte; dont les complémens à l'octave sont la septieme, la sixte & la quinte; à quoi si vous ajoutez cette octave elle-même, vous aurez tous les intervalles simples sans exception.

Pour trouver donc le nom de tout intervalle simple direct, il ne faut qu'ajouter l'unité à la différence des deux chiffres qui l'expriment. Soit, par exemple, cet intervalle 1, 5; la différence des deux chiffres est 4, à quoi ajoutant l'unité vous avez 5, c'est-à-dire, la quinte pour le nom de cet intervalle; il en seroit de même si vous aviez eu 2, 6; ou 7, 3, &c. Soit cet autre intervalle 4, 5; la différence est 1, à quoi ajoutant l'unité vous avez 2, c'est-à-dire, une seconde pour le nom de cet intervalle. La règle est générale.

Si l'intervalles direct est redoublé, après avoir procédé comme ci-devant, il faut ajouter 7 pour chaque octave, & vous aurez encore très-exactement le nom de votre intervalle: par exemple vous voyez déjà que — $1-\frac{3}{4}$ — est une tierce redoublée, ajoutez donc 7 à 3, & vous aurez 10, c'est-à-dire, une dixieme pour le nom de votre intervalle.

Si l'intervalles est renversé, prenez le complément du direct, c'est le nom de votre intervalle: ainsi, parce que la sixte est le complément de la tierce, & que cet intervalle — $1-\frac{3}{4}$ —, est une tierce renversée, je trouve que c'est une sixte: si de plus il est redoublé,

ajoutez-y autant de fois 7 qu'il y a d'octaves. Avec ce peu de règles, dans quelque cas que vous soyez, vous pouvez nommer sur le champ & sans le moindre embarras quelque intervalle qu'on vous présente.

Voyons donc sur ce que je viens d'expliquer à quel point nous sommes parvenus dans l'art de solfier par la méthode que je propose.

D'abord toutes les notes sont connues sans exception ; il n'a pas fallu bien de la peine pour retenir les noms de sept caractères uniques, qui sont les seuls dont on ait à charger sa mémoire pour l'expression des sons ; qu'on apprenne à les entonner juste en montant & en descendant, diatoniquement & par intervalles, & nous voilà tout d'un coup débarrassés des difficultés de la position.

À le bien prendre, la connoissance des intervalles par rapport à la nomination, n'est pas d'une nécessité absolue, pourvu qu'on connoisse bien le ton d'où l'on part, & qu'on sçache trouver celui où l'on va. On peut entonner exactement l'*ut* & le *fa*, sans sçavoir qu'on fait une quarte : & sûrement cela seroit toujours bien moins nécessaire par ma méthode que par la commune, où la connoissance nette & précise des notes ne peut suppléer à celle des intervalles ; au lieu que dans la mienne, quand l'intervalle seroit inconnu, les deux notes qui le composent seroient toujours évidentes sans qu'on pût jamais s'y tromper dans quelque ton & à quelque clef que l'on fût. Cependant tous les avantages se trouvent ici tellement réunis, qu'au moyen de trois ou quatre observations très-simples,

voilà mon Écolier en état de nommer hardiment tout intervalle possible, soit sur la même partie, soit en sautant de l'une à l'autre, & d'en sçavoir plus à cet égard dans une heure d'application, que des Musiciens de dix & douze ans de pratique : car on doit remarquer que les opérations dont je viens de parler se font tout d'un coup par l'esprit, & avec une rapidité bien éloignée des longues gradations indispensables dans la Musique ordinaire pour arriver à la connoissance des intervalles, & qu'enfin les règles seroient toujours préférables à l'habitude, soit pour la certitude, soit pour la briéveté, quand même elles ne feroient que produire le même effet.

Mais ce n'est rien d'être parvenus jusqu'ici : il est d'autres objets à considérer & d'autres difficultés à surmonter.

Quand j'ai ci-devant affecté le nom d'*ut* au son fondamental de la gamme naturelle, je n'ai fait que me conformer à l'esprit de la première institution du nom des notes, & à l'usage général des Musiciens ; & quand j'ai dit que la fondamentale de chaque ton avoit le même droit de porter le nom d'*ut* que ce premier son, à qui il n'est affecté par aucune propriété particulière, j'y ai encore été autorisé par la pratique universelle de cette méthode qu'on appelle transposition, dans la Musique vocale.

Pour effacer tout scrupule qu'on pourroit concevoir à cet égard, il faut expliquer ma pensée avec un peu plus d'étendue : le nom d'*ut* doit-il être nécessairement & toujours

celui d'une touche fixe du clavier, ou doit-il, au contraire, être appliqué préféralement à la fondamentale de chaque ton ? c'est la question qu'il s'agit de discuter.

A l'entendre énoncer de cette manière, on pourroit, peut-être, s'imaginer que ce n'est ici qu'une question de mots. Cependant elle influe trop dans la pratique pour être méprisée : il s'agit moins des noms en eux-mêmes, que de déterminer les idées qu'on leur doit attacher, & sur lesquelles on n'a pas été trop bien d'accord jusqu'ici.

Demandez à une personne qui chante, ce que c'est qu'un *ut*, elle vous dira que c'est le premier ton de la gamme : demandez la même chose à un joueur d'instrumens, il vous répondra que c'est une telle touche de son violon ou de son claveffin. Ils ont tous deux raison ; ils s'accordent même en un sens, & s'accorderoient tout-à-fait, si l'un ne se représentoit pas cette gamme comme mobile, & l'autre cet *ut* comme invariable.

Puisque l'on est convenu d'un certain son à-peu-près fixe pour y régler la portée des voix & le diapason des instrumens, il faut que ce son ait nécessairement un nom, & un nom fixe comme le son qu'il exprime ; donnons-lui le nom d'*ut* : j'y consens. Réglons ensuite sur ce nom-là tous ceux des différens sons de l'échelle générale, afin que nous puissions indiquer le rapport qu'ils ont avec lui & avec les différentes touches des instrumens : j'y consens encore, & jusques-là le symphoniste a raison.

Mais ces sens auxquels nous venons de

donner des noms , & ces touches qui les font entendre , font disposés de telle maniere qu'ils ont entr'eux , & avec la touche *ut* , certains rapports qui constituent proprement ce qu'on appelle ton ; & ce ton , dont *ut* est la fondamentale , est celui que font entendre les touches noires de l'orgue & du clavecin quand on les joue dans un certain ordre , sans qu'il soit possible d'employer toutes les mêmes touches pour quelque autre ton dont *ut* ne seroit pas la fondamentale , ni d'employer dans celui d'*ut* aucune des touches blanches du clavier , lesquelles n'ont même aucun nom propre , & en prennent de différens , s'appellant tantôt dièses & tantôt bémols , suivant les tons dans lesquels elles sont employées.

Or , quand on veut établir une autre fondamentale , il faut nécessairement faire un tel choix des sons qu'on veut employer , qu'ils aient avec elle précisément les mêmes rapports que le *re* , le *mi* , le *sol* , & tous les autres sons de la gamme naturelle avoient avec l'*ut*. C'est le cas où le Chanteur a droit de dire au Symphoniste : pourquoi ne vous servez-vous pas des mêmes noms pour exprimer les mêmes rapports ? Au reste , je crois peu nécessaire de remarquer qu'il faudroit toujours déterminer la fondamentale par son nom naturel , & que c'est seulement après cette détermination qu'elle prendroit le nom d'*ut*.

Il est vrai qu'en affectant toujours les mêmes noms aux mêmes touches de l'instrument & aux mêmes notes de la Musique , il semble d'abord qu'on établit un rapport plus di-

rect entre cette note & cette touche , & que l'une excite plus aisément l'idée de l'autre qu'on ne feroit en cherchant toujours une égalité de rapports entre les chiffres des notes & le chiffre fondamental d'un côté ; & , de l'autre , entre le son fondamental & les touches de l'instrument.

On peut voir que je ne tâche pas d'énerver la force de l'objection ; oserai-je me flatter , à mon tour , que les préjugés n'ôteront rien à celle de mes réponses ?

D'abord je remarquerai que le rapport fixé par les mêmes noms entre les touches de l'instrument & les notes de la Musique a bien des exceptions & des difficultés auxquelles on ne fait pas toujours assez d'attention.

Nous avons trois clefs dans la Musique , & ces trois clefs ont huit positions ; ainsi , suivant ces différentes positions , voilà huit touches différentes pour la même position , & huit positions pour la même touche , & pour chaque touche de l'instrument : il est certain que cette multiplication d'idées nuit à leur netteté ; il y a même bien des Symphonistes qui ne les possèdent jamais toutes à un certain point , quoique toutes les huit clefs soient d'usage sur plusieurs instrumens.

Mais renfermons-nous dans l'examen de ce qui arrive sur une seule clef. On s'imagine que la même note doit toujours exprimer l'idée de la même touche , & cependant cela est très-faux : car par des accidens fort communs , causés par les dièses & les bémols , il arrive à tout moment , non-seulement que la note *fi* devient la touche *ut* , que la note

mi devient la touche *fa*, & réciproquement ; mais encore qu'une note diésée à la clef, & diésée par accident monte d'un ton tout entier, qu'un *fa* devient un *sol* ; un *ut*, un *re*, &c. & qu'au contraire par un double bémol un *mi* deviendra un *re* ; un *si*, un *la*, & ainsi des autres. Cù en est donc la précision de nos idées. Quoi ! je vois un *sol*, & il faut que je touche un *la* ! Est-ce-là ce rapport si juste, si vanté, auquel on veut sacrifier celui de la modulation ?

Je ne nie pas cependant qu'il n'y ait quelque chose de très-ingénieux dans l'invention des accidens ajoutés à la clef pour indiquer, non pas les différens tons, car ils ne sont pas toujours connus par-là, mais les différentes altérations qu'ils causent. Ils n'expliquent pas mal la théorie des progressions : c'est dommage qu'ils fassent acheter si cher cet avantage par la peine qu'ils donnent dans la pratique du chant & des instrumens. Que me sert, à moi, de sçavoir qu'un tel demi-ton à changé de place, & que de-là on l'a transporté là pour en faire une note sensible, une quatrième ou une sixième note, si d'ailleurs je ne puis venir à bout de l'exécuter sans me donner la torture, & s'il faut que je me souviene exactement de ces cinq dièses ou de ces cinq bémols pour les appliquer à toutes les notes que je trouverai sur les mêmes positions ou à l'octave, & cela précisément dans le temps que l'exécution devient la plus embarrassante par la difficulté particulière de l'instrument ? Mais ne nous imaginons pas que les Musiciens se donnent cette peine dans

la pratique ; ils suivent une autre route bien plus commode , & il n'y a pas un habile homme parmi eux qui , après avoir prélué dans le ton où il doit jouer , ne fasse plus d'attention au degré du ton où il se trouve & dont il connoît la progression , qu'au dièse ou au bémol qui l'affecte.

En général , ce qu'on appelle chanter & exécuter au naturel est , peut-être , ce qu'il y a de plus mal imaginé dans la Musique : car si les noms des notes ont quelque utilité réelle , ce ne peut être que pour exprimer certains rapports , certaines affections déterminées dans les progressions des sons. Or dès que le ton change , les rapports des sons & la progression changeant aussi , la raison dit qu'il faut de même changer les noms des notes en les rapportant par analogie au nouveau ton , sans quoi l'on renverse le sens des noms , & l'on ôte aux mots le seul avantage qu'ils puissent avoir , qui est d'exciter d'autres idées avec celles des sons. Le passage du *mi* au *fa* , ou du *si* à l'*ut* , excite naturellement dans l'esprit du Musicien l'idée du demi-ton. Cependant , si l'on est dans le ton de *si* ou dans celui de *mi* , l'intervalle du *si* à l'*ut* , ou du *mi* au *fa* , est toujours d'un ton , & jamais d'un demi-ton. Donc , au lieu de leur conserver des noms qui trompent l'esprit & qui choquent l'oreille exercée par une différente habitude , il est important de leur en appliquer d'autres dont le sens connu ne soit point contradictoire , & annonce les intervalles qu'ils doivent exprimer. Or tous les rapports des sons du système diatonique se trouvent ex-

primés dans le majeur , tant en montant qu'en descendant , dans l'octave comprise entre deux *ut*, suivant l'ordre naturel ; & , dans le mineur, dans l'octave comprise entre deux *la* , suivant le même ordre en descendant seulement : car en montant le mode mineur est assujetti à des affections différentes qui présentent de nouvelles réflexions pour la théorie , lesquelles ne sont pas aujourd'hui de mon sujet , & qui ne font rien au système que je propose.

Je ne disconviens pas qu'à l'égard des instrumens ma méthode ne s'écarte beaucoup de l'esprit de la méthode ordinaire : mais comme je ne crois pas la méthode ordinaire extrêmement estimable , & que je crois même d'en démontrer les défauts , il faudroit toujours , avant que de me condamner par-là , se mettre en état de me convaincre , non pas de la différence , mais du désavantage de la mienne.

Continuons d'en expliquer la mécanique. Je reconnois dans la Musique douze sons , ou cordes originales , l'un desquels est le *C sol ut* qui sert de fondement à la gamme naturelle : prendre un des autres sons pour fondamental , c'est lui attribuer toutes les propriétés de l'*ut* ; c'est proprement transposer la gamme naturelle plus haut ou plus bas de tant de degrés. Pour déterminer ce son fondamental je me sers du mot correspondant , c'est-à-dire , du *sol* , du *re* , du *la* , &c. & je l'écris à la marge au haut de l'air que je veux noter : alors ce *sol* ou ce *re* , qu'on peut appeller la clef , devient *ut* ; & , servant de fondement à un nouveau ton & à une nouvelle gamme ,

toutes les notes du Clavier lui deviennent relatives, & ce n'est alors qu'en vertu du rapport qu'elles ont avec ce son fondamental qu'elles peuvent être employées.

C'est-là, quoi qu'on en puisse dire, le vrai principe auquel il faut s'attacher dans la composition, dans le prélude, & dans le Chant; & si vous prétendez conserver aux notes leurs noms naturels, il faut nécessairement que vous les considériez tout à la fois sous une double relation, sçavoir par rapport au *C sol ut* & à la gamme naturelle, & par rapport au son fondamental particulier, sur lequel vous êtes contraint d'en régler le progrès & les altérations. Il n'y a qu'un ignorant qui joue des dièses & des bémols sans penser au ton dans lequel il est, & alors Dieu sçait quelle justesse il peut y avoir dans son jeu!

Pour former donc un Éleve suivant ma méthode, (je parle de l'instrument, car pour le Chant, la chose est si aisée qu'il seroit superflu de s'y arrêter) il faut d'abord lui apprendre à connoître & à toucher par leurs noms naturels, c'est-à-dire, sur la clef d'*ut*, toutes les touches de son instrument. Ces premiers noms lui doivent servir de règle pour trouver ensuite les autres fondamentales & toutes les modulations possibles de tons majeurs auxquels seuls il suffit de faire attention, comme je l'expliquerai bien-tôt.

Je viens ensuite à la clef *sol*, & après lui avoir fait toucher le *sol*, je l'avertis que ce *sol* devenant la fondamentale du ton, doit alors s'appeller *ut*, & je lui fais parcourir sur cet

ut toute la gamme naturelle en haut & en bas, suivant l'étendue de son instrument : comme il y aura quelque différence dans la touche ou dans la disposition des doigts, à cause du demi-ton transposé, je la lui ferai remarquer. Après l'avoir exercé quelque temps sur ces deux tons, je l'amènerai à la clef *re*, & lui faisant appeller *ut* le *re* naturel, je lui fais recommencer sur cet *ut* une nouvelle gamme ; & , parcourant ainsi toutes les fondamentales de quinte en quinte, il se trouvera enfin dans le cas d'avoir présumé en mode majeur sur les douze cordes du système chromatique, & de connoître parfaitement le rapport & les affections différentes de toutes les touches de son instrument sur chacun de ces douze différens tons.

Alors je lui mets de la Musique aisée entre les mains. La clef lui montre quelle touche doit prendre la dénomination d'*ut*, & comme il a appris à trouver le *mi* & le *sol*, &c. c'est-à-dire, la tierce majeure & la quinte, &c. sur cette fondamentale, un 3 & un 5 font bien-tôt pour lui des signes familiers ; & , si les mouvemens lui étoient connus, & que l'instrument n'eût pas ses difficultés particulières, il seroit dès-lors en état d'exécuter à livre ouvert toute sorte de Musique sur tous les tons & sur toutes les clefs. Mais avant que d'en dire davantage sur cet article, il faut achever d'expliquer la partie qui regarde l'expression des sons.

A l'égard du mode mineur, j'ai déjà remarqué que la nature ne nous l'avoit point enseigné directement. Peut-être vient-il d'une suite

de la progression dont j'ai parlé dans l'expérience des tuyaux, où l'on trouve qu'à la quatrième quinte cet *ut*, qui avoit servi de fondement à l'opération, fait une tierce mineure avec le *la*, qui est alors le son fondamental. Peut-être est-ce aussi de-là que naît cette grande correspondance entre le mode majeur *ut*, & le mode mineur de sa sixième note, & réciproquement entre le mode mineur *la*, & le mode majeur de sa médiane.

De plus, la progression des sons affectés au mode mineur, est précisément la même qui se trouve dans l'octave comprise entre deux *la*, puisque, suivant Monsieur Rameau, il est essentiel au mode mineur d'avoir sa tierce & sa sixte mineures, & qu'il n'y a que cette octave où, tous les autres sons étant ordonnés comme ils doivent l'être, la tierce & la sixte se trouvent mineures naturellement.

Prenant donc *la* pour le nom de la tonique des tons mineurs, & l'exprimant par le chiffre 6, je laisserai toujours à sa médiane *ut* le privilège d'être, non pas tonique, mais fondamentale caractéristique; je me conformerai en cela à la nature qui ne nous fait point connoître de fondamentale proprement dite dans les tons mineurs, & je conserverai à la fois l'uniformité dans les noms des notes & dans les chiffres qui les expriment, & l'analogie qui se trouve entre les modes majeur & mineur pris sur les deux cordes *ut* & *la*.

Mais cet *ut*, qui par la transposition doit toujours être le nom de la tonique dans les tons majeurs, & celui de la médiane dans

les tons mineurs , peut , par conféquent , être pris sur chacune des douze cordes du système chromatique , & pour la désigner , il suffira de mettre à la marge le nom de cette corde prise sur le clavier dans l'ordre naturel. On voit par-là que , si le chant est dans le ton d'*ut* majeur , ou de *la* mineur , il faudra écrire *ut* à la marge ; si le chant est dans le ton de *re* majeur , ou de *si* mineur , il faut écrire *re* à la marge ; pour le ton de *mi* majeur ou d'*ut* dièse mineur , on écrira *mi* à la marge , & ainsi de suite : c'est-à-dire que la note écrite à la marge , ou la clef , désigne précisément la touche du clavier qui doit s'appeler *ut* , & par conféquent être tonique dans le ton majeur , médiante dans le mineur , & fondamentale dans tous les deux : sur quoi l'on remarquera que j'ai toujours appelé cet *ut* fondamentale , & non pas tonique , parce qu'il ne l'est que dans les tons majeurs , mais qu'il sert également de fondement à la relation & aux noms des notes , & même aux différentes octaves dans l'un & l'autre mode : mais , à le bien prendre , la connoissance de cette clef n'est d'usage que pour les instrumens , & ceux qui chantent n'ont jamais besoin d'y faire attention.

Il suit de-là que la même clef , sous le même nom d'*ut* , désigne cependant deux tons différens ; sçavoir le majeur , dont elle est tonique ; & le mineur , dont elle est médiante , & dont , par conféquent , la tonique est une tierce au-dessous d'elle. Il suit encore que les mêmes noms des notes & les notes affectées de la même manière , du moins en descen-

dant, servent également pour l'un & l'autre mode, de sorte que non-seulement on n'a pas besoin de faire une étude particulière des modes mineurs, mais que même on seroit à la rigueur dispensé de les connoître, les rapports exprimés par les mêmes chiffres n'étant pas plus différens, quand la fondamentale est tonique, que quand elle est médiate : cependant pour l'évidence du ton & pour la facilité du prélude, on écrira la clef tout simplement quand elle sera tonique; & quand elle sera médiate, on ajoutera au-dessous d'elle une petite ligne horizontale. (Voyez la pl. Ex. 7. & 8.)

Il faut parler à présent des changemens de ton : mais comme les altérations accidentelles des sons s'y présentent souvent, & qu'elles ont toujours lieu dans le mode mineur en montant de la dominante à la tonique, je dois auparavant en expliquer les signes.

Le dièse s'exprime par une petite ligne oblique qui croise la note en montant de droite à gauche : *sol* dièse, par exemple, s'exprime ainsi, \sharp ; *Fa* dièse ainsi, \sharp . Le bémol s'exprime aussi par une semblable ligne qui croise la note en descendant, \flat , \flat ; & ces signes, plus simples que ceux qui sont en usage, servent encore à montrer à l'œil le genre d'altération qu'ils causent.

Pour le béquarre, il n'est devenu nécessaire que par le mauvais choix du dièse & du bémol : parce qu'étant des caractères séparés des notes qu'ils altèrent, s'il s'en trouve plusieurs de suite sous l'un ou l'autre de ces signes, on ne peut jamais distinguer celles

qui doivent être affectées de celles qui ne le doivent pas sans se servir du béquarre. Mais comme par mon système le signe de l'altération, outre la simplicité de sa figure a encore l'avantage d'être toujours inhérent à la note altérée, il est clair que toutes celles auxquelles on ne le verra point devront être exécutées au ton naturel qu'elles doivent avoir sur la fondamentale où l'on est. Je retranche donc le béquarre comme inutile, & je le retranche encore comme équivoque, puisqu'il est commun de le trouver employé en deux sens tout opposés : car les uns s'en servent pour ôter l'altération causée par les signes de la clef ; & les autres, au contraire, pour remettre la note au ton qu'elle doit avoir conformément à ces mêmes signes.

A l'égard des changemens de ton, soit pour passer du majeur au mineur, ou d'une tonique à une autre, il pourroit suffire de changer la clef : mais, comme il est extrêmement avantageux de ne point rendre la connoissance de cette clef nécessaire à ceux qui chantent, & que, d'ailleurs, il faudroit une certaine habitude pour trouver facilement le rapport d'une clef à l'autre, voici la précaution qu'il y faut ajoûter. Il n'est question que d'exprimer la première note de ce changement de manière à représenter ce qu'elle étoit dans le ton d'où l'on sort, & ce qu'elle est dans celui où l'on entre. Pour cela, j'écris d'abord cette première note entre deux doubles lignes perpendiculaires par le chiffre qui la représente dans le ton précédent, ajoûtant au-dessus d'elle la clef ou le nom de la

fondamentale du ton où l'on va entrer : j'écris ensuite cette même note par le chiffre qui l'exprime dans le ton qu'elle commence. De sorte qu'eu égard à la suite du Chant, le premier chiffre indique le ton de la note, & le second sert à en trouver le nom.

Vous voyez (pl. Ex. 9.) non-seulement que du ton de *sol* vous passez dans celui d'*ut*, mais que la note *fa* du ton précédent est la même que la note *ut*, qui se trouve la première dans celui où vous entrez.

Dans cet autre exemple, (Voyez Ex. 10.) la première note *ut* du premier changement seroit le *mi* bémol du mode précédent, & la première note *mi* du second changement seroit l'*ut* dièse du mode précédent : comparaison très-commode pour les voix, & même pour les instrumens, lesquels ont de plus l'avantage du changement de clef. On y peut remarquer aussi que, dans les changemens de mode, la fondamentale change toujours, quoique la tonique reste la même; ce qui dépend des règles que j'ai expliquées ci-devant.

Il reste dans l'étendue du clavier une difficulté dont il est temps de parler. Il ne suffit pas de connoître le progrès affecté à chaque mode, la fondamentale qui lui est propre, si cette fondamentale est tonique ou médiante, ni enfin de la sçavoir rapporter à la place qui lui convient dans l'étendue de la gamme naturelle : mais il faut encore sçavoir à quelle octave, & en un mot à quelle touche précise du clavier elle doit appartenir.

Le grand clavier ordinaire a cinq octaves d'étendue, & je m'y bornerai pour cette expli-

cation , en remarquant seulement qu'on est toujours libre de le prolonger de part & d'autre tout aussi loin qu'on voudra sans rendre la note plus diffuse ni plus incommode.

Supposons donc que je sois à la clef d'*ut* , c'est-à-dire au ton d'*ut* majeur , ou de *la* mineur qui constitue le clavier naturel. Le clavier se trouve alors disposé de sorte que , depuis le premier *ut* d'en bas jusqu'au dernier *ut* d'en haut, je trouve quatre octaves complètes outre les deux portions qui restent en haut & en bas entre l'*ut* , & le *fa* , qui terminent le clavier de part & d'autre.

J'appelle A , la première octave comprise entre l'*ut* d'en bas & le suivant vers la droite, c'est-à-dire , tout ce qui est renfermé entre 1 & 7 inclusivement. J'appelle B , l'octave qui commence au second *ut* , comptant de même vers la droite ; C , la troisième ; D , la quatrième , &c. jusqu'à E , où commence une cinquième octave qu'on pousseroit plus haut si l'on vouloit. A l'égard de la portion d'en bas qui commence au premier *fa* , & se termine au premier *si* , comme elle est imparfaite ne commençant point par la fondamentale , nous l'appellerons l'Octave X ; & cette lettre X servira dans toutes sortes de tons à désigner les notes qui resteront au bas du clavier au-dessous de la première tonique.

Supposons que je veuille noter un air à la clef d'*ut* , c'est-à-dire , au ton d'*ut* majeur , ou de *la* mineur ; j'écris *ut* au haut de la page à la marge , & je le rends médiate ou tonique , suivant que j'y ajoute , ou non , la petite ligne horizontale.

Sçachant ainsi quelle corde doit être la fondamentale du ton , il n'est plus question que de trouver dans laquelle des cinq octaves roule davantage le Chant que j'ai à exprimer , & d'en écrire la lettre au commencement de la ligne sur laquelle je place mes notes. Les deux espaces au-dessus & au-dessous représenteront les étages contigus , & serviront pour les notes qui peuvent excéder en haut ou en bas l'octave représentée par la lettre que j'ai mise au commencement de la ligne. J'ai déjà remarqué que , si le Chant se trouvoit assez bizarre pour passer cette étendue , on seroit toujours libre d'ajouter une ligne en haut ou en bas , ce qui peut quelquefois avoir lieu pour les instrumens.

Mais comme les Octaves se comptent toujours d'une fondamentale à l'autre , & que ces fondamentales sont différentes suivant les différens tons où l'on est , les octaves se prennent aussi sur différens degrés , & sont tantôt plus hautes ou plus basses , suivant que leur fondamentale est éloignée du *C sol ut* naturel.

Pour représenter clairement cette mécanique , j'ai joint ici (voyez la planche) une table générale de tous les sons du clavier , ordonnés par rapport aux douze cordes du système chromatique prises successivement pour fondamentales.

On y voit d'une manière simple & sensible le progrès des différens sons par rapport au ton où l'on est. On verra aussi par l'explication suivante comment elle facilite la pratique des instrumens au point de n'en faire qu'un jeu , non-seulement par rapport aux instrumens à tou-

ches marquées, comme le Basson, le Hautbois, la Flûte, la Basse de Viole, & le Claveffin, mais encore à l'égard du Violon, du Violoncelle, & de toute autre espèce sans exception.

Cette table représente toute l'étendue du clavier combiné sur les douze cordes : le clavier naturel où l'*ut* conserve son propre nom se trouve ici au sixième rang marqué par une étoile à chaque extrémité, & c'est à ce rang que tous les autres doivent se rapporter comme au terme commun de comparaison. On voit qu'il s'étend depuis le *fa* d'en bas jusqu'à celui d'en haut, à la distance de cinq octaves, qui font ce qu'on appelle le grand clavier.

J'ai déjà dit que l'intervalle compris depuis le premier 1, jusqu'au premier 7, qui le suit vers la droite s'appelle A : que l'intervalle compris depuis le second 1, jusqu'à l'autre 7, s'appelle l'octave B ; l'autre, l'octave C, &c. jusqu'au cinquième 1, où commence l'octave E, que je n'ai portée ici que jusqu'au *fa*. A l'égard des quatre notes qui sont à la gauche du premier *ut*, j'ai dit encore qu'elles appartiennent à l'octave X, à laquelle je donne ainsi une lettre hors de rang, pour exprimer que cette octave n'est pas complete, parce qu'il faudroit pour parvenir jusqu'à l'*ut*, descendre plus bas que le clavier ne le permet.

Mais si je suis dans un autre ton, comme, par exemple, à la clef de *re*, alors ce *re* change de nom & devient *ut* : c'est pourquoi l'octave A, comprise depuis la première tonique jusqu'à sa septième note, est d'un degré plus élevé que l'octave correspondante du ton pré-

cèdent ; ce qu'il est aisé de voir par la table , puisque cet *ut* du troisieme rang , c'est-à-dire , de la clef de *re* , correspond au *re* de la clef naturelle d'*ut* , sur lequel il tombe perpendiculairement ; & par la même raison l'octave *X* y a plus de notes que la même octave de la clef d'*ut* , parce que les octaves en s'élevant davantage , s'éloignent de la plus basse note du clavier.

Voilà pourquoi les octaves montent depuis la clef d'*ut* jusqu'à la clef de *mi* . & descendent depuis la même clef d'*ut* , jusqu'à celle de *fa* : car ce *fa* , qui est la plus basse note du clavier , devient alors fondamentale , & commence , par conséquent , la premiere octave *A* .

Tout ce qui est donc compris entre les deux premieres lignes obliques vers la gauche , est toujours de l'octave *A* , mais à différens degrés suivant le ton où l'on est. La même touche , par exemple , sera *ut* dans le ton majeur de *mi* , *re* dans celui de *re* , *mi* dans celui d'*ut* , *fa* dans celui de *si* , *sol* dans celui de *la* , *la* dans celui de *sol* , *si* dans celui de *fa* . C'est toujours la même touche , parce que c'est la même colonne ; & c'est la même octave , parce que cette colonne est renfermée entre les mêmes lignes obliques. Donnons un exemple de la façon d'exprimer le ton , l'octave & la touche sans équivoque. (Voyez la pl. Exemp. 11.)

Cet exemple est à la clef de *re* ; il faut donc le rapporter au quatrieme rang répondant à la même clef ; l'octave *B* , marquée sur la ligne , montre que l'intervalle supérieur dans lequel commence le Chant , répond à l'oc-

tave supérieure C : ainsi la note 3 , marquée d'un *a* dans la table , est justement celle qui répond à la première de cet exemple. Ceci suffit pour faire entendre que dans chaque partie on doit mettre sur le commencement de la ligne la lettre correspondante à l'octave dans laquelle le chant de cette partie roule le plus , & que les espaces qui sont au-dessus & au-dessous seront pour les octaves supérieure & inférieure.

Les lignes horizontales servent à séparer de demi-ton en demi-ton les différentes fondamentales dont les noms sont écrits à la droite de la table.

Les lignes perpendiculaires montrent que toutes les notes traversées de la même ligne ne sont toujours qu'une même touche , dont le nom naturel , si elle en a un , se trouve au sixième rang , & les autres noms dans les autres rangs de la même colonne , suivant les différents tons où l'on est. Ces lignes perpendiculaires sont de deux sortes ; les unes noires , qui servent à montrer que les chiffres qu'elles joignent représentent une touche naturelle , & les autres ponctuées qui sont pour les touches blanches ou altérées ; de façon qu'en quelque ton que l'on soit , on peut connoître sur le champ par le moyen de cette table quelles sont les notes qu'il faut altérer pour exécuter dans ce ton-là.

Les clefs que vous voyez au commencement servent à déterminer quelle note doit porter le nom d'*ut* , & à marquer le ton comme je l'ai déjà dit ; il y en a cinq qui peuvent être doubles , parce que le bémol de la supé-

rieure marqué *b*, & le dièse de l'inférieure marqué *d*, produisent le même effet *. Il ne sera pas mal cependant de s'en tenir aux dénominations que j'ai choisies, & qui, abstraction faite de toute autre raison, sont du moins préférables, parce qu'elles sont les plus usitées.

Il est encore, aisé par le moyen de cette table, de marquer précisément l'étendue de chaque partie, tant vocale qu'instrumentale, & la place qu'elle occupera dans ces différentes octaves suivant le ton où l'on sera.

Je suis convaincu qu'en suivant exactement les principes que je viens d'expliquer, il n'est point de Chant qu'on ne soit en état de solfier en très-peu de temps, & de trouver de même sur quelque instrument que ce soit avec toute la facilité possible. Rappelons un peu en détail ce que j'ai dit sur cet article.

Au lieu de commencer d'abord à faire exécuter machinalement des airs à cet Écolier; au lieu de lui faire toucher tantôt des dièses, tantôt des bémols, sans qu'il puisse concevoir pourquoi il le fait, que le premier soin du Maître soit de lui faire connoître à fond tous les sons de son instrument par rapport aux différens tons sur lesquels ils peuvent être pratiqués.

Pour cela, après lui avoir appris les noms

* Ce n'est qu'en vertu du tempérament que la même touche peut servir de dièse à l'ut et de bémol à l'autre; puisque, d'ailleurs, personne n'ignore que la somme de deux demi tons mineurs ne sçauroit faire un ton.

D I V E R S E S .

naturels de toutes les touches de son instrument , il faut lui présenter un autre point de vue , & le rappeler à un principe général. Il connoît déjà tous les sons de l'octave , suivant l'échelle naturelle ; il est question , à présent , de lui en faire faire l'analyse. Supposons - le devant un Claveffin. Le Clavier est divisé en soixante & une touches : on lui explique que ces touches , prises successivement & sans distinction de blanches ni de noires , expriment des sons qui de gauche à droite vont en s'élevant de demi-ton en demi-ton. Prenant la touche *ut* pour fondement de notre opération , nous trouverons toutes les autres de l'échelle naturelle disposées à son égard de la maniere suivante.

La deuxieme note , *re* , à un ton d'intervalle vers la droite ; c'est-à-dire , qu'il faut laisser une touche intermédiaire entre l'*ut* & le *re* , pour la division des deux demi-tons.

La troisieme , *mi* , à un autre ton du *re* , & à deux tons de l'*ut* ; de sorte qu'entre le *re* & le *mi* , il faut encore une touche intermédiaire.

La quatrieme *fa* , à un demi-ton du *mi* , & à deux tons & demi de l'*ut* ; par conséquent , le *fa* est la touche qui suit le *mi* immédiatement , sans en laisser aucune entre deux.

La cinquieme , *sol* , à un ton du *fa* , & à trois tons & demi de l'*ut* ; il faut laisser une touche intermédiaire.

La sixieme , *la* , à un ton du *sol* , & à quatre tons & demi de l'*ut* ; autre touche intermédiaire.

La septieme , *si* , à un ton du *la* , & à cinq

tons & demi de l'*ut* ; autre touche intermédiaire.

La huitieme , *ut* d'en haut , à demi-ton du *fi* , & à six tons du premier *ut* , dont elle est l'octave ; par conséquent , le *fi* est contigu à l'*ut* qui le suit , sans touche intermédiaire.

En continuant ainsi tout le long du clavier , on n'y trouvera que la réplique des mêmes intervalles , & l'Écolier se les rendra aisément familiers , de même que les chiffres qui les expriment & qui marquent leur distance de l'*ut* fondamental. On lui fera remarquer qu'il y a une touche intermédiaire entre chaque degré de l'octave , excepté entre le *mi* & le *fa* , & entre le *fi* & l'*ut* d'en haut , où l'on trouve deux intervalles de demi-ton chacun , qui ont leur position fixe dans l'échelle.

On observera aussi qu'à la clef d'*ut* toutes les touches noires sont justement celles qu'il faut prendre , & que toutes les blanches sont les intermédiaires , qu'il faut laisser. On ne cherchera point à lui faire trouver du mystère dans cette distribution , & l'on lui dira seulement que , comme le clavier seroit trop étendu ou les touches trop petites , si elles étoient toutes uniformes , & que d'ailleurs la clef d'*ut* est la plus usitée dans la Musique , on a , pour plus de commodité , rejeté hors des intervalles les touches blanches qui n'y sont que de peu d'usage. On se gardera bien aussi d'affecter un air sçavant en lui parlant des tons & des demi-tons majeurs & mineurs , des comma , du tempérament ; tout cela est absolument inutile à la pratique , du moins pour ce

temps-là ; en un mot , pour peu qu'un Maître ait d'esprit , & qu'il possède son Art , il a tant d'occasions de briller en instruisant , qu'il est inexcusable , quand sa vanité est à pure perte pour le Disciple.

Quand on trouvera que l'Écolier possède assez bien son clavier naturel , on commencera alors à le lui faire transposer sur d'autres clefs , en choisissant d'abord celles où les sons naturels sont les moins altérés. Prenons , par exemple , la clef de *sol*.

Ce mot *sol* , direz-vous à l'Écolier , écrit ainsi à la marge , signifie qu'il faut transporter au *sol* & à son octave le nom & toutes les propriétés de l'*ut* , & de la gamme naturelle. Ensuite , après l'avoir exhorté à se rappeler la disposition des tons de cette gamme , vous l'inviterez à l'appliquer dans le même ordre au *sol* considéré comme fondamentale , c'est-à-dire , comme un *ut*. D'abord , il sera question de trouver le *re* ; si l'Écolier est bien conduit , il le trouvera de lui-même , & touchera le *la* naturel , qui est précisément par rapport au *sol* , dans la même situation que le *re* par rapport à l'*ut* ; pour trouver le *mi* , il touchera le *si* ; pour trouver le *fa* , il touchera l'*ut* ; & vous lui ferez remarquer qu'effectivement ces deux dernières touches donnent un demi-ton d'intervalle intermédiaire , de même que le *mi* & le *fa* , dans l'Échelle naturelle. En poursuivant de même , il touchera le *re* pour le *sol* , & le *mi* pour le *la*. Jusqu'ici il n'aura trouvé que des touches naturelles pour exprimer dans l'Octave *sol* , l'échelle de l'Octave *ut* ; de sorte que , si vous poursuivez , & que vous deman-

diez le *fi*, sans rien ajouter, il est presque inmanquable qu'il touchera le *fa* naturel : alors vous l'arrêterez là, & vous lui demanderez s'il ne se souvient pas qu'entre le *la* & le *fi* naturel, il a trouvé un intervalle d'un ton & une touche intermédiaire : vous lui montrerez en même temps cet intervalle à la clef d'*ut*, & revenant à celle de *sol*, vous lui placerez le doigt sur le *mi* naturel, que vous nommerez *la*, en demandant où est le *fi* ; alors il se corrigera sûrement, & touchera le *fa* dièse ; peut-être touchera-t-il le *sol* : mais, au lieu de vous impatienter, il faut saisir cette occasion de lui expliquer si bien la règle des tons & demi-tons, par rapport à l'octave *ut*, & sans distinction de touches noires & blanches, qu'il ne soit plus dans le cas de pouvoir s'y tromper.

Alors il faut lui faire parcourir le clavier de haut en bas & de bas en haut, en lui faisant nommer les touches conformément à ce nouveau ton : vous lui ferez aussi observer que la touche blanche qu'on y emploie, y devient nécessaire pour constituer le demi-ton qui doit être entre le *fi* & l'*ut* d'en haut, & qui seroit sans cela entre le *la* & le *fi*, ce qui est contre l'ordre de la gamme. Vous aurez soin, sur-tout, de lui faire concevoir qu'à cette clef-là, le *sol* naturel est réellement un *ut*, le *la* un *re*, le *fi* un *mi*, &c. De sorte que ces noms & la position de leurs touches relatives lui deviennent aussi familiers qu'à la clef d'*ut*, & que tant qu'il est à la clef de *sol*, il n'envisage le clavier que par cette seconde exposition.

Quand on le trouvera suffisamment exercé,

on le mettra à la clef de *re*, avec les mêmes précautions, & on l'amenera aisément à y trouver de lui-même le *mi* & le *fa*, sur deux touches blanches : cette troisieme clef achèvera de l'éclaircir sur la situation de tous les tons de l'échelle relativement à quelque fondamentale que ce soit, & vraisemblablement il n'aura plus besoin d'explication pour trouver l'ordre des tons sur toutes les autres fondamentales.

Il ne sera donc plus question que de l'habitude ; & il dépendra beaucoup du Maître de contribuer à la former, s'il s'applique à faciliter à l'Écolier la pratique de tous les intervalles par des remarques sur la position des doigts qui lui en rendent bien-tôt la mécanique familiere.

Après cela, de courtes explications sur le mode mineur, sur les altérations qui lui sont propres, & sur celles qui naissent de la modulation dans le cours d'une même piece, un Écolier bien conduit par cette méthode, doit sçavoir à fond son clavier sur tous les tons dans moins de trois mois : donnons-lui en six, au bout desquels nous partirons de-là pour le mettre à l'exécution, & je soutiens que, s'il a d'ailleurs quelque connoissance des mouvemens, il jouera dès-lors à livre ouvert les airs notés par mes caracteres ; ceux, du moins, qui ne demanderont pas une grande habitude dans le doigter. Qu'il mette six autres mois à se perfectionner la main & l'oreille, soit pour l'harmonie, soit pour la mesure ; & voilà dans l'espace d'un an un Musicien du premier ordre, pratiquant égale-

ment toutes les clefs , connoiffant les modes & tous les tons , toutes les cordes qui leur font propres , toute la fuite de la modulation , & transférant toute piece de Musique dans toutes fortes de tons avec la plus parfaite facilité.

C'est ce qui me paroît découler évidemment de la pratique de mon fyftême , & que je fuis prêt de confirmer , non-feulement par des preuves de raifonnement , mais par l'expérience , aux yeux de quiconque en voudra voir l'effet.

Au refte , ce que j'ai dit du Claveffin s'applique de même à tout instrument avec quelques légères différences par rapport aux instrumens à manche , qui naiffent des différentes altérations propres à chaque ton : comme je n'écris ici que pour les Maîtres à qui cela eft connu , je n'en dirai que ce qui eft absolument néceffaire pour mettre dans fon jour une objection qu'on pourroit m'opposer , & pour en donner la folution.

C'est un fait d'expérience que les différens tons de la Musique ont tous certain caractère qui leur eft propre , & qui les diftingue chacun en particulier. L'*A mi la* majeur , par exemple , eft brillant ; l'*F ut fa* eft majestueux ; le *fi* bémol majeur eft tragique ; le *fa* mineur eft triste ; l'*ut* mineur eft tendre ; & tous les autres tons ont de même par préférence je ne fçais quelle aptitude à exciter tel ou tel fentiment , dont les habiles Maîtres fçavent bien fe prévaloir. Or , puifque la modulation eft la même dans tous les tons majeurs , pourquoi un ton majeur exciteroit-il

une passion, plutôt qu'un autre ton majeur ? Pourquoi le même passage du *re* au *fa* produit-il des effets différens quand il est pris sur différentes fondamentales, puisque le rapport demeure le même. Pourquoi cet air joué en *A mi la*, ne rend-il plus cette expression qu'il avoit en *G re sol* ? Il n'est pas possible d'attribuer cette différence au changement de fondamentale ; puisque, comme je l'ai dit, chacune de ces fondamentales prise séparément n'a rien en elle qui puisse exciter d'autre sentiment que celui du son haut ou bas qu'elle fait entendre : ce n'est point proprement par les sons que nous sommes touchés : c'est par les rapports qu'ils ont entr'eux ; & c'est uniquement par le choix de ces rapports charmans qu'une belle composition peut émouvoir le cœur en flattant l'oreille. Or si le rapport d'un *ut* à un *sol*, ou d'un *re* à un *la*, est le même dans tous les tons, pourquoi produit-il différens effets ?

Peut-être trouveroit-on des Musiciens embarrassés d'en expliquer la raison ; & elle seroit, en effet, très-inexpliquable, si l'on admettoit à la rigueur cette identité de rapport dans les sons exprimés par les mêmes noms, & représentés par les mêmes intervalles sur tous les tons.

Mais ces rapports ont entr'eux de légères différences, suivant les cordes sur lesquelles ils sont pris, & ce sont ces différences si petites en apparence qui causent dans la Musique cette variété d'expressions sensible à toute oreille délicate, & sensible à tel point qu'il est peu de Musiciens qui, en écoutant un con-

cert, ne connoisse en quel ton l'on exécute actuellement.

Comparons, par exemple, le *C sol ut* mineur, & le *D la re*. Voilà deux modes mineurs desquels tous les sons sont exprimés par les mêmes intervalles & par les mêmes noms, chacun relativement à sa tonique: cependant l'affection n'est point la même, & il est incontestable que *C sol ut* est plus touchant que le *D la re*. Pour en trouver la raison, il faut entrer dans une recherche assez longue dont voici à peu près le résultat. L'intervalle qui se trouve entre la tonique *re* & sa seconde note, est un peu plus petit que celui qui se trouve entre la tonique du *C sol ut* & sa seconde note; au contraire, le demi-ton qui se trouve entre la seconde note & la médiane du *D la re*, est un peu plus grand que celui qui est entre la seconde note & la médiane du *C sol ut*; de sorte que la tierce mineure restant à-peu près égale de part & d'autre, elle est partagée dans le *C sol ut* en deux intervalles un peu plus inégaux que dans le *D la re*: ce qui rend l'intervalle du demi-ton plus petit de la même quantité dont celui du ton est plus grand.

On trouve aussi, par l'accord ordinaire du Clavecin, le demi-ton compris entre le *sol* naturel & le *la* bémol un peu plus petit que celui qui est entre le *la* & le *si* bémol. Or, plus les deux sons qui forment un demi-ton se rapprochent, & plus le passage est tendre & touchant; c'est l'expérience qui nous l'apprend, & c'est, je crois, la véritable raison pour laquelle le mode mineur du *C sol ut*

nous attendrit plus que celui du *D* la *re* ; que si , cependant , la diminution vient jusqu'à causer de l'altération à l'harmonie , & jeter de la dureté dans le Chant , alors le sentiment se change en tristesse , & c'est l'effet que nous éprouvons dans l'*F* ut fa mineur.

En continuant nos recherches dans ce goût-là , peut-être parviendrions-nous à-peu-près à trouver par ces différences légères qui subsistent dans les rapports des sons & des intervalles , les raisons des différens sentimens excités par les divers tons de la Musique. Mais si l'on vouloit aussi trouver la cause de ces différences , il faudroit entrer pour cela dans un détail dont mon sujet me dispense , & qu'on trouvera suffisamment expliqué dans les ouvrages de Monsieur Rameau. Je me contenterai de dire ici en général que , comme il a fallu , pour éviter de multiplier les sons , faire servir les mêmes à plusieurs usages , on n'a pu y réussir qu'en les altérant un peu ; ce qui fait qu'eu égard à leurs différens rapports , ils perdent quelque chose de la justesse qu'ils devroient avoir. Le *mi* , par exemple , considéré comme tierce majeure d'*ut* , n'est point à la rigueur , le même *mi* qui doit faire la quinte du *la* ; la différence est petite , à la vérité , mais enfin elle existe ; & , pour la faire évanouir , il a fallu tempérer un peu cette quinte : par ce moyen on n'a employé que le même son pour ces deux usages : mais de-là vient aussi que le ton du *re* au *mi* n'est pas de la même espèce que celui de l'*ut* au *re* , & ainsi des autres.

On pourroit donc me reprocher que j'a néantis ces différences par mes nouveaux signes, & que, par-là même, je détruis cette variété d'expression si avantageuse dans la Musique. J'ai bien des choses à répondre à tout cela.

En premier lieu, le tempérament est un vrai défaut; c'est une altération que l'art a causée à l'harmonie, faute d'avoir pu mieux faire. Les harmoniques d'une corde ne nous donnent point de quinte tempérée, & la mécanique du tempérament introduit dans la modulation des tons si durs, par exemple, le *re* & le *sol* dièses, qu'ils ne sont pas supportables à l'oreille. Ce ne seroit donc pas une faute que d'éviter ce défaut, & sur-tout dans les caracteres de la Musique, qui, ne participant pas au vice de l'instrument, devroient, du moins, par leur signification, conserver toute la pureté de l'harmonie.

De plus, les altérations causées par les différens tons ne sont point pratiquées par les voix; l'on n'entonne point, par exemple, l'intervalle 45 autrement que l'on entonneroit celui-ci 56, quoique cet intervalle ne soit pas tout-à-fait le même, & l'on module en chantant avec la même justesse dans tous les tons, malgré les altérations particulières que l'imperfection des instrumens introduit dans ces différens tons, & à laquelle la voix ne se conforme jamais, à moins qu'elle n'y soit contrainte par l'unisson des instrumens.

La nature nous apprend à moduler sur tous les tons précisément dans toute la justesse des intervalles; les voix conduites par elle le pra-

tiquent exactement. Faut-il nous éloigner de ce qu'elle prescrit pour nous assujettir à une pratique défectueuse, & faut-il sacrifier, non pas à l'avantage, mais au vice des Instrumens l'expression naturelle du plus parfait de tous. C'est ici qu'on doit se rappeler tout ce que j'ai dit ci-devant sur la génération des sons, & c'est par-là qu'on se convaincra que l'usage de mes signes n'est qu'une expression très-fidelle & très-exacte des opérations de la nature.

En second lieu, dans les plus considérables instrumens, comme l'Orgue, le Claveffin & la Viole, les touches étant fixées, les altérations différentes de chaque ton dépendent uniquement de l'accord, & elles sont également pratiquées par ceux qui en jouent, quoiqu'ils n'y pensent point. Il en est de même des Flûtes, des Hautbois, Bassons & autres Instrumens à trous; les dispositions des doigts sont fixées pour chaque son, & le seront de même par mes caractères, sans que les Écoliers pratiquent moins le tempérament pour n'en pas connoître l'expression.

D'ailleurs, on ne sçauroit me faire là-dessus aucune difficulté qui n'attaque en même temps la Musique ordinaire, dans laquelle, bien loin que les petites différences des intervalles de même espece soient indiquées par quelque marque, les différences spécifiques ne le sont même pas, puisque les tierces ou les sixtes, majeures & mineures, sont exprimées par les mêmes intervalles & les mêmes positions; au lieu que dans mon système les

différens chiffres employés dans les intervalles de même dénomination, font du moins connoître s'ils sont majeurs ou mineurs.

Enfin, pour trancher tout d'un coup toute cette difficulté, c'est au Maître & à l'oreille à conduire l'Écolier dans la pratique des différens tons & des altérations qui leur sont propres : la Musique ordinaire ne donne point de règles pour cette pratique que je ne puisse appliquer à la mienne avec encore plus d'avantage, & les doigts de l'Écolier seront bien plus heureusement conduits en lui faisant pratiquer sur son Violon les intervalles avec les altérations qui leur sont propres dans chaque ton en avançant ou reculant un peu le doigt, que par cette foule de dièses & de bémols, qui, faisant de plus petits intervalles entr'eux, & ne contribuant point à former l'oreille, troublent l'Écolier par des différences qui lui sont long-temps insensibles.

Si la perfection d'un système de Musique consistoit à y pouvoir exprimer une plus grande quantité de sons, il seroit aisé, en adoptant celui de M. Sauveur, de diviser toute l'étendue d'une seule octave en 3010 décamérides ou intervalles égaux, dont les sons seroient représentés par des notes différemment figurées ; mais de quoi serviroient tous ces caractères, puisque la diversité des sons qu'ils exprimeroient ne seroit non plus à la portée de nos oreilles qu'à celle des organes de notre voix ? Il n'est donc pas moins inutile qu'on apprenne à distinguer l'*ut* double dièse du *re* naturel, dès que nous sommes con-

traints de le pratiquer sur ce même *re*, & qu'on ne se trouvera jamais dans le cas d'exprimer en note la différence qui doit s'y trouver, parce que ces deux sons ne peuvent être relatifs à la même modulation.

Tenons pour une maxime certaine que tous les sons d'un mode doivent toujours être considérés par le rapport qu'ils ont avec la fondamentale de ce mode-là, qu'ainsi les intervalles correspondans devroient être parfaitement égaux dans tous les tons de même espèce; aussi les considère-t-on comme tels dans la composition, & s'ils ne le sont pas à la rigueur dans la pratique, les Facteurs épuisent du moins toute leur habileté dans l'accord pour en rendre la différence insensible.

Mais ce n'est pas ici le lieu de m'étendre davantage sur cet article: si, de l'aveu de la plus sçavante Académie de l'Europe, mon système a des avantages marqués par-dessus la méthode ordinaire pour la Musique vocale, il me semble que ces avantages sont bien plus considérables dans la partie instrumentale: du moins, j'exposerai les raisons que j'ai de le croire ainsi; c'est à l'expérience à confirmer leur solidité. Les Musiciens ne manqueront pas de se récrier, & de dire qu'ils exécutent avec la plus grande facilité par la méthode ordinaire, & qu'ils font de leurs Instrumens tout ce qu'on en peut faire par quelque méthode que ce soit. D'accord, je les admire en ce point: il ne semble pas en effet qu'on puisse pousser l'exécution à un plus haut degré de perfection que celui où elle est

aujourd'hui : mais enfin quand on leur fera voir qu'avec moins de temps & de peine on peut parvenir plus sûrement à cette même perfection , peut-être seront-ils contraints de convenir que les prodiges qu'ils opèrent ne sont pas tellement inséparables des barres , des noires & des croches qu'on n'y puisse arriver par d'autres chemins. Proprement , j'entreprends de leur prouver qu'ils ont encore plus de mérite qu'ils ne pensoient , puisqu'ils suppléent par la force de leurs talens aux défauts de la méthode dont ils se servent.

Si l'on a bien compris la partie de mon système que je viens d'expliquer , on sentira qu'elle donne une méthode générale pour exprimer sans exception tous les sons usités dans la Musique ; non pas , à la vérité , d'une manière absolue , mais relativement à un son fondamental déterminé : ce qui produit un avantage considérable , en vous rendant toujours présent le ton de la pièce & la suite de la modulation. Il me reste maintenant à donner une autre méthode encore plus facile pour pouvoir noter tous ces mêmes sons de la même manière sur un rang horizontal , sans avoir jamais besoin de lignes ni d'intervalles pour exprimer les différentes octaves.

Pour y suppléer donc , je me sers du plus simple de tous les signes , c'est - à - dire , du point ; & voici comment je le mets en usage. Si je fors de l'octave par laquelle j'ai commencé pour faire une note dans l'étendue de l'octave supérieure , & qui commence à l'*ut* d'en haut , alors je mets un point au-dessus de cette note par laquelle je fors de mon

octave ; & , ce point une fois placé , c'est un avis que non-seulement la note sur laquelle il est , mais encore toutes celles qui la suivront sans aucun signe qui le détruise , devront être prises dans l'étendue de cette Octave supérieure où je suis entré. Par exemple :

Ut c 1 3 5 i 3 5.

Le point que vous voyez sur le second *ut* marque que vous entrez-là dans l'octave au-dessus de celle où vous avez commencé , & que par conséquent le 3 & le 5 qui suivent sont aussi de cette même octave supérieure , & ne sont point les mêmes que vous aviez entonnés auparavant.

Au contraire , si je veux sortir de l'octave où je me trouve pour passer à celle qui est au-dessous , alors je mets le point sous la note par laquelle j'y entre.

Ut d 5 3 1 5 3 1.

Ainsi ce premier 5 étant le même que le dernier de l'exemple précédent , par le point que vous voyez ici sous le second 5 , vous êtes averti que vous sortez de l'octave où vous étiez monté pour rentrer dans celle par où vous aviez commencé précédemment.

En un mot , quand le point est sur la note, vous passez dans l'octave supérieure ; s'il est au-dessous , vous passez dans l'inférieure ; & quand vous changeriez d'octave à chaque note , ou que vous voudriez monter ou descendre de deux ou trois octaves tout d'un

coup ou successivement , la règle est toujours générale , & vous n'avez qu'à mettre autant de points au-dessous ou au-dessus que vous avez d'octaves à descendre ou à monter.

Ce n'est pas à dire qu'à chaque point vous montiez ou vous descendiez d'une octave ; mais à chaque point vous entrez dans une octave différente , dans un autre étage , soit en montant , soit en descendant , par rapport au son fondamental *ut* , lequel ainsi se trouve bien de la même octave en descendant diatoniquement , mais non pas en montant : le point , dans cette façon de noter , équivaut aux lignes & aux intervalles de la précédente ; tout ce qui est dans la même position appartient au même point , & vous n'avez besoin d'un autre point que lorsque vous passez dans une autre position , c'est-à-dire , dans une autre octave. Sur quoi il faut remarquer que je ne me sers de ce mot d'octave qu'abusivement & pour ne pas multiplier inutilement les termes , parce que proprement l'étendue que je désigne par ce mot n'est remplie que d'un étage de sept notes , l'*ut* d'en haut n'y étant pas compris.

Voici une suite de notes qu'il sera aisé de solfier par les règles que je viens d'établir.

Sol d 1 7 i 2 3 1 5 4 5 6 7 5 i 7 6 5 4 3 2 4 2 1 7 6 5 3 4
 d 5 5 i.

Et voici (V. Pl. Ex. 12.) le même exemple noté suivant la première méthode.

Dans une longue suite de Chant , quoique les points vous conduisent toujours très-juste ,

ils ne vous font pourtant connoître l'octave où vous vous trouvez que relativement à ce qui a précédé ; c'est pourquoi , afin de sçavoir précisément l'endroit du Clavier où vous êtes , il faudroit aller en remontant jusqu'à la lettre qui est au commencement de l'air ; opération exacte , à la vérité , mais d'ailleurs un peu trop longue. Pour m'en dispenser , je mets au commencement de chaque ligne la lettre de l'octave où se trouve , non pas la première note de cette ligne , mais la dernière de la ligne précédente , & cela afin que la règle des points n'ait pas d'exception.

E X E M P L E.

Fa d 1 7 i 2 3 4 5 6 7 s i s i s j i 4 3 2 i 7 6 s s s 4 6 4
 e 4 2 7 s 6 4 s i.

L'e que j'ai mis au commencement de la seconde ligne , marque que le *fa* qui finit la première , est de la cinquième octave , de laquelle je sors pour rentrer dans la quatrième *d* , par le point que vous voyez au-dessous du *s* de cette seconde ligne.

Rien n'est plus aisé que de trouver cette lettre correspondante à la dernière note d'une ligne , & en voici la méthode.

Comptez tous les points qui sont au-dessus des notes de cette ligne : comptez aussi ceux qui sont au-dessous , s'ils sont égaux en nombre avec les premiers , c'est une preuve que la dernière note de la ligne est dans la même octave que la première , & c'est le cas du pre-

mier exemple de la page précédente , où , après avoir trouvé trois points dessus & autant dessous , vous concluez qu'ils se détruisent les uns les autres , & que par conséquent la dernière note *fa* de la ligne est de la même octave *d* , que la première note *ut* de la même ligne ; ce qui est toujours vrai , de quelque manière que les points soient rangés , pourvu qu'il y en ait autant dessus que dessous.

S'ils ne sont pas égaux en nombre , prenez leur différence : comptez depuis la lettre qui est au commencement de la ligne , & reculez d'autant de lettres vers l'*a* , si l'excès est au-dessous ; ou , s'il est au dessus , avancez au contraire d'autant de lettres dans l'Alphabet que cette différence contient d'unités , & vous aurez exactement la lettre correspondante à la dernière note.

E X E M P L E .

Ut

c 6 3 6 7 i 2 i 7 6 i 5 i 2 3 4 3 2 i 3 6 8 6 7 3 i
 c 2 7 i 6 7 8 6 i 4 3 2 i 8 6 2 i 7 6 3 3 4 4 5 8 6 7 i
 d 2 7 8 6 .

Dans la première ligne de cette exemple , qui commence à l'étage *c* , vous avez deux points au-dessous & quatre au-dessus , par conséquent deux d'excès , pour lesquels il faut ajouter à la lettre *c* autant de lettres , suivant l'ordre de l'Alphabet , & vous aurez la lettre *e* , correspondante à la dernière note de la même ligne.

Dans la seconde ligne , vous avez , au con :

traire, un point d'excès au-dessous, c'est-à-dire qu'il faut depuis la lettre *e*, qui est au commencement de la ligne, reculer d'une lettre vers l'*a*, & vous aurez *d* pour la lettre correspondante à la dernière note de la seconde ligne.

Il faut de même observer de mettre la lettre de l'octave après chaque première & dernière note des reprises & des rondeaux, afin qu'en partant de-là on sçache toujours sûrement si l'on doit monter ou descendre pour reprendre ou pour recommencer. Tout cela s'éclaircira mieux par l'exemple suivant dans lequel cette marque \times est un signe de reprise.

Mi c 3 4 5 7 $\dot{1}$ 2 3 4 3 2 1 4 3 2 1 7 6 2 5 b \times 5 c 5 5
 b 7 6 4 4 6 2 7 5 $\dot{1}$ 2 5 7 $\dot{1}$ c.

La lettre *b*, que vous voyez après la dernière note de la première partie, vous apprend qu'il faut monter d'une sixte pour revenir au *mi* du commencement, puisqu'il est de l'octave supérieure *c*, & la lettre *c*, que vous voyez également après la première & la dernière note de la seconde partie, vous apprend qu'elles sont toutes deux de la même octave, & qu'il faut par conséquent monter d'une quinte pour revenir de la finale à la reprise.

Ces observations sont fort simples & fort aisées à retenir. Il faut avouer cependant que la méthode des points a quelques avantages de moins que celle de la position d'étages en étages que j'ai enseignée la première, & qui

n'a jamais besoin de toutes ces différences de lettres : l'une & l'autre ont pourtant leur commodité, & comme elles s'apprennent par les mêmes regles, & qu'on peut les sçavoir toutes deux ensemble avec la même facilité qu'on a pour en apprendre une séparément, on les pratiquera chacune dans les occasions où elle paroitra plus convenable. Par exemple, rien ne sera si commode que la méthode des points pour ajoûter l'air à des paroles déjà écrites, pour noter de petits airs, des morceaux détachés, & ceux qu'on veut envoyer en Province & en général pour la Musique vocale. D'un autre côté, la méthode de position servira pour les partitions & les grandes pieces de Musique, pour la Musique instrumentale, & sur tout pour commencer les Écoliers, parce que la mécanique en est encore plus sensible que de l'autre maniere, & qu'en partant de celle-ci déjà connue, l'autre se conçoit du premier instant. Les compositeurs s'en serviront aussi par préférence à cause de la distinction oculaire des différentes octaves. Ils sentiront, en la pratiquant, toute l'étendue de ses avantages, que j'ose dire tels, pour l'évidence de l'harmonie, que, quand ma méthode n'auroit nul cours dans la pratique, il n'est point de compositeur qui ne dût l'employer pour son usage particulier & pour l'instruction de ses élèves.

Voilà ce que j'avois à dire sur la premiere partie de mon système qui regarde l'expression des sons ; passons à la seconde qui traite de leur durée.

L'article dont je viens de parler n'est pas,

à beaucoup près, aussi difficile que celui-ci, du moins dans la pratique, qui n'admet qu'un certain nombre de sons dont les rapports sont fixés, & à-peu-près les mêmes dans tous les tons, au lieu que les différences qu'on peut introduire dans leur durée peuvent varier presque à l'infini.

Il y a beaucoup d'apparence que l'établissement de la quantité dans la Musique a d'abord été relatif à celle du langage, c'est-à-dire, qu'on faisoit passer plus vite les sons par lesquels on exprimoit les syllabes brèves, & durer un peu plus long-temps ceux qu'on adaptoit aux longues. On poussa bien-tôt les choses plus loin, & l'on établit, à l'imitation de la Poésie, une certaine régularité dans la durée des sons par laquelle on les assujettissoit à des retours uniformes qu'on s'avisa de mesurer par des mouvemens égaux de la main ou du pied, & d'où, à cause de cela, ils prirent le nom de mesures. L'analogie est visible, à cet égard, entre la Musique & la Poésie. Les vers sont relatifs aux mesures, les pieds aux temps, & les syllabes aux notes. Ce n'est pas assurément donner dans des absurdités que de trouver des rapports aussi naturels, pourvu qu'on n'aille pas, comme le P. Souhaitti, appliquer à l'une les signes de l'autre, & à cause de ce qu'elles ont de semblable, confondre ce qu'elles ont de différent.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner en Physicien d'où naît cette égalité merveilleuse que nous éprouvons dans nos mouvemens, quand nous battons la mesure; pas un temps qui passe l'autre; pas la moindre différence dans

leur durée successive, sans que nous ayons d'autre règle que notre oreille pour la déterminer : il y a lieu de conjecturer qu'un effet aussi singulier part du même principe qui nous fait entonner naturellement toutes les consonances. Quoi qu'il en soit, il est clair que nous avons un sentiment sûr pour juger du rapport des mouvemens, tout comme de celui des sons, & des organes toujours prêts à exprimer les uns & les autres, selon les mêmes rapports ; & il me suffit, pour ce que j'ai à dire, de remarquer le fait sans en rechercher la cause.

Les Musiciens font de grandes distinctions dans ces mouvemens, non-seulement quant aux divers degrés de vitesse qu'ils peuvent avoir, mais aussi quant au genre même de la mesure ; & tout cela n'est qu'une suite du mauvais principe par lequel ils ont fixé les différentes durées des sons : car, pour trouver le rapport des uns aux autres, il a fallu établir un terme de comparaison ; & il leur a plu de choisir pour ce terme une certaine quantité de durée qu'ils ont déterminée par une figure ronde ; ils ont ensuite imaginé des notes de plusieurs autres figures dont la valeur est fixée par rapport à cette ronde en proportion sous-double. Cette division seroit assez supportable, quoiqu'il s'en faille de beaucoup qu'elle n'ait l'universalité nécessaire, si le terme de comparaison, c'est-à-dire, si la durée de la ronde étoit quelque chose d'un peu moins vague : mais la ronde va tantôt plus vite, tantôt plus lentement, suivant le mouvement de la mesure où l'on l'emploie ; & l'on ne doit pas

se flatter de donner quelque chose de plus précis , en disant qu'une ronde est toujours l'expression de la durée d'une mesure à quatre , puisqu'outre que la durée même de cette mesure n'a rien de déterminé , on voit communément en Italie des mesures à quatre , & à deux , contenir deux & quelquefois quatre rondes.

C'est pourtant ce qu'on suppose dans les chiffres des mesures doubles ; le chiffre inférieur marque le nombre de notes d'une certaine valeur contenues dans une mesure à quatre temps , & le chiffre supérieur marque combien il faut de ces mêmes notes pour remplir une mesure de l'air que l'on va noter : mais pourquoi ce rapport de tant de différentes mesures à celle de quatre temps qui leur est si peu semblable ; ou pourquoi ce rapport de tant de différentes notes à une ronde dont la durée est si peu déterminée ?

On diroit que les inventeurs de la Musique ont pris à tâche de faire tout le contraire de ce qu'il falloit : d'un côté , ils ont négligé la distinction du son fondamental indiqué par la nature , & si nécessaire pour servir de terme commun au rapport de tous les autres ; & , de l'autre , ils ont voulu établir une durée absolue & fondamentale , sans pouvoir en déterminer la valeur.

Faut-il s'étonner si l'erreur du principe a tant causé de défauts dans les conséquences ; défauts essentiels à la pratique , & tout propres à retarder long-temps les progrès des écoliers.

Les Musiciens reconnoissent au moins qua-

torze mesures différentes dont voici les signes ;
2, 3, c :

$$\frac{3}{2}, \frac{2}{4}, \frac{3}{4}, \frac{6}{4}, \frac{9}{4}, \frac{12}{4}, \frac{3}{8}, \frac{6}{8}, \frac{9}{8}, \frac{12}{8}, \frac{3}{16}, \frac{6}{16}.$$

Or si ces signes sont institués pour déterminer autant de mouvemens différens en espece, il y en a beaucoup trop ; & , s'ils le sont , outre cela , pour exprimer les différens degrés de vitesse de ces mouvemens , il n'y en a pas assez. D'ailleurs , pourquoi se tourmenter si fort pour établir des signes qui ne servent à rien , puisqu'indépendamment du genre de la mesure , on est presque toujours contraint d'ajouter un mot au commencement de l'air , qui détermine l'espece & le degré du mouvement.

Cependant , on ne sçauroit contester que la diversité de ces mesures ne brouille les commençans pendant un temps infini , & que tout cela ne naisse de la fantaisie qu'on a de les vouloir rapporter à la mesure à quatre temps , ou d'en vouloir rapporter les notes à la valeur de la ronde.

Donner aux mouvemens & aux notes des rapports entièrement étrangers à la mesure ou l'on les emploie , c'est proprement leur donner des valeurs absolues , en conservant l'embaras des relations : aussi voit-on suivre de-là des équivoques terribles qui sont autant de pièges à la précision de la Musique & au goût du Musicien. En effet , n'est-il pas évident qu'en déterminant la durée des rondes , blanches , noires , croches , &c. non par la qualité de la mesure où elles se rencontrent , mais par celle de la note même , vous trouvez à
tout

tout moment la relation en opposition avec le sens propre. De-là vient, par exemple, qu'une blanche dans une certaine mesure passera beaucoup plus vite qu'une noire dans une autre, laquelle noire ne vaut cependant que la moitié de cette blanche; & de-là vient encore que les Musiciens de province, trompés par ces faux rapports, donnent souvent aux airs des mouvemens tout différens de ce qu'ils doivent être, en s'attachant scrupuleusement à cette fausse relation, tandis qu'il faudra quelquefois passer une mesure à trois temps simples plus vite qu'une autre à trois huit, ce qui dépend du caprice des Compositeurs, & dont les Opera présentent des exemples à chaque instant.

Il y auroit sur ce point bien d'autres remarques à faire auxquelles je ne m'arrêterai pas. Quand on a imaginé, par exemple, la division sous-double des notes telle qu'elle est établie, apparemment qu'on n'a pas prévu tous les cas, ou bien l'on n'a pu les embrasser tous dans une règle générale; ainsi, quand il est question de faire la division d'une note ou d'un temps en trois parties égales dans une mesure à deux, à trois, ou à quatre, il faut nécessairement que le Musicien le devine, ou bien qu'on l'en avertisse par un signe étranger qui fait exception à la règle.

C'est en examinant les progrès de la Musique que nous pourrons trouver le remède à ces défauts. Il y a deux cents ans que cet Art étoit encore extrêmement grossier. Les rondes & les blanches étoient presque les seules notes qui y fussent employées, & l'on ne regardoit une

croche qu'avec frayeur. Une Musique aussi simple n'amenoit pas de grandes difficultés dans la pratique, & cela faisoit qu'on ne prenoit pas non plus grand soin pour lui donner de la précision dans les signes ; on négligeoit la séparation des mesures, & l'on se contentoit de les exprimer par la figure des notes, A mesure que l'Art se perfectionna, & que les difficultés augmentèrent, on s'aperçut de l'embarras qu'il y avoit, dans une grande diversité de notes, de faire la distinction des mesures, & l'on commença à les séparer par des lignes perpendiculaires ; on se mit ensuite à lier les croches pour faciliter les temps, & l'on s'en trouva si bien, que, depuis lors, les caracteres de la Musique sont toujours restés à-peu-près dans le même état.

Une partie des inconvéniens subsiste pourtant encore ; la distinction des temps n'est pas toujours trop bien observée dans la Musique instrumentale, & n'a point lieu du tout dans la vocale : il arrive de-là qu'au milieu d'une grande mesure l'Ecolier ne sçait où il en est, sur-tout lorsqu'il trouve une quantité de croches & de doubles-croches détachées, dont il faut qu'il fasse lui-même la distribution.

Une réflexion toute simple sur l'usage des lignes perpendiculaires pour la séparation des mesures, nous fournira un moyen assuré d'anéantir ces inconvéniens. Toutes les notes qui sont renfermées entre deux de ces lignes dont je viens de parler, font justement la valeur d'une mesure : qu'elles soient en grande ou petite quantité, cela n'intéresse en rien la durée de cette mesure qui est toujours la même ;

D I V E R S E S.

seulement se divise-t-elle en parties égales ou inégales, selon la valeur & le nombre des notes qu'elle renferme : mais enfin sans connoître précisément le nombre de ces notes, ni la valeur de chacune d'elles, on sçait certainement qu'elles forment toutes ensemble une durée égale à celle de la mesure où elles se trouvent.

Séparons les temps par des virgules, comme nous séparons les mesures par des lignes, & raisonnons sur chacun de ces temps de la même manière que nous raisonnons sur chaque mesure, nous aurons un principe universel pour la durée & la quantité des notes, qui nous dispensera d'inventer de nouveaux signes pour la déterminer, & qui nous mettra à portée de diminuer de beaucoup le nombre des différentes mesures usitées dans la Musique, sans rien ôter à la variété des mouvemens.

Quand une note seule est renfermée entre les deux lignes d'une mesure, c'est un signe que cette note remplit tous les temps de cette mesure, & doit durer autant qu'elle : dans ce cas, la séparation des temps seroit inutile, on n'a qu'à soutenir le même son pendant toute la mesure. Quand la mesure est divisée en autant de notes égales qu'elle contient de temps, on pourroit encore se dispenser de les séparer ; chaque note marque un temps, & chaque temps est rempli par une note : mais dans le cas que la mesure soit chargée de notes d'inégales valeurs, alors il faut nécessairement pratiquer la séparation des temps par des virgules, & nous la pratiquerons même dans le

cas précédent , pour conserver dans nos signes la plus parfaite uniformité.

Chaque temps compris entre deux virgules , ou entre une virgule & une ligne perpendiculaire , renferme une note ou plusieurs. S'il ne contient qu'une note , on conçoit qu'elle remplit tout ce temps là , rien n'est si simple : s'il en renferme plusieurs , la chose n'est pas plus difficile ; divisez ce temps en autant de parties égales qu'il comprend de notes : appliquez chacune de ces parties à chacune de ces notes , & passez-les de sorte que tous les temps soient égaux.

Exemple du premier cas.

Re 3 || d 1, 2, 3 | 7, $\dot{1}$, 2 | 6, 7, $\dot{1}$ | $\overset{\times}{8}$, 4, 3 | $\dot{1}$, 2, 3 |
d 7, $\dot{1}$, 2 | 6, 7, $\overset{\times}{8}$ | 6 c.

Exemple du second.

Ut 2 || c 1 7, $\dot{1}$ 2 | 3 2, 3 1 | 5 4, 5 6 | 7 6, 7 5 | $\dot{1}$ 4, 5 5 | $\dot{1}$ c.

Exemple de tous les deux.

Fa 3 || d 3, 4, 5 | 6 5, 4 3, 2 1 | 2, 5, $\dot{1}$ | 1, 6, 2 | 2, 7, 3 | 3,
d 1, 4 | 4, 3 2, 3 4 | 2 | 3, 4, 5 | 6 5, 4 3, 2 1 | 2, 5, $\dot{1}$ 2 |
d 7 $\dot{1}$, 6, 2 3 | 1 2, 7, 3 4 | 2 3, 1, 4 5 | 3 4, 2, 5 6 | 4 5,
d 3, 6 | 6 2, 3, 2 | 1, 5 6 7, $\dot{1}$ 2 1 | 7 $\dot{1}$ 7, 6 7 $\dot{1}$, 2 3 2,
d 1 2 1, 7 $\dot{1}$ 2, 3 4 3 | 2 3 2, 1 2 3, 4 5 4 | 3 4 3, 2 3 4,

d 565 | 454, 32, 34 | ^x2, 5567, 1 | 1217, 6671,
d 2 | 2321, 7712, 3 | 3432, 1123, 4 | 4543,
d 2234, 5 | 5654, 3345, 6671 | 12, 3, 2 | 1 d.

On voit dans les exemples précédens que je conserve les cadences & les liaisons comme dans la Musique ordinaire, & que, pour distinguer le chiffre qui marque la mesure d'avec ceux des notes, j'ai soin de le faire plus grand, & de l'en séparer par une double ligne perpendiculaire.

Avant que d'entrer dans un plus grand détail sur cette méthode, remarquons d'abord combien elle simplifie la pratique de la mesure en anéantissant tout d'un coup toutes les mesures doubles : car, comme la division des notes est prise uniquement dans la valeur des temps & de la mesure où elles se trouvent, il est évident que ces notes n'ont plus besoin d'être comparées à aucune valeur extérieure pour fixer la leur ; ainsi la mesure étant uniquement déterminée par le nombre de ses temps, on la peut très-bien réduire à deux especes ; sçavoir, mesure à deux, & mesure à trois. A l'égard de la mesure à quatre, tout le monde convient qu'elle n'est que l'assemblage de deux mesures à deux temps : elle est traitée comme telle dans la composition, & l'on peut compter que ceux qui prétendroient lui trouver quelque propriété particulière, s'en rapporteroient bien plus à leurs yeux qu'à leurs oreilles.

Que le nombre des temps d'une mesure naturelle, sensible & agréable à l'oreille, soit borné à trois, c'est un fait d'expérience que toutes les spéculations du monde ne détruisent pas : on auroit beau chercher de subtiles analogies entre les temps de la mesure & les harmoniques d'un son, ou trouveroit aussitôt une sixième consonnance dans l'harmonie, qu'un mouvement à cinq temps dans la mesure; &, quelle qu'en puisse être la raison, il est incontestable que le plaisir de l'oreille, & même sa sensibilité à la mesure ne s'étend pas plus loin.

Tenons-nous en donc à ces deux genres de mesures, à deux & à trois temps : chacun des temps de l'une & de l'autre peut de même être partagé en deux ou en trois parties égales, & quelquefois en quatre, six, huit, &c. par des subdivisions de celles-ci, mais jamais par d'autres nombres qui ne seroient pas multiples de deux ou de trois.

Or, qu'une mesure soit à deux ou à trois temps, & que la division de chacun de ces temps soit en deux ou en trois parties égales, ma méthode est toujours générale, & exprime tout avec la même facilité. On l'a déjà pu voir par le dernier exemple précédent, & l'on le verra encore par celui-ci, dans lequel chaque temps d'une mesure à deux, partagé en trois parties égales, exprime le mouvement de six huit dans la Musique ordinaire.

Ut 2 || d, 36i | 176, 686 | 73i, 7i2 | 176, 2 | 2i7,

d $\dot{1}76 | \overset{x}{8}, 36\dot{1} | \dot{1}76, 686 | 73\dot{1}, 147 | \overset{\wedge}{2}, 217 |$

d $\dot{1}76, 368 | 6.$

Les notes dont deux égales rempliront un temps s'appelleront des demi ; celles dont il en faudra trois , des tiers ; celles dont il en faudra quatre , des quarts , &c.

Mais lorsqu'un temps se trouve partagé de sorte que toutes les notes n'y sont pas d'égale valeur : pour représenter , par exemple , dans un seul temps une noire & deux croches , je considère ce temps comme divisé en deux parties égales , dont la noire fait la première & les deux croches ensemble la seconde ; je les lie donc par une ligne droite que je place au-dessus ou au-dessous d'elles , & cette ligne marque que tout ce qu'elle embrasse ne représente qu'une seule note , laquelle doit être subdivisée ensuite en deux parties égales ou en trois ou en quatre , suivant le nombre des chiffres qu'elle couvre.

E X E M P L E.

Fa 2 || d, $\dot{1}768 | 67, \underline{\dot{1}2\dot{1}7\dot{1}6} | 73, \underline{\dot{1}76\dot{1}2} | \overline{3232},$

d, $\overset{x}{1}767 | 2\dot{1}2\dot{1}, \underline{7687} | 32\dot{1}, \overset{x}{7} | 6.$

La virgule qui se trouve avant la première note dans les deux exemples précédens , désigne la fin du premier temps , & marque que le chant commence par le second.

Quand il se trouve dans un même temps des subdivisions d'inégalités, on peut alors se servir d'une seconde liaison: par exemple, pour exprimer un temps composé d'une noire, d'une croche, & de deux doubles croches, on s'y prendroit ainsi.

Sol 2 || d 13, 5 121 | 7̇2, 5 717 | 6i, 4676 | 5675,
 c i 231 | 46, i 454 | 35, i 343 | 24, 7 232 |
 d 1434, 55 | i d.

Vous voyez là que le second temps de la première mesure contient deux parties égales, équivalentes à deux noires, sçavoir le 5 pour l'une, & pour l'autre la somme des trois notes 121, qui sont sous la grande liaison; ces trois notes sont subdivisées en deux autres parties égales, équivalentes à deux croches, dont l'une est le premier 1, & l'autre les deux notes 2 & 1, jointes par la seconde liaison, lesquelles sont ainsi chacune le quart de la valeur comprise sous la grande liaison & le huitième du temps entier.

En général, pour exprimer régulièrement la valeur des notes, il faut s'attacher à la division de chaque temps par parties égales, ce qu'on peut toujours faire par la méthode que je viens d'enseigner, en y ajoutant l'usage du point dont je parlerai tout-à-l'heure, sans qu'il soit possible d'être arrêté par aucune exception. Il ne sera même jamais nécessaire, quelque bizarre que puisse être une Musique,

de mettre plus de deux liaisons sur aucune de ses notes , ni d'en accompagner aucune de plus de deux points , à moins qu'on ne vou- lût imaginer dans de grandes inégalités de va- leurs des quintuples & des sextuples croches dont la rapidité comparée n'est nullement à la portée des voix ni des instrumens , & dont à peine trouveroit-on d'exemple dans la plus grande débauche de cerveau de nos compo- siteurs.

A l'égard des tenues & des syncopes , je puis , comme dans la Musique ordinaire , les exprimer avec des notes liées ensemble par une ligne courbe que nous appellerons liaison de tenue ou chapeau , pour la distin- guer de la liaison de valeur dont je viens de parler , & qui se marque par une ligne droite. Je puis aussi employer le point au même usa- ge en lui donnant un sens plus universel & bien plus commode que dans la Musique or- dinaire. Car , au lieu de lui faire valoir tou- jours la moitié de la note qui le précède , ce qui ne fait qu'un cas particulier , je lui donne de même qu'aux notes une valeur déterminée uniquement par la place qu'il occupe , c'est- à-dire que , si le point remplit seul un temps ou une mesure , le son qui a précédé doit être aussi soutenu pendant tout ce temps ou toute cette mesure ; & , si le point se trouve dans un temps avec d'autres notes , il fait nombre aussi-bien qu'elles , & doit être compté pour un tiers ou pour un quart , suivant la quantité de notes que renferme ce temps-là , en y comprenant le point : en un mot , le point vaut autant , ou plus , ou moins , que la note

qui l'a précédé & dont il marque la tenue, suivant la place qu'il occupe dans le temps où il est employé.

E X E M P L E.

Ut 2 || c, 1 | 54, . 3 | . 2, 43 | . 2, . 1 | 5 5̇, . 4 |

c 64, . 2 | 5432, . 1 | 75, i | ., 7̇ | i.

Au reste, il n'est pas à craindre, comme on le voit par cet exemple, que ces points se confondent jamais avec ceux qui servent à changer d'octaves, ils en sont trop bien distingués par leur position pour avoir besoin de l'être par leur figure. C'est pourquoi j'ai négligé de le faire, évitant avec soin de me servir de signes extraordinaires qui distrairoient l'attention sans exprimer rien de plus que la simplicité des miens.

À l'égard du degré de mouvement, s'il n'est pas déterminé par les caractères de ma méthode, il est aisé d'y suppléer par un mot mis au commencement de l'air, & l'on peut d'autant moins tirer de-là un argument contre mon système que la Musique ordinaire a besoin du même secours; vous avez, par exemple, dans la mesure à trois temps simples, cinq ou six mouvemens très-différens les uns des autres, & tous exprimés par une noire à chaque temps; ce n'est donc pas la qualité des notes qu'on emploie qui sert à déterminer le mouvement, & s'il se trouve des Maîtres négligens qui s'en fient sur ce

sujet au caractère de leur Musique & au goût de ceux qui la liront , leur confiance se trouve si souvent punie par les mauvais mouvemens qu'on donne à leurs airs , qu'ils doivent assez sentir combien il est nécessaire d'avoir , à cet égard , des indications plus précises que la qualité des notes.

L'imperfection grossière de la Musique sur l'article dont nous parlons seroit sensible pour quiconque auroit des yeux : mais les Musiciens ne la voient point , & j'ose prédire hardiment qu'ils ne verront jamais rien de tout ce qui pourroit tendre à corriger les défauts de leur art. Elle n'avoit pas échappé à M. Sauveur , & il n'est pas nécessaire de méditer sur la Musique autant qu'il l'avoit fait , pour sentir combien il seroit important de ne pas laisser aux mouvemens des différentes mesures une expression si vague , & de n'en pas abandonner la détermination à des goûts souvent si mauvais.

Le système singulier qu'il avoit proposé , & en général tout ce qu'il a donné sur l'Acoustique , quoiqu'assez chimérique selon ses vues , ne laissoit pas de renfermer d'excellentes choses qu'on auroit bien sçu mettre à profit dans tout autre Art. Rien n'auroit été plus avantageux , par exemple , que l'usage de son Échometre général pour déterminer précisément la durée des mesures & des temps ; & cela , par la pratique du monde la plus aisée : il n'auroit été question que de fixer sur une mesure connue la longueur du pendule simple qui auroit fait un tel nombre juste de vibrations pendant un temps , ou

une mesure d'un mouvement de telle espece. Un seul chiffre mis au commencement d'un air auroit exprimé tout cela , & par son moyen-on auroit pu déterminer le mouvement avec autant de précision que l'Auteur même. Le pendule n'auroit été nécessaire que pour prendre une fois l'idée de chaque mouvement : après quoi , cette idée étant réveillée dans d'autres airs par les mêmes chiffres qui l'auroient fait naître , & par les airs mêmes qu'on y auroit déjà chantés , une habitude assurée , acquise par une pratique aussi exacte , auroit bien-tôt tenu lieu de règle , & rendu le pendule inutile.

Mais ces avantages mêmes qui devenoient de vrais inconvéniens par la facilité qu'ils auroient donnée aux commençans de se passer de Maîtres & de se former le goût par eux-mêmes , ont , peut-être , été cause que le projet n'a point été admis dans la pratique ; il semble que, si l'on proposoit de rendre l'Art plus difficile , il y auroit des raisons pour être plutôt écouté.

Quoi qu'il en soit , en attendant que l'approbation du Public me mette en droit de m'étendre davantage sur les moyens qu'il y auroit à prendre pour faciliter l'intelligence des mouvemens , de même que celle de bien d'autres parties de la Musique sur lesquelles j'ai des remarques à proposer , je puis me borner ici aux expressions de la méthode ordinaire , qui , par des mots mis au commencement de chaque air , en indiquent assez bien le mouvement. Ces mots , bien choisis , doivent, je crois, dédommager, & au-delà, de ces

doubles chiffres & de toutes ces différentes mesures, qui, malgré leur nombre, laissent le mouvement indéterminé, & n'apprennent rien aux écoliers; ainsi, en adoptant seulement le 2 & le 3 pour les signes de la mesure, j'ôte la confusion des caractères sans altérer la variété de l'expression.

Revenons à notre projet. On sçait combien de figures étranges sont employées dans la Musique pour exprimer les silences; il y en a autant que de différentes valeurs, & par conséquent, autant que de figures différentes dans les notes relatives: on est même contraint de les employer à proportion en plus grande quantité, par ce qu'il n'a pas plu à leurs inventeurs d'admettre le point après les silences de la même manière & au même usage qu'après les notes, & qu'ils ont mieux aimé multiplier des soupirs, des demi-soupirs, des quarts de soupir à la file les uns des autres, que d'établir entre des signes relatifs une analogie si naturelle.

Mais comme dans ma méthode il n'est point nécessaire de donner des figures particulières aux notes pour en déterminer la valeur, on y est aussi dispensé de la même précaution pour les silences, & un seul signe suffit pour les exprimer tous sans confusion & sans équivoque. Il paroît assez indifférent dans cette unité de figure de choisir tel caractère qu'on voudra pour l'employer à cet usage. Le zéro a cependant quelque chose de si convenable à cet effet, tant par l'idée de privation qu'il porte communément avec lui, que par sa qualité de chiffre, & sur-tout par la simplicité de sa

figure, que j'ai cru devoir le préférer. Je l'emploierai donc de la même manière & dans le même sens par rapport à la valeur, que les notes ordinaires; c'est-à-dire, que les chiffres 1, 2, 3, &c. & les règles que j'ai établies à l'égard des notes étant toutes applicables à leurs silences relatifs, il s'en suit que le zéro, par sa seule position, & par les points qui le peuvent suivre, lesquels alors exprimeront des silences, suffit seul pour remplacer toutes les pauses, soupirs, demi-soupirs, & autres signes bizarres & superflus qui remplissent la Musique ordinaire.

Exemple tiré des leçons de M. Monteclair.

Fa 2 ||⁴ | d 1 | 2 | 3, 1 | 5 | 3 | 5, 6 | 7, 5 | 1 | 3 | ., 5 | 1, 07 |
 d 6, 05 | 4, 03 21 | 7, 01 23 | 43, 2. 1 | 1.

Les chiffres 4 & 2 placés ici sur des zéro, marquent le nombre de mesures que l'on doit passer en silence.

Tels sont les principes généraux d'où découlent les règles pour toutes sortes d'expressions imaginables, sans qu'il puisse naître à cet égard aucune difficulté qui n'ait été prévue, & qui ne soit résolue en conséquence de quelqu'un de ces principes.

Je finirai par quelques observations qui naissent du parallèle des deux systèmes.

Les notes de la Musique ordinaire sont-elles plus ou moins avantageuses que les chiffres qu'on leur substitue? C'est proprement le fond de la question.

Il est clair, d'abord, que les notes varient

plus par leur seule position, que mes chiffres par leur figure & par leur position tout ensemble; qu'outre cela, il y en a de sept figures différentes, autant que j'admets de chiffres pour les exprimer; que les notes n'ont de signification & de force que par le secours de la clef; & que les variations des clefs donne un grand nombre de sens tout différens aux notes posées de la même maniere.

Il n'est pas moins évident que les rapports des notes & les intervalles de l'une à l'autre, n'ont rien dans leur expression par la Musique ordinaire qui en indique le genre, & qu'ils sont exprimés par des positions difficiles à retenir, & dont la connoissance dépend uniquement de l'habitude & d'une très-longue habitude: car quelle prise peut avoir l'esprit pour saisir juste & du premier coup d'œil un intervalle de sixte, de neuvieme, de dixieme dans la Musique ordinaire, à moins que la coutume n'ait familiarisé les yeux à lire tout d'un coup ces intervalles?

N'est-ce pas un défaut terrible dans la Musique de ne pouvoir rien conserver, dans l'expression des octaves, de l'analogie qu'elles ont entre elles? Les octaves ne sont que les répliques des mêmes sons, cependant ces répliques se présentent sous des expressions absolument différentes de celles de leur premier terme. Tout est brouillé dans la position à la distance d'une seule octave; la réplique d'une note qui étoit sur une ligne se trouve dans un espace, celle qui étoit dans l'espace a sa réplique sur une ligne. Montez-vous ou descendez-vous de deux octaves: autre différence toute con-

traire à la première : alors les répliques sont placées sur des lignes ou dans des espaces comme leurs premiers termes : ainsi la difficulté augmente en changeant d'objet, & l'on n'est jamais assuré de connoître au juste l'espece d'un intervalle traversé par un si grand nombre de lignes ; de sorte qu'il faut se faire d'octave en octave des règles particulières qui ne finissent point, & qui font, de l'étude des intervalles, le terme effrayant & très-rarement atteint de la science du Musicien.

De-là cet autre défaut presque aussi nuisible, de ne pouvoir distinguer l'intervalle simple dans l'intervalle redoublé ; vous voyez une note posée entre la première & la seconde ligne, & une autre note posée sur la septième ligne ; pour connoître leur intervalle vous décomptez de l'une à l'autre, & après une longue & ennuyeuse opération, vous trouvez une douzième ; or, comme on voit aisément qu'elle passe l'octave, il faut recommencer une seconde recherche pour s'assurer enfin que c'est une quinte redoublée : encore, pour déterminer l'espece de cette quinte, faut-il bien faire attention aux signes de la clef, qui peuvent la rendre juste ou fautive, suivant leur nombre & leur position.

Je sçais que les Musiciens se font communément des règles plus abrégées pour se faciliter l'habitude & la connoissance des intervalles ; mais ces règles mêmes prouvent le défaut des signes, en ce qu'il faut toujours compter les lignes des yeux, & en ce qu'on est contraint de fixer son imagination d'octave en octave pour sauter de-là à l'intervalle suivant, ce qui

s'appelle suppléer de génie au vice de l'expression.

D'ailleurs, quand, à force de pratique, on viendroit à bout de lire aisément tous les genres d'intervalles; de quoi vous servira cette connoissance, tant que vous n'aurez point de règle assurée pour en distinguer l'espece? Les tierces & les sixtes majeures & mineures, les quintes & les quartes diminuées & superflues, & en général tous les intervalles de même nom, justes ou altérés, sont exprimés par la même position indépendamment de leur qualité; ce qui fait que, suivant les différentes situations des deux demi-tons de l'octave, qui changent de place à chaque ton & à chaque clef, les intervalles changent aussi de qualité sans changer de nom ni de position: de-là l'incertitude sur l'intonation & l'inutilité de l'habitude dans les cas où elle seroit la plus nécessaire.

- La méthode qu'on a adoptée pour les instrumens est visiblement une dépendance de ces défauts, & le rapport direct qu'il a fallu établir entre les touches de l'instrument & la position des notes, n'est qu'un méchant pis-aller pour suppléer à la science des intervalles & des *relations toniques*, sans laquelle on ne sçauroit jamais être qu'un mauvais Musicien.

Quelle doit être la grande attention du Musicien dans l'exécution? C'est sans doute d'entrer dans l'esprit du compositeur, & de s'approprier ses idées pour les rendre avec toute la fidélité qu'exige le goût de la Piece. Or l'idée du Compositeur dans le choix des sons, est toujours relative à la tonique; &, par exem-

ple , il n'emploiera point le *fa* dièse comme une telle touche du clavier , mais comme faisant un tel accord ou un tel intervalle avec sa fondamentale. Je dis donc que , si le Musicien considère les sons par les mêmes rapports , il fera ses mêmes intervalles plus exacts & exécutera avec plus de justesse qu'en rendant seulement des sons les uns après les autres , sans liaison & sans dépendance que celle de la position des notes qui sont devant ses yeux , & de ces foules de dièses & de bémols qu'il faut qu'il ait incessamment présens à l'esprit ; bien entendu qu'il observera toujours les modifications particulières à chaque ton , qui sont , comme je l'ai déjà dit , l'effet du tempérament , & dont la connoissance pratique , indépendante de tout système , ne peut s'acquérir que par l'oreille & par l'habitude.

Quand on prend une fois un mauvais principe , on s'enfile d'inconvéniens en inconvéniens , & souvent on voit évanouir les avantages mêmes qu'on s'étoit proposés. C'est ce qui arrive dans la pratique de la Musique instrumentale ; les difficultés s'y présentent en foule. La quantité de positions différentes , de dièses , de bémols , de changemens de clefs , y sont des obstacles éternels au progrès des Musiciens ; & , après tout cela , il faut encore perdre , la moitié du temps , cet avantage si vanté du rapport direct de la touche à la note , puisqu'il arrive cent fois , par la force des signes d'altération simples ou redoublés , que les mêmes notes deviennent relatives à des touches toutes différentes de ce qu'elles représentent , comme on l'a pu remarquer ci-devant.

Voulez-vous, pour la commodité des voix, transposer la piece un demi-ton, ou un ton plus haut ou plus bas ? Voulez-vous présenter à ce Symphoniste de la Musique notée sur une clef étrangere à son instrument ? Le voici là embarrassé, & souvent arrêté tout court, si la Musique est un peu travaillée. Je crois, à la vérité, que les grands Musiciens ne seront pas dans le cas ; mais je crois aussi que les grands Musiciens ne le sont pas devenus sans peine ; & c'est cette peine qu'il s'agit d'abrégger. Parce qu'il ne sera pas tout-à-fait impossible d'arriver à la perfection par la route ordinaire, s'en suit-il qu'il n'en soit point de plus facile ?

Supposons que je veuille transposer & exécuter en *B fa si*, une Piece notée en *C sol ut*, à la clef de *sol* sur la premiere ligne ; voici tout ce que j'ai à faire ; je quitte l'idée de la clef de *sol*, & je lui substitue celle de la clef d'*ut*, sur la troisieme ligne ; ensuite j'y ajoute les idées des cinq dièses posés, le premier sur le *fa*, le second sur l'*ut*, le troisieme sur le *sol*, le quatrieme sur le *re*, & le cinquieme sur le *la* ; à tout cela je joins enfin l'idée d'une octave au-dessus de cette clef d'*ut*, & il faut que je retienne continuellement toute cette complication d'idées pour l'appliquer à chaque note, sans quoi me voilà à tout instant hors de ton. Qu'on juge de la facilité de tout cela.

Les chiffres employés de la maniere que je le propose, produisent des effets absolument différens. Leur force est en eux-mêmes & indépendante de tout autre signe. Leurs rapports sont connus par la seule inspection, & sans que

l'habitude ait à y entrer pour rien ; l'intervalle simple est toujours évident dans l'intervalle redoublé : une leçon d'un quart-d'heure doit mettre toute personne en état de solfier, ou du moins de nommer les notes dans quelque Musique qu'on lui présente ; un autre quart-d'heure suffit pour lui apprendre à nommer de même, & sans hésiter, tout intervalle possible ; ce qui dépend, comme je l'ai déjà dit, de la connoissance distincte de trois intervalles, de leur renversement, & réciproquement du renversement de ceux-ci, qui revient au premier. Or, il me semble que l'habitude doit se former bien plus aisément, quand l'esprit en a fait la moitié de l'ouvrage, & qu'il n'a lui-même plus rien à faire.

Non-seulement les intervalles sont connus par leurs genres dans mon système, mais ils le sont encore par leurs especes. Les tierces & les sixtes sont majeures ou mineures, vous en faites la distinction sans pouvoir vous y tromper ; rien n'est si aisé que de sçavoir une fois que l'intervalle 2_4 est une tierce mineure, l'intervalle 2^4 une sixte majeure, l'intervalle 3_1 une sixte mineure, l'intervalle 3^1 une tierce majeure, &c. les quartes & les tierces, les secondes, les quintes & les septiemes, justes, diminuées ou superflues, ne coûtent pas plus à connoître ; les signes accidentels embarrassent encore moins ; & l'intervalle naturel étant connu, il est si facile de déterminer ce même intervalle, altéré par un dièse, ou par un bémol, par l'un & l'autre tout à la fois, ou par deux d'une même espece, que ce seroit prolonger le discours inutilement que d'entrer dans ce détail.

Appliquez ma méthode aux instrumens, les avantages en seront frappans. Il n'est question que d'apprendre à former les sept sons de la gamme naturelle, & leurs différentes octaves sur un *ut* fondamental, pris successivement sur les douze cordes * de l'échelle; ou plutôt, il n'est question que de sçavoir sur un son donné trouver une quinte, une quarte, une tierce majeure, &c. & les octaves de tout cela, c'est-à-dire, de posséder les connoissances qui doivent être le moins ignorées des Musiciens dans quelque système que ce soit. Après ces préliminaires si faciles à acquérir, & si propres à former l'oreille, quelques mois donnés à l'habitude de la mesure, mettent tout d'un coup l'Écolier en état d'exécuter à livre ouvert, mais d'une exécution incomparablement plus intelligente & plus sûre que celle de nos Symphonistes ordinaires. Toutes les clefs lui seront également familières; tous les tons auront pour lui la même facilité, & s'il s'y trouve quelque différence, elle ne dépendra jamais que de la difficulté particulière de l'instrument, & non d'une confusion de dièses, de bémols, & de positions différentes, si fâcheuse pour les commençans.

* Je dis, les douze cordes, pour n'omettre aucune des difficultés possibles, puisqu'on pourroit se contenter des sept cordes naturelles, & qu'il est rare qu'on établisse la fondamentale d'un ton sur un des cinq sons altérés, excepté, peut-être, le *si* bémol. Il est vrai qu'on y parvient assez fréquemment par la suite de la modulation: mais alors, quoiqu'on ait changé de ton, la même fondamentale subsiste toujours, & le changement est amené par des altérations particulières.

Ajoutez à cela une connoissance parfaite des tons & de toute la modulation, suite nécessaire des principes de ma méthode ; & sur-tout l'universalité des signes, qui rend avec les mêmes notes les mêmes airs dans tous les tons par le changement d'un seul caractère ; d'où résulte une facilité de transposer un air en tout autre ton, égale à celle de l'exécuter dans celui où il est noté : voilà ce que sçaura en très-peu de temps un Symphoniste formé par ma méthode. Toute jeune personne, avec les talens & les dispositions ordinaires, & qui ne connoîtroit pas une note de Musique, doit, conduite par ma méthode, être en état d'accompagner, du Claveffin, à livre ouvert, toute Musique qui ne passera pas en difficulté celle de nos Opera, au bout de huit mois, & au bout de dix, celle de nos Cantates.

Or, si dans un si court espace on peut enseigner à la fois assez de Musique & d'accompagnement pour exécuter à livre ouvert ; à plus forte raison un Maître de Flûte ou de Violon, qui n'aura que la note à joindre à la pratique de l'instrument, pourra-t-il former un Eleve dans le même temps par les mêmes principes ?

Je ne dis rien du Chant en particulier, parce qu'il ne me paroît pas possible de disputer la supériorité de mon système à cet égard ; & que j'ai sur ce point des exemples à donner plus forts & plus convaincans que tous les raisonnemens.

Après tous les avantages dont je viens de parler, il est permis de compter pour quelque chose le peu de volume qu'occupent mes ca-

rafteres , comparé à la diffusion de l'autre Musique , & la facilité de noter sans tout cet embarras de papier rayé , où , les cinq lignes de la portée ne suffisant presque jamais , il en faut ajouter d'autres , à tout moment , qui se rencontrent quelquefois avec les portées voisines , ou se mêlent avec les paroles , & causent une confusion à laquelle ma Musique ne sera jamais exposée. Sans vouloir en établir le prix sur cet avantage , il ne laisse pas cependant d'avoir une influence à mériter de l'attention ; combien sera-t-il commode d'entretenir des correspondances de Musique sans augmenter le volume des lettres ! Quel embarras n'évitera-t-on point , dans les Symphonies & dans les partitions , de tourner la feuille à tout moment ! Et quelle ressource d'amusement n'aura-t-on pas de pouvoir porter sur soi des livres & des recueils de Musique , comme on en porte de belles-lettres , sans se surcharger par un poids ou par un volume embarrassant ; & d'avoir , par exemple , à l'Opera , un extrait de la Musique joint aux paroles ; presque sans augmenter le prix ni la grosseur du livre ! Ces considérations ne sont pas , je l'avoue , d'une grande importance : aussi ne les donnai-je que comme des accessoires ; ce n'est , au reste , qu'un tissu de semblables bagatelles qui fait les agrémens de la vie humaine , & rien ne seroit si misérable qu'elle , si l'on n'avoit jamais fait d'attention aux petits objets.

Je finirai mes remarques sur cet article , en concluant qu'ayant retranché tout d'un coup , par mes caractères , les soixante & dix combinaisons que la différente position des clefs &

des accidens produit dans la Musique ordinaire ; ayant établi un signe invariable & constant pour chaque son de l'octave dans tous les tons ; ayant établi de même une position très-simple pour les différentes octaves ; ayant fixé toute l'expression des sons par les intervalles propres au ton où l'on est ; ayant conservé aux yeux la facilité de découvrir du premier regard si les sons montent ou descendent ; ayant fixé le degré de ce progrès avec une évidence que n'a point la Musique ordinaire ; & enfin ayant abrégé de plus des trois quarts , & le temps qu'il faut pour apprendre à solfier , & le volume des notes , il reste démontré que mes caracteres sont préférables à ceux de la Musique ordinaire.

Une seconde question, qui n'est gueres moins intéressante que la première , est de sçavoir si la division des temps que je substitue à celle des notes qui les remplissent , est un principe général plus simple & plus avantageux que toutes ces différences de noms & de figures qu'on est contraint d'appliquer aux notes , conformément à la durée qu'on leur veut donner.

Un moyen sûr pour décider cela , seroit d'examiner *a priori* , si la valeur des notes est faite pour régler la longueur des temps ; ou si ce n'est point , au contraire , par les temps mêmes de la mesure que la durée des notes doit être fixée. Dans le premier cas , la méthode ordinaire seroit incontestablement la meilleure , à moins qu'on ne regardât le retranchement de tant de figures comme une compensation suffisante d'une erreur de principe d'où résulteroient

résulteroient de meilleurs effets. Mais dans le second cas, si je rétablis également la cause & l'effet pris jusqu'ici l'un pour l'autre, & que par-là je simplifie les règles, & j'abrège la pratique, j'ai lieu d'espérer que cette partie de mon système, dans laquelle, au reste, on ne m'accusera d'avoir copié personne, ne paroîtra pas moins avantageuse que la précédente.

Je renvoie à l'ouvrage dont j'ai déjà parlé, bien des détails que je n'ai pu placer dans celui-ci. On y trouvera, outre la nouvelle méthode d'accompagnement dont j'ai parlé dans la Préface, un moyen de reconnoître au premier coup-d'œil les longues tirades de notes en montant ou en descendant, afin de n'avoir besoin de faire attention qu'à la première & à la dernière; l'expression de certaines mesures syncopées qui se trouvent quelquefois dans les mouvemens vifs à trois temps; une table de tous les mots propres à exprimer les différens degrés du mouvement; le moyen de trouver d'abord la plus haute & la plus basse note d'un air, & de préluder en conséquence; enfin, d'autres règles particulières qui toutes ne sont toujours que des développemens des principes que j'ai proposés ici; &, sur-tout, un système de conduite pour les Maîtres qui enseigneront à chanter & à jouer des instrumens, bien différent dans la méthode, &, j'espère, dans le progrès, de celui dont on se sert aujourd'hui.

Si donc aux avantages généraux de mon système, si à tous ces retranchemens de signes & de combinaisons, si au développement précis de la théorie, on ajoute les utilités que ma

méthode présente pour la pratique ; ces embarras de lignes & de portées tous supprimés ; la Musique rendue si courte à apprendre , si facile à noter , occupant si peu de volume , exigeant moins de frais pour l'impression , & , par conséquent , coûtant moins à acquérir ; une correspondance plus parfaite établie entre les différentes parties , sans que les fauts d'une clef à l'autre soient plus difficiles que les mêmes intervalles pris sur la même clef ; les accords & le progrès de l'harmonie offerts avec une évidence à laquelle les yeux ne peuvent se refuser ; le ton nettement déterminé ; toute la suite de la modulation exprimée , & le chemin que l'on a suivi , & le point où l'on est arrivé , & la distance où l'on est du ton principal ; mais sur-tout l'extrême simplicité des principes jointe à la facilité des règles qui en découlent ; peut-être trouvera-t-on dans tout cela de quoi justifier la confiance avec laquelle j'ose présenter ce projet au Public.



MENUET DE DARDANUS.

Ré **V**olez, plaisirs, volez; Amour prête-leur tes char-
 3 || d 3, 4 3, 2 3 | 4, 3 | 2, 3 2, 1 2 | 3, .,
 mes: Répare les allarmes Qui nous ont troublés.

d 2 | 1, 2 1, 7 6 | 5, 4, 3 | 6, 5, i | 7 c^x ~~c~~
 Que ton empire est doux! Viens, viens; nous voulons

c 5 c, 4 3, 4 5 | 6 | 4 | 5 | i, 3 2,
 tous Sentir tes coups; Enchaîne-nous: Mais ne te fers

d 1 | 1, 3 2, 1 | 1, 3 2, 1 | 6 | 4 5, 6
 que de ces chaî-nes Dont les pei-nes Sont des bienfaits.

c 7, i 2 | 3 4, 5 6, 7 i | 4, 5, 7 | i d.

CARILLON MILANOIS EN TRIO.

<i>Ut</i>	Campana che sona da lu to è da fes---
1er Dessus.	c,, 3 6, 7, i 7, 6, 8 6, 7, i ., 2, 7 i, 2, 3
	Campana che
2d Dessus.	c,, 0 , 3 6, 7, i
Basse.	b,, 0

-	- - - - - ta, Fa
d 2, 1, 7 1, 2, 3 ., 2, 1 ., 7, 0	. 4
sona da lu to è da festa,	Fa
d 7, 6, 8 6, 7, i ., 7, 6 6, 8, 0	. 2
	Fa romper la tes---
b 0 . . ., 3 6, 7, 1 2, 3, 4	

romper la tef - - - - - ta, Din di ra din di

d 4, 3, 2 | 3 | 4, 5, 3 | 2, 5 | 5, 4, 3 | 2,

romper la tef - - - - - ta, Din di ra din di

d 2, 1, 7 | i | 2, 3, 1 | 7, 3 | 3, 2, 1 | 7,

- - - - - ta, don

b 5, 6, 7 | 1, 2, 3 | 2, 1 | 5, 5, 0 | . | 5,

ra din di ra din don don don, dan di ra din

d 3, 4 | 5, 4, 3 | 2 | 3 | 4, ., 3 | 4, 3, 2 |

ra din di ra din don don don, dan di ra din

c i, 2 | 3, 2, 1 | 7 | i | 2, ., 1 | 2, 1, 7 |

don don don don, dan di ra din

b ., . | 5 | 5 | 1 | 6, ., 1 | 4, 2, 5 |

don don don.

d 3 | 3 | 3, ., d. ✕

don don don.

d i | 1 | 1, ., d. ✕

don don don don don don don.

b 1, 3, 5 | i, 5, 3 | 1, ., b. ✕

Campa na che so na da lu - - to è da fes-

d 5 | 5, 3, 2, 3, 4 | 5, 3, 2, 3, 4 | 5 | ., 4, 3 | 4,

Campa na che so na da lu - - to è da fes-

d 3 | 3, 1, 7, 1, 2 | 3, 1, 7, 1, 2 | 3 | ., 2, x | 2,

Fa romper la tef-

b 0 | . | . | ., 6 | 6, 6, 6 | 2,

- - - - - ta, din di
 d 21, 23 | 4, 21, 23 | 4 | 0, 3, 2 | 3, 3, 3 | 3,
 - - - - - ta, din di
 d 76, 71 | 2, 76, 71 | 2 | 0, 1, 7 | 1, 1, 1 | 1,
 ta, Faromper la testa,
 c 2, 0 | 0 | 0, 5 | 5, 5, 5 | 1, 1, 0 | 0,

ra din di ra din di ra din don, Fa romper la tes-
 d 2, 1 | 7, 1, 2 | 3, 2, 1 | 7, 0, 3 | 3, 2, 3 | 4,
 ra din di ra din di ra din don, Fa romper la tes-
 d 7, 6 | 8, 6, 7 | 1, 7, 6 | 8, 0, 1 | 1, 7, 1 | 2,
 don don don, Fa romper la tes-
 b 0, 0 | 3 | 3 | 3, 0, 3 | 6, 7, 1 | 2,

- - - - -
 d 0, 0 | 0, 5, 43, 42 | 3 | 0, 4, 32, 31 | 2 |
 - - - - -
 d 0, 0 | 0, 3, 21, 27 | 1 | 0, 2, 17, 16 | 7 |
 - - - - -
 b 3, 4 | 5, 6, 7 | 1, 2, 3 | 4, 5, 6 | 7, 1, 2 |

- - - ta, din di ra din di ra din di ra din
 d 3, 21, 27 | 1, 1, 3 | 3, 2, 1 | 7, 1, 2 | 3, 2, 1 |
 - - - ta, din di ra din di ra din di ra din
 c 1, 76, 78 | 6, 6, 1 | 1, 7, 6 | 8, 6, 7 | 1, 7, 6 |
 - - - ta, don don
 b 3, 4, 8 | 6, 6, 0 | 0 | 3 | 3 |

$\left[\begin{array}{l} c \overset{x}{\dot{5}} , 0 \dot{5} 3 | \overline{6411}, \cdot \overline{46} | \overline{511}, \cdot \overline{53} | \overline{6411}, \cdot \overline{46} | \\ b \overset{x}{\dot{5}} \dot{5} \dot{4}, 3 1 | 4 4, 4 4 | 3 3, 3 3 | 4 4, 4 4 | \end{array} \right.$

$\left[\begin{array}{l} c \overline{511}, \cdot \overline{53} | 6 6, \cdot \overline{71} | 2 1, \cdot \overline{76} | \overline{76}, \dot{5} \dot{5} 2 4 | \\ a 1 , 0 3 | 4 4, 4 4 | \overset{x}{\dot{4}} \overset{x}{\dot{4}}, \overset{x}{\dot{4}} \overset{x}{\dot{4}} | 5 5, 7 5 | \end{array} \right.$

$\left[\begin{array}{l} d 3 5 1 3, 2 5 7 \dot{2} | 3 5 1 2, 2 \cdot \overline{12} | 3 5 1 2, 2 \cdot \overline{12} | \\ b \dot{1} 1, 7 5 | \dot{1} , 7 5 | \dot{1} \dot{1}, 7 5 | \end{array} \right.$

L'objet qui
 $\left[\begin{array}{l} d 3 5 1 2, 2 \cdot \overline{12} | \overline{131}, \dot{5} \dot{1} 3 5 | \overset{x}{1} | | b, 0 5 | 5, \cdot \dot{1} | \\ b \dot{1} , \overset{x}{4} 5 | \overline{131}, \dot{5} \dot{1} 3 5 | \overset{x}{1} , 0 | 0 \dot{1}, 3 1 | \end{array} \right.$

rè - - - - - guedans mon
 $\left[\begin{array}{l} c 1 7 6, \dot{5} 6 4 5 | \overset{x}{3} \cdot 2, 1 2 3 4 | 5, \cdot 6 4 5 | 6 \cdot 7, \dot{1} \cdot 6 | \\ b \overset{x}{\dot{5}} \dot{5}, 7 5 | \dot{1} 1, 1 1 | 7 7, 7 7 | 6 6, \overline{66} | \end{array} \right.$

ame, Des mortels & des Dieux doit être le vain-
 $\left[\begin{array}{l} b \dot{2}, 2 1 \underline{7} | \dot{1}, 1 \cdot 2 | 3, \cdot 1 | 6, 6 6 7 | \\ a 5, \cdot 4 | \overset{x}{3}, \cdot 2 | 1, \cdot 3 | \overset{x}{2}, 2 | \end{array} \right.$

queur. Chaque inf-
 $\left[\begin{array}{l} c 0, \cdot \overline{53} | \overline{6411}, \cdot \overline{46} | \overline{511}, \cdot \overline{53} | \\ b 5, 0 | \cdot | \cdot, 5 5 | \\ a 5 \dot{5} 4, 3 1 | 4 4, 4 4 | 3 3, 3 3 | \end{array} \right.$

c	$\overline{6411}, \overline{46 511}, \overline{53 664}, \overline{775 131}, \overline{5135}$
	tant il m'en-flam - - - - - me
b	$6, 7 \overset{\cdot}{1} \overset{\cdot}{5}, \overline{65} \overset{\cdot}{5}, \overline{43} \overset{\cdot}{3} $
a	$44, 44 33, 33 22, 55 1, 0 $

c	$\overset{\cdot}{1}, 0 \overline{043}, \overline{2461 725}, 0 \overset{\cdot}{\cdot} \overline{257},$
	D'une nou-vel - le ar-deur ; Il m'enflam - -
b	$6, 6 \overset{\cdot}{5} \overset{\cdot}{5}, \overline{43} \overset{\cdot}{2} \overset{\cdot}{2}, \overset{\cdot}{2} \overset{\cdot}{2}$
a	$4, \overset{\cdot}{5} 6, \overset{\cdot}{4} 5 0 \overset{\cdot}{5},$

c	$6 \overset{\cdot}{1} \cancel{4} 6 \overline{7256}, \overset{\cdot}{6} \cdot \overline{56} \overline{7256}, \overset{\cdot}{6} \cdot \overline{56} \overline{727},$
	- - - - - me, Il m'en - - flam-
c	$\overset{\cdot}{\cdot} \overset{\cdot}{\cdot}, 20 \overset{\cdot}{2}, \overset{\cdot}{2} \overset{\cdot}{5},$
b	$\cancel{4} 2 55, \cancel{4} 2 55, \cancel{4} 2 7,$

c	$5725 \overline{3 \cdot \cancel{4}}, \overline{\cancel{4} \cdot 3 \cancel{4}} \overline{522}, 0 0 \overset{\cdot}{2},$
	- - - - -
b	$\overset{\cdot}{6} \cancel{4} 5 \overline{65 \cancel{4} 5}, \overline{6756} \overline{7257}, \overset{\cdot}{6} \overset{\cdot}{1} \cancel{4} 6 \overline{7256},$
a	$\overset{\cdot}{\cdot} \overset{\cdot}{1}, \overset{\cdot}{2} \overset{\cdot}{55}, \cancel{4} 2 \overset{\cdot}{55},$

d	$\overset{\cdot}{2} \overset{\cdot}{0} \overline{032}, \overline{1765} \overline{117},$
	- - - - -
b	$\overset{\cdot}{6} \cdot \overline{56} \overline{7171}, \overline{2312} \overset{\cdot}{3} \overset{\cdot}{\cdot},$
a	$\cancel{4} 2 5, 7 \overset{\cdot}{1}, \overset{\cdot}{17} 6,$

c, 6 5 4 3 | 4, 2 . 5 | 5, 4 . 5 | 5, . 2 7 | 3 3 1, 4 4 2 |
 me D'u-n-nouvelle ardeur.

c, 3 0 | 6, 7 . 1 | 7, 6 . 5 | 5 | 0 |

a, 0 6 | 2, 5 . 1 | 2, 2 | 5, . 7 | 1, 2 |

d 5 4 3, 2 3 1 2 | 7 6 5, 2 4 | 5 | 0 1 7, 6 5 4 3 |
 L'objet qui

b 0 | . | ., 0 . 5 | 5, . 1 |

b 3, 4 . 3 4 | 5 1, 2 2 | 5 4, 3 4 3 2 | 1 1, 3 1 |

* c 2, 0 . 5 | 5 3 1, 1 3 1 | 5 7 5, 2 | . 1 6,
 re - - - - - gne

c 1 7 6, 5 6 4 5 | 3 . 2, 1 2 3 4 | 5, . 6 4 5 | 6 . 7,
 * b 5, . 5 | 1 1, 1 1 | 7 7, 7 7 | 6 6,

c, 4 1 6 | 5 5 2, 5 2 7 2 | 5 | 5 1 3, 5 |
 dans mon ame, Des mortels & des Dieux doit

b, 1 . 6 | 2, 2 1 7 | 1, 1 . 2 | 3, . 1 |

a, 6 6 | 5, . 4 | 3, . 2 | 1, . 6 |

d ., 5 . 4 | 5 5 2, 7 5 2 7 | 5, 0 | ., . 2 6 7 |
 être le vainqueur. Chaque instant il m'en-

b 6 . 6, 6 2 | 7 | 0, 2 3 | 4, 4 5 |

x 2, 2 | 5 | 0, . 5 | 2 2, 0 2 |

b $\dot{1}$, $\cdot 2$ $\overline{12}$ | $\overline{353}$, $\dot{1}$ | $\cdot \overline{53}$, $\dot{5}$ | $\cdot \overline{41}$, $\dot{4}$ | $\overline{251}$, $\dot{6}$ |
 flam - - - - -
 b $\dot{3}$, $\cdot 4$ $\overline{34}$ | $\dot{5}$, $\cdot 6$ $\overline{56}$ | $\dot{7}$, $\cdot 1$ $\overline{57}$ | $\dot{6}$, $\cdot 7$ $\overline{67}$ | $\dot{1}$, $\cdot 2$ $\overline{61}$ |
 a $\dot{6}$, $\cdot 0$ $\overline{6}$ | $\dot{3}$, $\cdot 0$ | $\dot{3}$, $\dot{3}$ | $\dot{3}$, $\dot{3}$ | $\dot{4}$, $\cdot 0$ | $\overline{44}$, $\overline{44}$ |

d $\cdot \overline{41}$, $\dot{5}$ | $\cdot \overline{43}$, $\dot{4}$ | $\cdot \overline{32}$, $\dot{2}$ | $\cdot \overline{3}$ | $\overline{725}$, $\overline{2752}$ | $\dot{7}$, $\dot{1}$ |
 - - me D'une nouvelle ar- deur; Il m'en-
 c $\dot{7}$, $\dot{5}$ | $\dot{6}$, $\dot{7}$ $\dot{1}$ | $\dot{1}$, $\dot{7}$ $\dot{1}$ | $\dot{2}$ | $\dot{4}$, $\dot{3}$ |
 b $\dot{5}$, $\dot{3}$ | $\dot{4}$, $\cdot \overline{32}$ | $\dot{5}$, $\cdot \overline{1}$ | $\dot{5}$ | $\dot{0}$ |

c $\dot{5}$ | $\overline{0513}$, $\overline{2572}$ | $\overline{3512}$, $\dot{2}$ | $\cdot \overline{12}$ | $\overline{3512}$, $\dot{2}$ | $\cdot \overline{12}$ |
 flam - me, Il m'en-
 c $\dot{2}$, $\cdot \overline{5}$ | $\dot{5}$ | $\dot{0}$ | $\dot{5}$, $\dot{5}$ |
 a $\dot{5}$, $\dot{4}$ | $\dot{3}$ $\dot{1}$, $\dot{7}$ $\dot{5}$ | $\dot{1}$ $\dot{1}$, $\dot{7}$ $\dot{5}$ | $\dot{1}$ $\dot{1}$, $\dot{7}$ $\dot{5}$ |

d $\overline{353}$, $\overline{1351}$ | $\dot{6}$, $\cdot \overline{7}$, $\dot{7}$, $\cdot \overline{67}$ | $\dot{1}$ $\dot{5}$ $\dot{5}$, $\dot{0}$ |
 flam - - - - -
 b $\dot{1}$, $\cdot 2$ $\overline{71}$ | $\dot{2}$ $\dot{1}$ $\dot{7}$ $\dot{1}$, $\dot{2}$ $\dot{3}$ $\dot{1}$ $\dot{2}$ | $\overline{3513}$, $\overline{2472}$ |
 a $\dot{3}$ | $\dot{4}$, $\dot{5}$ | $\dot{1}$ $\dot{1}$, $\dot{7}$ $\dot{5}$ |

c $\dot{0}$ $\dot{5}$, $\dot{5}$ | $\dot{0}$, $\dot{5}$ | $\cdot \overline{65}$, $\overline{4321}$ | $\dot{4}$ |
 - - - - - me, Il m'en-
 c $\overline{3512}$, $\dot{2}$ | $\cdot \overline{12}$ | $\overline{343}$, $\overline{1257}$ | $\dot{6}$, $\dot{6}$ $\dot{0}$ | $\dot{1}$, $\dot{1}$ |
 b $\dot{1}$ $\dot{1}$, $\dot{7}$ $\dot{5}$ | $\dot{1}$, $\dot{1}$ | $\dot{4}$, $\dot{6}$ | $\cdot \overline{17}$, $\overline{6543}$ |

d	065,4321	721,7176	5	2,3.4
flam - - - - - me D'une nou-				
c	4	.	.,40	7,5.1
b	2	5	056,7123	4,3.1

d	3,2.1	1053	6411,46	511,53
vel - le ardeur.				
c	1,7.1	1	0	.
b	5,5	11,11	44,44	33,33

c	6411,46	511,53	66,71	21,76
a	44,44	1,0	44,44	44,44

c	76,5524	3513,2572	3512,2.12
a	5,0	01,75	11,75

d	3512,2.12	3512,2.12	131,5135	1 Fin.
a	11,75	1,45	131,5135	1 Fin.

Je m'abandonne à mon amour extrême, Et je				
c	0.3,36	8	6,7.1	2,7
a	6,16	3,2	1,2.1	7,3

c o | . 3 6 i , 7 3 8 7 | i 3 6 7 , 7 . 6 7 | i 3 6 7 ,
 fixe à ja-mais - - - - -
 c 7 , 7 . 6 | 3 | . | . ,
 b 5 , 4 | 3 6 , 8 3 | 6 6 , 8 3 | 6 ,

c , 7 . 6 7 | i 3 1 , 6 i 4 6 | 3 , 2 . 3 | 3 | 5 5 , 5 5 |
 mes plai - sirs ences lieux. C'est où l'on
 c , 7 . i | 7 , . 6 5 | 5 , 4 . 3 | 3 | i , i . 5 |
 a , 5 | 6 | 7 , 7 | 3 | 3 3 , 3 3 |

c 5 5 , 4 3 | 2 , 0 | . | 7 7 , 7 7 | 3 | 6 ,
 aime Que sont les Cieux: C'est où l'on aime Que
 b 6 , 6 0 | 2 , . 1 2 | 7 | 3 , . 3 7 | i , 1 0 | 2 ,
 b 4 , 0 | 4 4 , 4 4 | 5 , 0 | 8 8 , 8 8 | 6 , 5 | 4 ,

c , . 6 7 | 8 | 0 . 5 , 5 . i | i 7 6 , 5 6 4 5 | 3 i 7 , 6 5 4 3 | *
 font les Cieux. L'ob-jet qui
 c , . 1 2 | 3 | 0 | . , . 5 | 5 , . i |
 b * | 3 | 0 | 0 5 , 7 5 | i i , 3 i | *

FIN.



L E T T R E

De M. Rousseau de Genève, à M. l'Abbé Raynal, au sujet du nouveau Mode de Musique, inventé par M. Blainville; à Paris, ce 30 Mai 1751, au sortir du Concert.

VOUS êtes bien-aïse, Monsieur, vous, le panégyriste & l'ami des Arts, de la tentative de M. Blainville pour l'introduction d'un nouveau mode dans notre Musique. Pour moi, comme mon sentiment là-dessus ne fait rien à l'affaire, je passe immédiatement au jugement que vous me demandez sur la découverte même.

Autant que j'ai pu saisir les idées de M. Blainville durant la rapidité de l'exécution du morceau que nous venons d'entendre, je trouve que le mode qu'il nous propose n'a que deux cordes principales, au lieu de trois qu'ont chacun des deux modes usités; l'une

de ces deux cordes est la tonique ; l'autre est la quarte au-dessus de cette tonique , & cette quarte s'appellera , si l'on veut , dominante. L'Auteur me paroît avoir eu de fort bonnes raisons pour préférer ici la quarte à la quinte , & celle de toutes ces raisons qui se présente la première , en parcourant sa gamme , est le danger de tomber dans les fausses relations.

Cette gamme est ordonnée de la manière suivante ; il monte d'abord d'un semi-ton majeur de la tonique sur la seconde note , puis d'un ton sur la troisième ; & , montant encore d'un ton , il arrive à sa dominante , sur laquelle il établit le repos , ou , s'il m'est permis de parler ainsi , l'hémistiche du mode. Puis recommençant sa marche un ton au-dessus de la dominante , il monte ensuite d'un semi-ton majeur , d'un ton , & encore d'un ton , & l'octave est parcourue selon cet ordre de notes ; *mi* , *fa* , *sol* , *la* , *si* , *ut* , *re* , *mi* : il redescend de même sans aucune altération.

Si vous procédez diatoniquement , soit en montant , soit en descendant de

la dominante d'un mode mineur à l'octave de cette dominante, sans dièses, ni bémols accidentels, vous aurez précisément la gamme de M. Blainville. Par où l'on voit, 1°. que sa marche diatonique est directement opposée à la nôtre, où, partant de la tonique, on doit monter d'un ton ou descendre d'un demi-ton. 2°. Qu'il a fallu substituer une autre harmonie à l'accord sensible usité dans nos modes, & qui se trouve exclus du sien. 3°. Trouver pour cette nouvelle gamme des accompagnemens différens de ceux qu'on emploie dans la règle de l'octave. 4°. Et par conséquent d'autres progressions de basse fondamentale que celles qui sont admises.

La gamme de son mode est précisément semblable au diagramme des Grecs ; car si l'on commence par la corde *Hypate* en montant, ou par la note en descendant, à parcourir diatoniquement deux tétracordes disjoints, on aura précisément la nouvelle gamme ; c'est notre ancien mode plagal, qui subsiste encore dans le Plain-chant ; c'est proprement un mode mineur, dont le diapason se prendroit, non

d'une tonique à son octave en passant par la dominante, mais d'une dominante à son octave en passant par la tonique; & en effet la tierce majeure que l'Auteur est obligé de donner à sa finale, jointe à la maniere d'y descendre par un semi-ton, donne à cette tonique tout-à-fait l'air d'une dominante. Ainsi, si l'on pouvoit de ce côté-là disputer à M. Blainville le mérite de l'invention, on ne pourroit du moins lui disputer celui d'avoir osé braver en quelque chose la bonne opinion que notre siècle a de soi-même, & son mépris pour tous les autres âges en maniere de sciences & de goût.

Mais ce qui paroît appartenir incontestablement à M. Blainville, c'est l'harmonie qu'il affecte à un mode institué dans des temps où nous avons tout lieu de croire qu'on ne connoissoit point l'harmonie, dans le sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot. Personne ne lui disputera, ni la science qui lui a suggéré de nouvelles progressions fondamentales, ni l'art avec lequel il les a sçu mettre en œuvre, pour ménager nos oreilles bien plus délicates sur les choses nouvelles, que sur les mauvaises choses.

Dès qu'on ne pourra plus lui reprocher de n'avoir pas trouvé ce qu'il nous propose, ou lui reprochera de l'avoir trouvé. On conviendra que sa découverte est bonne, s'il veut avouer qu'elle n'est pas de lui : s'il prouve qu'elle est de lui, on lui soutiendra qu'elle est mauvaise, & il ne sera pas le premier contre lequel les Artistes auront argumenté de la sorte. On lui demandera sur quel fondement il prétend déroger aux loix établies, & en introduire d'autres de son autorité. On lui reprochera de vouloir ramener à l'arbitraire les règles d'une science qu'on a tant fait d'efforts pour réduire en principes ; d'enfreindre dans ses progressions la liaison harmonique, qui est la loi la plus générale, & l'épreuve la plus sûre de toute bonne harmonie. On lui demandera ce qu'il prétend substituer à l'accord sensible, dont son mode n'est nullement susceptible, pour annoncer les changemens de tons. Enfin, on voudra savoir encore pourquoi, dans l'essai qu'il a donné au Public, il a tellement entremêlé son mode avec les deux autres, qu'il n'y a qu'un très-petit nombre de connoisseurs, dont l'oreille exercée &

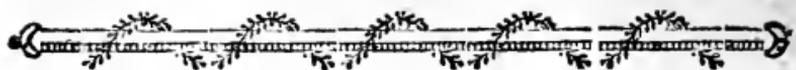
attentive ait démêlé ce qui appartenoit en propre à son nouveau système.

Ses réponses, je crois les prévoir à une près. Il trouvera aisément en sa faveur des analogies, du moins aussi bonnes que celles dont nous avons la bonté de nous contenter. Selon lui, le mode mineur n'aura pas de meilleur fondement que le sien. Il nous soutiendra que l'oreille est notre premier Maître d'harmonie, & que, pourvu que celui-là soit content, la raison doit se borner à chercher pourquoi il l'est, & non à lui prouver qu'il a tort de l'être; qu'il ne cherche, ni à introduire dans les choses l'arbitraire qui n'y est point, ni à dissimuler celui qu'il y trouve. Or cet arbitraire est si constant, que, même dans la règle de l'octave, il y a une faute contre les règles: remarque qui ne fera pas, si l'on veut, de M. Blainville, mais que je prends sur mon compte. Il dira encore que cette liaison harmonique qu'on lui objecte, n'est rien moins qu'indispensable dans l'harmonie, & ne fera pas embarrassé de le prouver. Il s'excusera d'avoir entremêlé les trois modes, sur ce que nous sommes sans

cesse dans le même cas avec les deux nôtres, sans compter que, par ce mélange adroit, il aura eu le plaisir, ditroit Montagne, de faire donner à nos modes des nazardes sur le nez du sien. Mais, quici qu'il fasse, il faudra toujours qu'il ait tort, par deux raisons sans répliques; l'une, qu'il est inventeur; l'autre, qu'il a affaire à des Musiciens.

Je suis, &c.





OBSERVATIONS

*De M. Blainville sur la Lettre de M***,
insérée dans le Mercure du mois de
Septembre 1751.*

JE devois un remerciement à M. Roufseau, de la Lettre délicate & sensée qu'il a bien voulu publier à l'occasion de mon essai de Symphonie dans un troisieme mode, & je saisis avec plaisir l'occasion de m'en acquitter.

Je ne me crois pas tout-à-fait si obligé envers M.... car ceux qui n'auront point lu ce que j'ai écrit depuis sur le même sujet, pourroient s'en tenir à la parole de M.... & prendre l'invention du mode mixte pour une frivolité. Je dis à sa parole; car, pour ses raisons, elles sont à la portée d'un si petit nombre de personnes, que je ne crois pas que celui de mes approbateurs soit beaucoup diminué, si je ne perds que ceux qui les auront bien entendues.

L'Auteur de la critique commence

par donner au mode que j'ai proposé, une dénomination qui me paroît louche. *Semi*, en terme de l'art, veut dire moindre de moitié; on dit *semi-ton*, pour moitié d'un ton. M.... en appelant le mode mixte, *semi-mineur*, prétendrait-il que ce mode n'a que la moitié des intervalles du mode mineur, ou que sa tierce n'a qu'un demi-ton, & qu'un quart de ton? Si ce n'est ni l'un ni l'autre, que signifie donc cette épithète, *semi-mineur*?

L'Anonyme ajoute, que ce mode n'est autre chose que le mode majeur renversé. Quelle idée! Il vaudroit autant dire, que le mode mineur en descendant, n'est autre chose que le mode majeur en commençant par la sixième note. Il s'ensuit de ce principe, (car c'en est un selon l'Auteur,) qu'on découvre tout de suite le genre d'harmonie qui convient au mode mixte, & le degré de perfection, ou d'imperfection qu'on doit lui assigner. On me dispensera, je crois, de répondre à de pareilles chimères, supposé que, pour trouver le genre d'harmonie convenable à ce mode, il n'y a qu'à suivre tout uniment le principe du renversement: ce

principe entraînant avec lui des différences & des applications sans nombre, loin d'éclaircir la chose, & en faire voir le faux, c'est l'envelopper encore davantage; c'est faire entendre que le mode mineur en descendant, trouveroit aussi son harmonie dans le renversement de celle du mode majeur.

D'ailleurs, sont-ce les notes du dessus, ou de la basse; sont-ce les notes conservées dans la nature du mode mixte, ou prises de comparaison avec le mode majeur, dont il faut renverser l'harmonie? Sans doute, que M... nous l'expliquera dans une autre Lettre.

Quand on a reproché au mode mixte, que la quarte qui lui sert de dominante, paroît venir prendre sur l'oreille l'empire de tonique, à cause du sol dièse, il semble que tout soit dit. On donnera facilement tort à ce mode, lorsqu'on le prendra dans le même sens que les autres; mais il aura raison, lorsqu'on voudra bien le prendre, comme il est juste, dans un sens contraire ou opposé.

La caractéristique des deux modes admis, est prise de leurs tierces; celle du mode mixte en diffère assez sensible-

ment par le demi-ton au premier degré, suivi d'un ton majeur ; au lieu que le mode mineur a un ton mineur , ensuite un demi-ton ; premiere différence & opposition.

Ces deux modes ont la cinquieme note pour dominante , avec tierce majeure : celui-ci, au contraire, a sa quatrieme pour dominante , avec tierce mineure. Seconde opposition.

Les deux modes procedent , en commençant par la tonique & la médiate , & vont ensuite de la dominante à l'octave. Celui-ci , au contraire , passe tout de suite à sa quatrieme ; de-là , à la sixieme & à son octave. Troisieme opposition.

Les deux modes prennent leur harmonie , des cordes mêmes qui lient les notes de ces modes entr'elles , sans presque sortir de leur route. Celui-ci , au contraire , ne pouvant se tenir dans des bornes si étroites , parcourt dans sa gamme différens modes. Quatrieme opposition.

Enfin jusqu'à présent , nous avons décidé nos modes par l'harmonie ; & celui-ci ne veut être décidé que par la mélodie , qui constituoit jadis le chant

des Grecs , dont le systême , quoique sans harmonie , étoit fondé sur une théorie assez suivie , & assez exacte , pour mériter notre attention.

Si M.... avoit voulu se donner la peine de faire ces observations , il n'auroit pas rejeté la possibilité de ce mode , qui peut fournir une variété de plus à notre systême ; possibilité que j'ai prouvée assez authentiquement , par la Symphonie que j'ai composée dans ce genre.

M.... n'a peut-être pas encore considéré que la mélodie a bien plus de force sur l'oreille que l'harmonie. Les accords ne font que les reflets des chants. Pour être Musicien , il ne faut pas entendre seulement les proportions harmoniques , il faut encore sentir toute l'énergie des chants. L'harmonie est comme le dessin , & les chants comme les couleurs. Mais sera-ce un Sculpteur qui décidera des règles des coloris ?



PROJET

EXTRAIT
DU PROJET
DE
PAIX PERPÉTUELLE,
DE M. L'ABBÉ
DE SAINT-PIERRE;
Par J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Genève.

*Tunc genus humanum positis sibi consulat armis,
Inque vicem gens omnis amet.* LUCAIN.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

1950

DEPARTMENT OF CHEMISTRY

1950

1950

1950

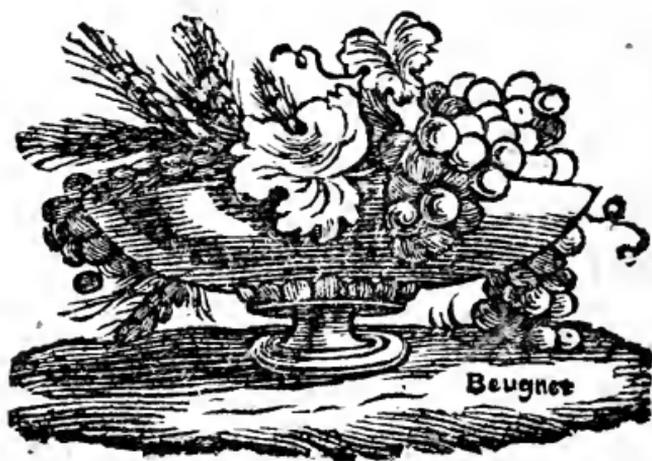


AVERTISSEMENT.

IL y a six ans que, M. le Comte de Saint-Pierre m'ayant confié les Manuscrits de feu M. l'Abbé, son oncle, j'avois commencé d'abrégé ses Écrits, afin de les rendre plus commodes à lire, & que ce qu'ils ont d'utile fût plus connu. Mon dessein étoit de publier cet Abrégé en deux volumes, l'un desquels eût contenu les extraits des Ouvrages; & l'autre, un jugement raisonné sur chaque Projet: mais après quelque essai de ce travail; je vis qu'il ne m'étoit pas propre, & que je n'y réussirois point. J'abandonnai donc ce dessein, après l'avoir seulement exécuté sur la Paix perpétuelle & sur la Poly-synodie. Le premier de ces Extraits sera comme un sujet inaugural pour ceux qui aiment la Paix. Puisse nous la voir

148 AVERTISSEMENT.

*bien-tôt rétablie entre les Puissances ! car
entre les Auteurs on ne l'a jamais vue ,
& ce n'est pas aujourd'hui qu'on doit
l'espérer.*





PROJET

DE

PAIX PERPÉTUELLE.

COMME jamais Projet plus grand, plus beau, ni plus utile n'occupa l'esprit humain, que celui d'une Paix perpétuelle & universelle entre tous les Peuples de l'Europe, jamais Auteur ne mérita mieux l'attention du Public que celui qui propose des moyens pour mettre ce Projet en exécution. Il est même bien difficile qu'une pareille matière laisse un homme sensible & vertueux exempt d'un peu d'enthousiasme; & je ne sçais si l'illusion d'un cœur véritablement humain, à qui son zèle rend tout facile, n'est pas en cela préférable à cette âpre & repoussante raison, qui trouve toujours dans son indifférence

pour le bien public le premier obstacle à tout ce qui peut le favoriser.

Je ne doute pas que beaucoup de Lecteurs ne s'arment d'avance d'incrédulité pour résister au plaisir de la persuasion ; & je les plains de prendre si tristement l'entêtement pour la sagesse. Mais j'espère que quelque ame honnête partagera l'émotion délicieuse avec laquelle je prends la plume sur un sujet si intéressant pour l'Humanité. Je vais voir, du moins en idée, les hommes s'unir & s'aimer ; je vais penser à une douce & paisible société de freres, vivans dans une concorde éternelle, tous conduits par ^{et} les mêmes maximes, tous heureux du bonheur commun ; & , réalisant en moi-même un tableau si touchant, l'image d'une félicité qui n'est point, m'en fera goûter quelques instans une véritable.

Je n'ai pu refuser ces premières lignes au sentiment dont j'étois plein. Tâchons maintenant de raisonner de sang-froid. Bien résolu de ne rien avancer que je ne le prouve, je crois pouvoir prier le Lecteur, à son tour, de ne rien

nier qu'il ne le réfute; car ce ne sont pas tant les raisonneurs que je crains, que ceux qui, sans se rendre aux preuves, n'y veulent rien objecter.

Il ne faut pas avoir long-temps médité sur les moyens de perfectionner un Gouvernement quelconque, pour appercevoir des embarras & des obstacles qui naissent moins de sa constitution que de ses relations externes; de sorte que la plupart des soins qu'il faudroit consacrer à sa police, on est contraint de les donner à sa sûreté, & de songer plus à le mettre en état de résister aux autres qu'à le rendre parfait en lui-même. Si l'ordre social étoit, comme on le prétend, l'ouvrage de la raison plutôt que des passions, eût-on tardé si long-temps à voir qu'on en a fait trop ou trop peu pour notre bonheur; que, chacun de nous étant dans l'état civil avec ses concitoyens, & dans l'état de nature avec tout le reste du monde, nous n'avons prévenu les guerres particulieres, que pour en allumer de générales, qui sont mille fois plus terribles; & qu'en nous unissant à quelques hommes, nous devenons réellement les ennemis du genre humain?

S'il y a quelque moyen de lever ces dangereuses contradictions , ce ne peut être que par une forme de Gouvernement confédérative , qui , unissant les Peuples par des liens semblables à ceux qui unissent les individus , soumette également les uns & les autres à l'autorité des loix : ce Gouvernement paroît d'ailleurs préférable à tout autre , en ce qu'il comprend à la fois les avantages des grands & des petits États ; qu'il est redoutable au-dehors par sa puissance ; que les loix y sont en vigueur , & qu'il est le seul propre à contenir également les Sujets , les Chefs & les Étrangers.

Quoique cette forme paroisse nouvelle à certains égards , & qu'elle n'ait en effet été bien entendue que par les Modernes, les Anciens ne l'ont pas ignorée. Les Grecs eurent leurs Amphictions, les Étrusques leurs Lucumonies, les Latins leurs Féries, les Gaules leurs Cités, & les derniers soupirs de la Grece devinrent encore illustres dans la Ligue Achéenne. Mais nulles de ces confédérations n'approcherent, pour la sagesse, de celle du Corps Germanique, de la Ligue Helvétique & des États Géné-

raux. Que si ces Corps politiques sont encore en si petit nombre & si loin de la perfection dont on sent qu'ils seroient susceptibles, c'est que le mieux ne s'exécute pas comme il s'imagine, & qu'en Politique, ainsi qu'en Morale, l'étendue de nos connoissances ne prouve guères que la grandeur de nos maux.

Outre ces confédérations publiques, il s'en peut former tacitement d'autres moins apparentes & non moins réelles, par l'union des intérêts, par le rapport des maximes, par la conformité des coutumes, ou par d'autres circonstances qui laissent subsister des relations communes entre des Peuples divisés. C'est ainsi que toutes les Puissances de l'Europe forment entr'elles une sorte de systême qui les unit par une même religion, par un même droit des gens, par les mœurs, par les Lettres, par le commerce, & par une sorte d'équilibre qui est l'effet nécessaire de tout cela, & qui, sans que personne songe en effet à le conserver, ne seroit pourtant pas si facile à rompre que le pensent beaucoup de gens.

Cette société des Peuples de l'Euro-

pe n'a pas toujours existé, & les causes particulieres qui l'ont fait naître, servent encore à la maintenir. En effet, avant les conquêtes des Romains, tous les Peuples de cette partie du Monde, barbares & inconnus les uns aux autres, n'avoient rien de commun que leur qualité d'hommes, qualité qui, ravallée alors par l'esclavage, ne différoit guères, dans leur esprit, de celle de brute. Aussi les Grecs, raisonneurs & vains, distinguoient-ils, pour ainsi dire, deux especes dans l'Humanité; dont l'une, sçavoir la leur, étoit faite pour commander; & l'autre, qui comprenoit tout le reste du Monde, uniquement pour servir. De ce principe, il résultoit qu'un Gaulois ou un Ibère n'étoit rien de plus pour un Grec, que n'eût été un Caffre ou un Américain; & les Barbares eux-mêmes n'avoient pas plus d'affinité entr'eux, que n'en avoient les Grecs avec les uns & les autres.

Mais quand ce Peuple, souverain par nature, eut été soumis aux Romains ses esclaves, & qu'une partie de l'hémisphere connu eut subi le même joug, il se forma une union politique & civile entre tous les membres d'un même Em-

pire ; cette union fut beaucoup resserrée par la maxime , ou très-sage ou très-insensée , de communiquer aux vaincus tous les droits des vainqueurs , & surtout par le fameux Décret de Claude , qui incorporoit tous les Sujets de Rome au nombre de ses Citoyens.

A la chaîne politique qui réunissoit ainsi tous les membres en un corps , se joignirent les institutions civiles & les loix qui donnerent une nouvelle force à ces liens , en déterminant d'une manière équitable, claire & précise, du moins autant qu'on le pouvoit dans un si vaste Empire , les devoirs & les droits réciproques du Prince & des Sujets , & ceux des citoyens entr'eux. Le Code de Théodose , & ensuite les Livres de Justinien furent une nouvelle chaîne de justice & de raison, substituée à propos à celle du pouvoir souverain , qui se relâchoit très-sensiblement. Ce supplément retarda beaucoup la dissolution de l'Empire , & lui conserva long-temps une sorte de juridiction sur les Barbares mêmes qui le désoloient.

Un troisieme lien , plus fort que les précédens , fut celui de la Religion ; &

l'on ne peut nier que ce ne soit sur-tout au Christianisme, que l'Europe doit encore aujourd'hui l'espece de société qui s'est perpétuée entre ses membres; tellement que celui de ces membres qui n'a point adopté sur ce point le sentiment des autres, est toujours demeuré comme étranger parmi eux. Le Christianisme, si méprisé à sa naissance, servit enfin d'asyle à ses détracteurs. Après l'avoir si cruellement & si vainement persécuté, l'Empire Romain y trouva les ressources qu'il n'avoit plus dans ses forces; ses missions lui valoient mieux que des victoires; il envoyoit des Évêques réparer les fautes de ses Généraux, & triomphoit par ses Prêtres, quand ses Soldats étoient battus. C'est ainsi que les Francs, les Goths, les Bourguignons, les Lombards, les Avars & mille autres reconnurent enfin l'autorité de l'Empire après l'avoir subjugué, & reçurent, du moins en apparence, avec la Loi de l'Évangile, celle du Prince qui la leur faisoit annoncer.

Tel étoit le respect qu'on portoit encore à ce grand Corps expirant, que jusqu'au dernier instant ses destructeurs s'honoroient de ses titres; on voyoit de-

venir Officiers de l'Empire, les mêmes Conquérans qui l'avoient avili; les plus grands Rois accepter, briguer même les honneurs Patriciaux, la Préfecture, le Consulat; &, comme un lion qui flatte l'homme qu'il pourroit dévorer, on voyoit ces vainqueurs terribles rendre hommage au Trône Impérial, qu'ils étoient maîtres de renverser.

Voilà comment le Sacerdoce & l'Empire ont formé le lien social de divers Peuples, qui, sans avoir aucune communauté réelle d'intérêt, de droits, ou de dépendance, en avoient une de maximes & d'opinions, dont l'influence est encore demeurée, quand le principe a été détruit. Le simulacre antique de l'Empire Romain a continué de former une sorte de liaison entre les membres qui l'avoient composé; & Rome ayant dominé d'une autre manière après la destruction de l'Empire, il est resté de ce double lien * une société plus étroite

* Le respect pour l'Empire Romain a tellement survécu à sa Puissance, que bien des Jurisconsultes ont mis en question si l'Empereur

entre les Nations de l'Europe, où est le centre des deux Puissances, que dans les autres parties du Monde, dont les divers Peuples, trop épars pour se correspondre, n'ont de plus aucun point de réunion.

Joignez à cela la situation particulière de l'Europe, plus également peuplée, plus également fertile, mieux réunie en toutes ses parties; le mélange continu des intérêts que les liens du sang & les affaires du commerce, des arts, des colonies ont mis entre les Souverains; la multitude des rivières, & la variété de leur cours, qui rend toutes les communications faciles; l'humeur inconstante des habitans, qui les porte à voyager sans cesse, & à se transporter fréquemment les uns chez les autres; l'invention de l'Imprimerie & le goût général des Lettres, qui a mis entr'eux une communauté d'études & de connoissances; enfin la multitude & la petitesse des

d'Allemagne n'étoit pas le Souverain naturel du monde; & Barthole a poussé les choses jusqu'à traiter d'hérétique quiconque osoit en douter.

États , qui , jointe aux besoins du luxe & à la diversité des climats , rend les uns toujours nécessaires aux autres. Toutes ces causes réunies forment de l'Europe , non-seulement comme l'Asie ou l'Afrique , une idéale collection de Peuples qui n'ont de commun qu'un nom , mais une société réelle qui a sa Religion , ses mœurs , ses coutumes & même ses loix , dont aucun des Peuples qui la composent ne peut s'écarter sans causer aussi-tôt des troubles.

A voir , d'un autre côté , les dissensions perpétuelles , les brigandages , les usurpations , les révoltes , les guerres , les meurtres , qui désolent journellement ce respectable séjour des Sages , ce brillant asyle des Sciences & des arts ; à considérer nos beaux discours & nos procédés horribles , tant d'humanité dans les maximes & de cruauté dans les actions , une Religion si douce & une sanguinaire intolérance , une politique si sage dans les Livres & si dure dans la pratique , des Chefs si bienfaisans , & des Peuples si misérables , des Gouvernemens si modérés , & des guerres si cruelles ; on fait à peine comment concilier ces étranges

contrariétés ; & cette fraternité prétendue des Peuples de l'Europe ne semble être qu'un nom de dérision , pour exprimer avec ironie leur mutuelle animosité.

Cependant les choses ne font que suivre en cela leur cours naturel ; toute société sans loix ou sans Chefs , toute union formée ou maintenue par le hazard , doit nécessairement dégénérer en querelle & dissension à la première circonstance qui vient à changer : l'antique union des Peuples de l'Europe a compliqué leurs intérêts & leurs droits de mille manières ; ils se touchent par tant de points , que le moindre mouvement des uns ne peut manquer de choquer les autres ; leurs divisions sont d'autant plus funestes , que leurs liaisons sont plus intimes ; & leurs fréquentes querelles ont presque la cruauté des guerres civiles.

Convenons donc que l'état relatif des Puissances de l'Europe est proprement un état de guerre , & que tous les Traités partiels entre quelques-unes de ces Puissances sont plutôt des Trêves passagères , que de véritables Paix ; soit parce que ces Traités n'ont point commuacé-

ment d'autres garans que les Parties contractantes, soit parce que les droits des unes & des autres n'y sont jamais décidés radicalement, & que ces droits mal éteints, ou les prétentions qui en tiennent lieu entre des Puissances qui ne reconnoissent aucun Supérieur, feront infailliblement des sources de nouvelles guerres, si-tôt que d'autres circonstances auront donné de nouvelles forces aux Prétendans.

D'ailleurs, le droit public de l'Europe n'étant point établi ou autorisé de concert, n'ayant aucuns principes généraux, & variant incessamment selon les temps & les lieux, il est plein de regles contradictoires qui ne se peuvent concilier que par le droit du plus fort; de sorte que la raison, sans guide assuré, se pliant toujours vers l'intérêt personnel dans les choses douteuses, la guerre seroit encore inévitable, quand même chacun voudroit être juste. Tout ce qu'on peut faire avec de bonnes intentions, c'est de décider ces sortes d'affaires par la voie des armes, ou de les assoupir par des Traités passagers: mais bien-tôt aux occasions qui raniment les mêmes querelles, il s'en

joint d'autres qui les modifient; tout s'embrouille, tout se complique; on ne voit plus rien au fond des choses; l'usurpation passe pour droit, la foiblesse pour injustice; & parmi ce désordre continuel, chacun se trouve insensiblement si fort déplacé, que, si l'on pouvoit remonter au droit solide & primitif, il y auroit peu de Souverains en Europe qui ne dussent rendre tout ce qu'ils ont.

Une autre semence de guerre, plus cachée & non moins réelle, c'est que les choses ne changent point de forme en changeant de nature; que des États héréditaires en effet, restent électifs en apparence; qu'il y ait des Parlemens ou États nationaux dans des Monarchies, des Chefs héréditaires dans des Républiques; qu'une Puissance dépendante d'une autre, conserve encore une apparence de liberté; que tous les Peuples, soumis au même pouvoir, ne soient pas gouvernés par les mêmes loix; que l'ordre de succession soit différent dans les divers États d'un même Souverain; enfin que chaque Gouvernement tende toujours à s'altérer, sans qu'il soit possible d'empêcher ce progrès. Voilà les causes

générales & particulières qui nous unifient pour nous détruire, & nous font écrire une si belle doctrine sociale avec des mains toujours teintes de sang humain.

Les causes du mal étant une fois connues, le remède, s'il existe, est suffisamment indiqué par elles. Chacun voit que toute société se forme par les intérêts communs; que toute division naît des intérêts opposés; que mille évènements fortuits pouvant changer & modifier les uns & les autres, dès qu'il y a société, il faut nécessairement une force coactive, qui ordonne & concerne les mouvemens de ses membres, afin de donner aux communs intérêts, & aux engagements réciproques, la solidité qu'ils ne sçauroient avoir par eux-mêmes.

Ce seroit d'ailleurs une grande erreur, d'espérer que cet état violent pût jamais changer par la seule force des choses, & sans le secours de l'art. Le système de l'Europe a précisément le degré de solidité qui peut la maintenir dans une agitation perpétuelle, sans la renverser tout-à-fait; & si nos maux ne peuvent augmenter, ils peuvent encore moins

finir , parce que toute grande révolution est désormais impossible.

Pour donner à ceci l'évidence nécessaire , commençons par jeter un coup-d'œil général sur l'état présent de l'Europe. La situation des montagnes, des mers & des fleuves qui servent de bornes aux Nations qui l'habitent , semble avoir décidé du nombre & de la grandeur de ces Nations ; & l'on peut dire que l'ordre politique de cette partie du Monde est , à certains égards , l'ouvrage de la Nature.

En effet , ne pensons pas que cet équilibre si vanté ait été établi par personne , & que personne ait rien fait à dessein de le conserver : on trouve qu'il existe ; & ceux qui ne sentent pas en eux-mêmes assez de poids pour le rompre , couvrent leurs vues particulières du prétexte de le soutenir. Mais, qu'on y songe ou non , cet équilibre subsiste , & n'a besoin que de lui-même pour se conserver , sans que personne s'en mêle ; & quand il se romproit un moment d'un côté , il se rétablirait bien-tôt d'un autre : de sorte que , si les Princes qu'on accusoit d'aspirer à la Monarchie universelle, y ont réellement as-

piré, ils montroient en cela plus d'ambition que de génie ; car comment envisager un moment ce projet , sans en voir aussi-tôt le ridicule ? Comment ne pas sentir qu'il n'y a point de Potentat en Europe assez supérieur aux autres, pour pouvoir jamais en devenir le maître ? Tous les Conquérans qui ont fait des révolutions , se présentoient toujours avec des forces inattendues , ou avec des troupes étrangères & différemment aguerries , à des Peuples ou désarmés, ou divisés , ou sans discipline ; mais où prendroit un Prince Européen des forces inattendues , pour accabler tous les autres ; tandis que le plus puissant d'entr'eux est une si petite partie du tout , & qu'ils ont de concert une si grande vigilance ? Aura-t-il plus de troupes qu'eux tous ? Il ne le peut , ou n'en fera que plutôôt ruiné, ou ses troupes seront plus mauvaises , en raison de leur plus grand nombre. En aura-t-il de mieux aguerries ? Il en aura moins à proportion. D'ailleurs, la discipline est partout à-peu-près la même , ou le deviendra dans peu. Aura-t-il plus d'argent ? Les sources en sont communes, & jamais l'argent ne fit de grandes conquêtes. Fera-t-il une invasion subite ? La famine

ou des places fortes l'arrêteront à chaque pas. Voudra-t-il s'aggrandir pied-à-pied? Il donne aux ennemis le moyen de s'unir pour résister; le temps, l'argent & les hommes ne tarderont pas à lui manquer. Divisera-t-il les autres Puissances pour les vaincre l'une par l'autre? Les maximes de l'Europe rendent cette Politique vaine; & le Prince le plus borné ne donneroît pas dans ce piège. Enfin, aucun d'eux ne pouvant avoir de ressources exclusives, la résistance est, à la longue, égale à l'effort; & le temps rétablit bientôt les brusques accidens de la fortune, sinon pour chaque Prince en particulier, au moins pour la constitution générale.

Veut-on maintenant supposer à plaisir l'accord de deux ou trois Potentats pour subjuguier tout le reste? Ces trois Potentats, quels qu'ils soient, ne feront pas ensemble la moitié de l'Europe. Alors l'autre moitié s'unira certainement contre eux; ils auront donc à vaincre plus fort qu'eux-mêmes. J'ajoute que les vues des uns sont trop opposées à celles des autres, & qu'il règne une trop grande jalousie entr'eux; pour qu'ils puissent même former un semblable projet; j'ajoute en-

core que , quand ils l'auroient formé , qu'ils le mettroient en exécution, & qu'il auroit quelques succès, ces succès mêmes seroient, pour les Conquérens alliés, des semences de discorde ; parce qu'il ne seroit pas possible que les avantages fussent tellement partagés , que chacun se trovât également satisfait des siens ; & que le moins heureux s'opposeroit bien-tôt aux progrès des autres qui , par une semblable raison, ne tarderoient pas à se diviser eux-mêmes. Je doute que, depuis que le Monde existe , on ait jamais vu trois ni même deux grandes Puissances , bien unies , en subjuguier d'autres , sans se brouiller sur les contingens ou sur les partages , & sans donner bien-tôt , par leur mésintelligence , de nouvelles ressources aux foibles. Ainsi , quelque supposition qu'on fasse , il n'est pas vraisemblable que ni Prince , ni Ligue , puisse désormais changer considérablement , & à demeure , l'état des choses parmi nous.

Ce n'est pas à dire que les Alpes , le Rhin , la Mer , les Pyrénées soient des obstacles insurmontables à l'ambition ; mais ces obstacles sont soutenus par d'autres qui les fortifient , ou ramènent les

États aux mêmes limites, quand des efforts passagers les en ont écartés. Ce qui fait le vrai soutien du système de l'Europe, c'est bien en partie le jeu des négociations, qui presque toujours se balancent mutuellement; mais ce système a un autre appui plus solide encore; & cet appui c'est le Corps Germanique, placé presque au centre de l'Europe, lequel en tient toutes les autres parties en respect, & sert peut-être encore plus au maintien de ses voisins, qu'à celui de ses propres membres: Corps redoutable aux étrangers, par son étendue, par le nombre & la valeur de ses Peuples; mais utile à tous par sa constitution, qui, lui ôtant les moyens & la volonté de rien conquérir, en fait l'écueil des Conquérans. Malgré les défauts de cette constitution de l'Empire, il est certain que, tant qu'elle subsistera, jamais l'équilibre de l'Europe ne sera rompu, qu'aucun Potentat n'aura à craindre d'être détrôné par un autre, & que le Traité de Westphalie fera peut-être à jamais parmi nous la base du système politique. Ainsi le droit public, que les Allemands étudient avec tant de soin, est encore plus important qu'ils ne pensent, & n'est pas seulement le droit public

blic Germanique , mais , à certains égards, celui de toute l'Europe.

Mais si le présent système est inébranlable , c'est en cela même qu'il est plus orageux ; car il y a , entre les Puissances Européennes , une action & une réaction qui , sans les déplacer tout-à-fait , les tient dans une agitation continuelle ; & leurs efforts sont toujours vains & toujours renaissans , comme les flots de la mer , qui sans cesse agitent sa surface , sans jamais en changer le niveau ; de sorte que les Peuples sont incessamment désolés , sans aucun profit sensible pour les Souverains.

Il me seroit aisé de déduire la même vérité des intérêts particuliers de toutes les Cours de l'Europe ; car je ferois voir aisément que ces intérêts se croisent de maniere à tenir toutes leurs forces mutuellement en respect ; mais les idées de commerce & d'argent ayant produit une espece de fanatisme politique , font si promptement changer les intérêts apparens de tous les Princes , qu'on ne peut établir aucune maxime stable sur leurs vrais intérêts , parce que tout dépend maintenant des systèmes économiques ,

la plupart fort bizarres, qui passent par la tête des Ministres. Quoi qu'il en soit, le Commerce, qui tend journellement à se mettre en équilibre, ôtant à certaines Puissances l'avantage exclusif qu'elles en tiroient, leur ôte en même temps un des grands moyens qu'elles avoient de faire la loi aux autres *.

Si j'ai insisté sur l'égale distribution de force, qui résulte en Europe de la constitution actuelle, c'étoit pour en déduire une conséquence importante à l'établissement d'une association générale; car pour former une confédération solide & durable, il faut en mettre tous les membres dans une dépendance tellement mutuelle, qu'aucun ne soit seul en état de résister

* Les choses ont changé depuis que j'écrivois ceci; mais mon principe sera toujours vrai. Il est, par exemple, très-aisé de prévoir que dans vingt ans d'ici, l'Angleterre, avec toute sa gloire, sera ruinée, & de plus aura perdu le reste de sa liberté. Tout le monde assure que l'agriculture fleurit dans cette Isle, & moi je parie qu'elle y dépérit. Londres s'aggrandit tous les jours; donc le Royaume se dépeuple. Les Anglois veulent être conquérans: donc ils ne tarderont pas d'être esclaves.

à tous les autres, & que les associations particulières qui pourroient nuire à la grande, y rencontrent des obstacles suffisans pour empêcher leur exécution : sans quoi, la confédération seroit vaine ; & chacun seroit réellement indépendant, sous une apparente sujétion. Or, si ces obstacles sont tels que j'ai dit ci-devant, maintenant que toutes les Puissances sont dans une entière liberté de former entr'elles des Ligues & des Traités offensifs, qu'on juge de ce qu'ils seroient, quand il y auroit une grande Ligue armée, toujours prête à prévenir ceux qui voudroient entreprendre de la détruire ou de lui résister. Ceci suffit pour montrer qu'une telle association ne consisteroit pas en délibérations vaines, auxquelles chacun pût résister impunément : mais qu'il en naîtroit une Puissance effective, capable de forcer les ambitieux à se tenir dans les bornes du Traité général.

Il résulte de cet exposé trois vérités incontestables : l'une, qu'excepté le Turc, il regne entre tous les Peuples de l'Europe, une liaison sociale imparfaite, mais plus étroite que les nœuds généraux & lâches de l'Humanité : la se-

conde , que l'imperfection de cette société rend la condition de ceux qui la composent pire que la privation de toute société entr'eux : la troisième , que ces premiers liens , qui rendent cette société nuisible , la rendent en même temps facile à perfectionner ; en sorte que tous les membres pourroient tirer leur bonheur de ce qui fait actuellement leur misere, & changer en une paix éternelle, l'état de guerre qui regne entr'eux.

Voyons maintenant de quelle maniere ce grand ouvrage , commencé par la fortune, peut être achevé par la raison ; & comment la société libre & volontaire, qui unit tous les États Européens , prenant la force & la solidité d'un vrai Corps politique, peut se changer en une confédération réelle. Il est indubitable qu'un pareil établissement, donnant à cette association la perfection qui lui manquoit , en détruira l'abus, en étendra les avantages , & forcera toutes les parties à concourir au bien commun ; mais il faut pour cela que cette confédération soit tellement générale, que nulle Puissance considérable ne s'y refuse ; qu'elle ait un Tribunal judiciaire , qui puisse établir les

loix & les réglemens qui doivent obliger tous les membres ; qu'elle ait une force coactive & coërcitive , pour contraindre chaque État de se soumettre aux délibérations communes , soit pour agir , soit pour s'abstenir ; enfin , qu'elle soit ferme & durable , pour empêcher que les membres ne s'en détachent à leur volonté , sitôt qu'ils croiront voir leur intérêt particulier contraire à l'intérêt général. Voilà les signes certains auxquels on reconnoitra que l'institution est sage , utile & inébranlable : il s'agit maintenant d'entendre cette supposition , pour chercher , par analyse , quels effets doivent en résulter , quels moyens sont propres à l'établir , & quel espoir raisonnable on peut avoir de la mettre en exécution.

Il se forme de temps en temps parmi nous des especes de diètes générales sous le nom de Congrès , où l'on se rend solennellement de tous les États de l'Europe pour s'en retourner de même ; où l'on s'assemble pour ne rien dire ; où toutes les affaires publiques se traitent en particulier ; où l'on délibere en commun si la table sera ronde ou quarrée , si un tel Plénipotentiaire aura le visage ou le dos

tourné vers la fenêtre, si tel autre fera deux pouces de chemin de plus ou de moins dans une visite, & sur mille questions de pareille importance, inutilement agitées depuis trois siècles, & très-dignes assurément d'occuper les politiques du nôtre.

Il se peut faire que les membres d'une de ces assemblées soient une fois doués du sens commun ; il n'est pas même impossible qu'ils veuillent sincèrement le bien public ; &, par les raisons qui seront ci-après déduites, on peut concevoir encore qu'après avoir applani bien des difficultés, ils auront ordre de leurs Souverains respectifs, de signer la confédération générale que je suppose sommairement contenue dans les cinq articles suivans.

Par le premier, les Souverains contractans établiront entr'eux une alliance perpétuelle & irrévocable, & nommeront des Plénipotentiaires pour tenir, dans un lieu déterminé, une Diète ou un Congrès permanent, dans lequel tous les différends des Parties contractantes seront réglés & terminés par voie d'arbitrage ou de jugement.

Par le second, on spécifiera le nombre des Souverains dont les plénipotentiaires auront voix à la Diète, ceux qui seront invités d'accéder au Traité; l'ordre, le temps & la maniere, dont la présidence passera de l'un à l'autre par intervalles égaux; enfin la quotité relative des contributions, & la maniere de les lever pour fournir aux dépenses communes.

Par le troisieme; la confédération garantira à chacun de ses membres la possession & le gouvernement de tous les États qu'il possède actuellement, de même que la succession élective ou héréditaire, selon que le tout est établi par les loix fondamentales de chaque pays; &, pour supprimer tout d'un coup la source des démêlés qui renaissent incessamment, on conviendra de prendre la possession actuelle & les derniers Traités pour base de tous les droits mutuels des Puissances contractantes; renonçant pour jamais, & réciproquement, à toute autre prétention antérieure; sauf les successions futures contentieuses, & autres droits à écheoir, qui seront tous réglés à l'arbitrage de la Diète; sans qu'il soit permis

de s'en faire raison par voie de fait , ni de prendre jamais les armes l'un contre l'autre , sous quelque prétexte que ce puisse être.

Par le quatrieme, on spécifiera les cas ou tout Allié, infracteur du Traité, seroit mis au ban de l'Europe, & profcrit comme ennemi public ; sçavoir, s'il refusoit d'exécuter les jugemens de la grande Alliance, qu'il fît des préparatifs de guerre, qu'il négociât des Traités contraires à la confédération, qu'il prît les armes pour lui résister, ou pour attaquer quelqu'un des Alliés.

Il sera encore convenu par le même Article, qu'on armera & agira offensivement, conjointement & à frais communs, contre tout Etat au ban de l'Europe, jusqu'à ce qu'il ait mis bas les armes, exécuté les jugemens & réglemens de la Diète, réparé les torts, remboursé les frais, & fait raison, même des préparatifs de guerre contraires au Traité.

Enfin, par le cinquieme, les Plénipotentiaires du Corps Européen auront

toujours le pouvoir de former dans la Diète, à la pluralité des voix pour la provision, & aux trois quarts des voix cinq ans après pour la définitive, sur les instructions de leurs Cours, les réglemens qu'ils jugeront importans pour procurer à la République Européenne & à chacun des ses membres, tous les avantages possibles; mais on ne pourra jamais rien changer à ces cinq Articles fondamentaux, que du consentement unanime des Confédérés.

Ces cinq Articles, ainsi abrégés & couchés en règles générales, font, je ne l'ignore pas, sujets à mille petites difficultés, dont plusieurs demanderoient de longs éclaircissemens; mais les petites difficultés se levent aisément au besoin; & ce n'est pas d'elles qu'il s'agit dans une entreprise de l'importance de celle-ci. Quand il sera question du détail de la police du Congrès, on trouvera mille obstacles, & dix mille moyens de les lever. Ici, il est question d'examiner par la nature des choses, si l'entreprise est possible ou non. On se perdroit dans des volumes de riens, s'il falloit tout prévoir & répondre à tout. En se tenant

aux principes incontestables, on ne doit pas vouloir contenter tous les esprits, ni résoudre toutes les objections, ni dire comment tout se fera : il suffit de montrer que tout se peut faire.

Que faut-il donc examiner pour bien juger de ce système ? Deux questions seulement ; car c'est une insulte que je ne veux pas faire au Lecteur, de lui prouver qu'en général l'état de Paix est préférable à l'état de Guerre.

La première question est : si la confédération proposée iroit sûrement à son but, & seroit suffisante pour donner à l'Europe une Paix solide & perpétuelle ?

La seconde : s'il est de l'intérêt des Souverains d'établir cette confédération, & d'acheter une Paix constante à ce prix.

Quand l'utilité générale & particulière sera ainsi démontrée, on ne voit plus dans la raison des choses, quelle cause pourroit empêcher l'effet d'un établissement qui ne dépend que de la volonté des Intéressés.

Pour discuter d'abord le premier article, appliquons ici ce que j'ai dit ci-devant du système général de l'Europe, & de l'effort commun qui circonscrit chaque Puissance à-peu-près dans ses bornes, & ne lui permet pas d'en écraser entièrement d'autres. Pour rendre sur ce point mes raisonnemens plus sensibles, je joins ici la liste des dix-neuf Puissances qu'on suppose composer la République Européenne; en sorte que, chacune ayant voix égale, il y auroit dix-neuf voix dans la Diète :

S Ç A V O I R :

L'Empereur des Romains.

L'Empereur de Russie.

Le Roi de France.

Le Roi d'Espagne.

Le Roi d'Angleterre.

Les États Généraux.

Le Roi de Danemarck.

La Suede.

La Pologne.

Le Roi de Portugal.

Le Souverain de Rome.

Le Roi de Prusse.

L'Electeur de Baviere & ses Co-associés.

L'Electeur Palatin & ses Co-associés.

Les Suisses & leurs Co-associés.

Les Electeurs Ecclésiastiques & leurs Associés.

La République de Venise & ses Co-associés.

Le Roi de Naples.

Le Roi de Sardaigne.

Plusieurs Souverains moins considérables , tels que la République de Gênes , les Ducs de Modène & de Parme , & d'autres , étant omis dans cette liste , seront joints aux moins puissans , par forme d'association , & auront avec eux un droit de suffrage , semblable au *votum curiatum* des Comtes de l'Empire. Il est inutile de rendre ici cette énumération plus précise , parce que , jusqu'à l'exécution du projet , il peut survenir , d'un moment à l'autre , des accidens sur lesquels il la faudroit réformer , mais qui ne changeroient rien au fond du système.

Il ne faut que jeter les yeux sur cette liste , pour voir avec la dernière évidence , qu'il n'est pas possible , ni qu'aucune des Puissances qui la composent soit en état de résister à toutes les autres unies en corps , ni qu'il s'y forme au-

cune Ligue partielle , capable de faire tête à la grande confédération.

Car comment se feroit cette Ligue ? Seroit-ce entre les plus Puissans ? Nous avons montré qu'elle ne sçauroit être durable ; & il est bien aisé maintenant de voir encore qu'elle est incompatible avec le systême particulier de chaque grande Puissance , & avec les intérêts inséparables de sa constitution. Seroit-ce entre un grand État & plusieurs petits ? Mais les autres grands États , unis à la confédération , auront bien-tôt écrasé la Ligue : & l'on doit sentir que , la grande alliance étant toujours unie & armée , il lui sera facile , en vertu du quatrième article , de prévenir & d'étouffer d'abord toute alliance partielle & séditiieuse , qui tendroit à troubler la Paix & l'ordre public. Qu'on voye ce qui se passe dans le Corps Germanique , malgré les abus de sa Police , & l'extrême inégalité de ses membres : y en a-t-il un seul , même parmi les plus Puissans , qui osât s'exposer au ban de l'Empire , en blessant ouvertement sa constitution , à moins qu'il ne crût avoir de bonnes raisons de

ne point craindre que l'Empire voulût agir contre lui tout de bon ?

Ainsi je tiens pour démontré que la Diète Européenne, une fois établie, n'aura jamais de rébellion à craindre, & que, bien qu'il s'y puisse introduire quelques abus, ils ne peuvent jamais aller jusqu'à éluder l'objet de l'institution. Reste à voir si cet objet sera bien rempli par l'institution même.

Pour cela, considérons les motifs qui mettent aux Princes les armes à la main. Ces motifs sont, ou de faire des conquêtes, ou de se défendre d'un Conquérant, ou d'affoiblir un trop puissant voisin, ou de soutenir ses droits attaqués, ou de vider un différend qu'on n'a pu terminer à l'amiable, ou enfin de remplir les engagements d'un Traité. Il n'y a ni cause, ni prétexte de guerre qu'on ne puisse ranger sous quelqu'un de ces six chefs : or, il est évident qu'aucun des six ne peut exister dans ce nouvel état de choses.

Premièrement, il faut renoncer aux conquêtes, par l'impossibilité d'en faire, attendu qu'on est sûr d'être arrêté dans

son chemin par de plus grandes forces que celles qu'on peut avoir, de sorte qu'en risquant de tout perdre, on est dans l'impuissance de rien gagner. Un Prince ambitieux qui veut s'aggrandir en Europe, fait deux choses. Il commence par se fortifier de bonnes alliances, puis il tâche de prendre son ennemi au dépourvu. Mais les alliances particulières ne serviroient de rien contre une alliance plus forte, & toujours subsistante; & nul Prince n'ayant plus aucun prétexte d'armer, il ne sçauroit le faire sans être apperçu, prévenu & puni par la confédération toujours armée.

La même raison qui ôte à chaque Prince tout espoir de conquêtes, lui ôte en même temps toute crainte d'être attaqué; & non-seulement les États garantis par toute l'Europe, lui sont aussi assurés qu'aux citoyens leurs possessions dans un Pays bien policé, mais plus que s'il étoit leur unique & propre défenseur, dans le même rapport que l'Europe entière est plus forte que lui seul.

On n'a plus de raison de vouloir affoiblir un voisin, dont on n'a plus rien

à craindre ; & l'on n'en est pas même tenté, quand on n'a nul espoir de réussir.

A l'égard du soutien de ses droits ; il faut d'abord remarquer qu'une infinité de chicanes & de prétentions obscures & embrouillées , seront toutes anéanties par le troisieme article de la confédération , qui regle définitivement tous les droits réciproques des Souverains alliés sur leur actuelle possession. Ainsi toutes les demandes & prétentions possibles deviendront claires à l'avenir , & seront jugées dans la Diète, à mesure qu'elles pourront naître : ajoûtez que, si l'on attaque mes droits , je dois les soutenir par la même voie. Or, on ne peut les attaquer par les armes, sans encourir le ban de la Diète. Ce n'est donc pas non plus par les armes que j'ai besoin de les défendre ; on doit dire la même chose des injures, des torts, des réparations, & de tous les différends imprévus qui peuvent s'élever entre deux Souverains ; & le même pouvoir qui doit défendre leurs droits, doit aussi redresser leurs griefs.

Quant au dernier article , la solution faite aux yeux. On voit d'abord que,

n'ayant plus d'agresseur à craindre, on n'a plus besoin de traité défensif; & que, comme on n'en sçauroit faire de plus solide & de plus sûr que celui de la grande confédération, tout autre seroit inutile, illégitime, & par conséquent nul.

Il n'est donc pas possible que la confédération, une fois établie, puisse laisser aucune semence de guerre entre les confédérés, & que l'objet de la Paix perpétuelle ne soit exactement rempli par l'exécution du système proposé.

Il nous reste maintenant à examiner l'autre question qui regarde l'avantage des parties contractantes; car on sent bien que vainement feroit-on parler l'intérêt public au préjudice de l'intérêt particulier. Prouver que la Paix est en général préférable à la guerre, c'est ne rien dire à celui qui croit avoir des raisons de préférer la guerre à la Paix; & lui montrer les moyens d'établir une Paix durable, ce n'est que l'exciter à s'y opposer.

En effet, dira-t-on, vous ôtez aux Souverains le droit de se faire justice à eux-mêmes, d'être injustes quand il leur

plaît ; vous leur ôtez le pouvoir de s'aggrandir ; vous les faites renoncer à cet appareil de puissance & de terreur, dont ils aiment à effrayer le Monde ; à cette gloire des conquêtes, dont ils tirent leur honneur ; enfin vous les forcez d'être équitables & pacifiques. Quels seront les dédommagemens de tant de privations ?

Je n'oserois répondre avec l'Abbé de Saint-Pierre : Que la véritable gloire des Princes consiste à procurer l'utilité publique, & le bonheur de leurs Sujets ; que tous leurs intérêts sont subordonnés à leur réputation ; & que la réputation qu'on acquiert auprès des Sages, se mesure sur le bien que l'on fait aux hommes ; que l'entreprise d'une Paix perpétuelle, étant la plus grande qui ait jamais été faite, est la plus capable de couvrir son Auteur d'une gloire immortelle ; que cette même entreprise, étant aussi la plus utile aux Peuples, est encore la plus honorable aux Souverains ; la seule sur-tout qui ne soit pas souillée de sang, de rapines, de pleurs, de malédictions ; & qu'enfin le plus sûr moyen de se distinguer dans la foule des Rois, est de travail-

ler au bonheur public. Ces discours, dans les cabinets des Ministres, ont couvert de ridicule l'Auteur & ses projets : mais ne méprisons pas, comme eux, ses raisons ; & , quoi qu'il en soit des vertus des Princes, parlons de leurs intérêts.

Toutes les Puissances de l'Europe ont des droits ou des prétentions les unes contre les autres ; ces droits ne sont pas de nature à pouvoir jamais être parfaitement éclaircis ; parce qu'il n'y a point, pour en juger, de regle commune & constante, & qu'ils sont souvent fondés sur des faits équivoques ou incertains. Les différends qu'ils causent, ne sçauroient non plus être jamais terminés sans retour, tant faute d'arbitre compétent, que parce que chaque Prince revient dans l'occasion, sans scrupule, sur les cessions qui lui ont été arrachées par force dans des traités par les plus puissans, ou après des guerres malheureuses. C'est donc une erreur de ne songer qu'à ses prétentions sur les autres, & d'oublier celles des autres sur nous, lorsqu'il n'y a d'aucun côté ni plus de justice, ni plus d'avantage dans les moyens de faire valoir ces prétentions réciproques. Si-tôt que tout dépend de

la fortune, la possession actuelle est d'un prix que la sagesse ne permet pas de risquer contre le profit à venir, même à chance égale; & tout le monde blâme un homme à son aise, qui, dans l'espoir de doubler son bien, l'ose risquer en un coup de dé. Mais nous avons fait voir que, dans les projets d'aggrandissement, chacun, même dans le système actuel, doit trouver une résistance supérieure à son effort; d'où il suit que, les plus puissans n'ayant aucune raison de jouer, ni les plus foibles aucun espoir de profit, c'est un bien pour tous de renoncer à ce qu'ils desireroient, pour s'assurer ce qu'ils possèdent.

Considérons la consommation d'hommes, d'argent, de forces de toute espèce, l'épuisement où la plus heureuse guerre jette un État quelconqué; & comparons ce préjudice aux avantages qu'il en retire: nous trouverons qu'il perd souvent quand il croit gagner, & que le vainqueur, toujours plus foible qu'avant la guerre, n'a de consolation que de voir le vaincu plus affoibli que lui; encore cet avantage est-il moins réel qu'apparent; parce que la supériorité

qu'on peut avoir acquise sur son adversaire, on l'a perdue en même temps contre les Puissances neutres, qui, sans changer d'état, se fortifient, par rapport à nous, de tout notre affoiblissement.

Si tous les Rois ne sont pas revenus encore de la folie des conquêtes, il semble au moins que les plus sages commencent à entrevoir qu'elles coûtent quelquefois plus qu'elles ne valent. Sans entrer, à cet égard, dans mille distinctions qui nous meneroient trop loin, on peut dire en général qu'un Prince qui, pour reculer ses frontières, perd autant de ses anciens Sujets, qu'il en acquiert de nouveaux, s'affoiblit en s'aggrandissant; parce qu'avec un plus grand espace à défendre, il n'a pas plus de défenseurs. Or, on ne peut ignorer que, par la manière dont la guerre se fait aujourd'hui, la moindre dépopulation qu'elle produit est celle qui se fait dans les armées: c'est bien là la perte apparente & sensible; mais il s'en fait en même temps dans tout l'État une plus grave & plus irréparable que celle des hommes qui meurent, par ceux qui ne naissent pas, par l'augmentation des impôts, par l'interruption du

commerce , par la désertion des campagnes , par l'abandon de l'agriculture : ce mal qu'on n'apperçoit point d'abord , se fait sentir cruellement dans la suite ; & c'est alors qu'on est étonné d'être si foible , pour s'être rendu si puissant.

Ce qui rend encore les conquêtes moins intéressantes , c'est qu'on sçait maintenant par quels moyens on peut doubler & tripler sa puissance , non-seulement sans étendre son territoire , mais quelquefois en le resserrant , comme fit très-sagement l'Empereur Adrien. On sçait que ce sont les hommes seuls qui font la force des Rois ; & c'est une proposition qui découle de ce que je viens de dire , que de deux États qui nourrissent le même nombre d'habitans , celui qui occupe une moindre étendue de terre , est réellement le plus puissant. C'est donc par de bonnes Loix , par une sage police , par de grandes vues économiques , qu'un Souverain judicieux est sûr d'augmenter ses forces , sans rien donner au hazard. Les véritables conquêtes qu'il fait sur ses voisins , sont les établissemens plus utiles qu'il forme dans ses États , & tous les Sujets de plus qui lui nais-

sent , sont autant d'ennemis qu'il tue.

Il ne faut point m'objecter ici que je prouve trop , en ce que , si les choses étoient comme je les représente, chacun ayant un véritable intérêt de ne pas entrer en guerre , & les intérêts particuliers s'unissant à l'intérêt commun pour maintenir la Paix , cette Paix devroit s'établir d'elle-même , & durer toujours sans aucune confédération : ce seroit faire un fort mauvais raisonnement dans la présente constitution ; car , quoiqu'il fût beaucoup meilleur pour tous d'être toujours en Paix , le défaut commun de sûreté à cet égard , fait que chacun , ne pouvant s'assurer d'éviter la guerre , tâche , au moins , de la commencer à son avantage , quand l'occasion le favorise , & de prévenir un voisin, qui ne manqueroit pas de le prévenir à son tour , dans l'occasion contraire ; de sorte que beaucoup de guerres , même offensives , sont d'injustes précautions pour mettre en sûreté son propre bien , plutôt que des moyens d'usurper celui des autres. Quelque salutaires que puissent être généralement les maximes du bien public , il est certain , qu'à ne considérer que

l'objet qu'on regarde en Politique, & souvent même en Morale, elles deviennent pernicieuses à celui qui s'obstine à les pratiquer avec tout le monde, quand personne ne les pratique avec lui.

Je n'ai rien à dire sur l'appareil des armes, parce que destitué de fondemens solides, soit de crainte, soit d'espérance, cet appareil est un jeu d'enfans, & que les Rois ne doivent point avoir de poupées. Je ne dis rien non plus de la gloire des Conquérans, parce que, s'il y avoit quelques monstres qui s'affligeassent uniquement pour n'avoir personne à massacrer, il ne faudroit point leur parler raison, mais leur ôter les moyens d'exercer leur rage meurtrière. La garantie de l'article troisième ayant prévenu toutes solides raisons de guerre, on ne sçauroit avoir de motif de l'allumer contre autrui, qui ne puisse en fournir autant à autrui contre nous-mêmes; & c'est gagner beaucoup, que de s'affranchir d'un risque où chacun est seul contre tous.

Quant à la dépendance où chacun fera du Tribunal commun, il est très-clair qu'elle ne diminuera rien des droits de
la

la Souveraineté, mais les affermira au contraire, & les rendra plus assurés par l'article troisieme, en garantissant à chacun, non-seulement ses États contre toute invasion étrangere, mais encore son autorité contre toute rébellion de ses Sujets; ainsi les Princes n'en feront pas moins absolus, & leur Couronne en sera plus assurée: de sorte qu'en se soumettant au jugement de la Diète, dans leurs démêlés d'égal à égal, & s'ôtant le dangereux pouvoir de s'emparer du bien d'autrui, ils ne font que s'assurer de leurs véritables droits, & renoncer à ceux qu'ils n'ont pas. D'ailleurs, il y a bien de la différence entre dépendre d'autrui, ou seulement d'un Corps dont on est membre, & dont chacun est Chef à son tour; car en ce dernier cas on ne fait qu'assurer sa liberté, par les garants qu'on lui donne; elle s'aliéneroit dans les mains d'un maître; mais elle s'affermit dans celles des Associés. Ceci se confirme par l'exemple du Corps Germanique; car, bien que la Souveraineté de ses membres soit altérée à bien des égards par sa Constitution, & qu'ils soient par conséquent dans un cas moins favorable que ne seroient ceux du Corps Européen, il n'y en a pourtant

pas un seul , quelque jaloux qu'il soit de son autorité , qui voulût , quand il le pourroit , s'assurer une indépendance absolue , en se détachant de l'Empire.

Remarquez de plus que le Corps Germanique ayant un Chef permanent , l'autorité de ce Chef doit nécessairement tendre sans cesse à l'usurpation ; ce qui ne peut arriver de même dans la Diète Européenne , où la présidence doit être alternative , & sans égard à l'inégalité de puissance.

A toutes ces considérations , il s'en joint une autre bien plus importante encore pour des gens aussi avides d'argent que le sont toujours les Princes ; c'est une grande facilité de plus d'en avoir beaucoup , par tous les avantages qui résulteront pour leurs Peuples & pour eux , d'une Paix continuelle , & par l'excessive dépense qu'épargne la réforme de l'état militaire , de ces multitudes de forteresses , & de cette énorme quantité de troupes , qui absorbe leurs revenus , & devient chaque jour plus à charge à leurs Peuples & à eux-mêmes. Je sçais qu'il ne convient pas à tous les Souverains

de supprimer toutes leurs troupes , & de n'avoir aucune force publique en main pour étouffer une émeute inopinée , ou repousser une invasion subite *. Je sçais encore qu'il y aura un contingent à fournir à la confédération , tant pour la garde des frontieres de l'Europe, que pour l'entretien de l'armée confédérative , destinée à soutenir, au besoin , les décrets de la Diète. Mais toutes ces dépenses faites, & l'extraordinaire des guerres à jamais supprimé, il resteroit encore plus de la moitié de la dépense militaire ordinaire à répartir entre le soulagement des Sujets, & les coffres du Prince ; de sorte que le Peuple paieroit beaucoup moins ; que le Prince , beaucoup plus riche , seroit en état d'exciter le Commerce , l'Agriculture , les Arts , de faire des établissemens utiles , qui augmenteroient encore la richesse du Peuple & la sienne ; & que l'État seroit avec cela dans une sûreté beaucoup plus parfaite que celle qu'il peut tirer de ses armées , & de tout cet

* Il se présente encore ici d'autres objections ; mais comme l'Auteur du Projet ne se les a pas faites , je les ai rejetées dans l'examen.

appareil de guerre, qui ne cesse de l'épuiser au sein de la Paix.

On dira peut-être que les Pays frontières de l'Europe seroient alors dans une position plus défavantageuse, & pourroient avoir également des guerres à soutenir, ou avec le Turc, ou avec les Corsaires d'Afrique, ou avec les Tartares.

A cela je répons, 1°. que ces Pays sont dans le même cas aujourd'hui, & que par conséquent ce ne seroit pas pour eux un désavantage positif à citer, mais seulement un avantage de moins, & un inconvénient inévitable, auquel leur situation les expose. 2°. Que, délivrés de toute inquiétude du côté de l'Europe, ils seroient beaucoup plus en état de résister au-dehors. 3°. Que la suppression de toutes les forteresses de l'intérieur de l'Europe, & des frais nécessaires à leur entretien, mettroit la confédération en état d'en établir un grand nombre sur les frontières, sans être à charge aux confédérés. 4°. Que ces forteresses construites, entretenues & gardées à frais communs, seroient autant de sûretés & de moyens d'épargne pour les Puissances

frontieres, dont elles garantiroient les États. 5°. Que les troupes de la confédération distribuées sur les confins de l'Europe, seroient toujours prêtes à repousser l'agresseur. 6°. Qu'enfin, un Corps aussi redoutable que la République Européenne, ôteroit aux Étrangers l'envie d'attaquer aucun de ses membres; comme le Corps Germanique, infiniment moins puissant, ne laisse pas de l'être assez pour se faire respecter de ses voisins, & protéger utilement tous les Princes qui le composent.

On pourra dire encore que les Européens n'ayant plus de guerres entr'eux, l'Art militaire tomberoit insensiblement dans l'oubli; que les troupes perdroient leur courage & leur discipline; qu'il n'y auroit plus ni Généraux, ni Soldats, & que l'Europe resteroit à la merci du premier venu.

Je réponds qu'il arrivera de deux choses l'une; ou les voisins de l'Europe l'attaqueront, & lui feront la guerre, ou ils redouteront la confédération, & la laisseront en paix.

Dans le premier cas ; voilà les occasions de cultiver le génie & les talens militaires , d'aguerrir & former des troupes : les armées de la confédération seront à cet égard l'école de l'Europe ; on ira sur la frontiere apprendre la guerre ; dans le sein de l'Europe , on jouira de la Paix ; & l'on réunira par ce moyen les avantages de l'une & de l'autre. Croit-on qu'il soit toujours nécessaire de se battre chez soi , pour devenir guerrier ; & les François font-ils moins braves , parce que les Provinces de Tourraine & d'Anjou ne sont pas en guerre l'une contre l'autre ?

Dans le second cas ; on ne pourra plus s'aguérir , il est vrai : mais on n'en aura plus besoin ; car à quoi bon s'exercer à la guerre , pour ne la faire à personne ? Lequel vaut mieux , de cultiver un Art funeste , ou de le rendre inutile ? S'il y avoit un secret pour jouir d'une santé inaltérable , y auroit-il du bon sens à le rejeter , pour ne pas ôter aux Médecins l'occasion d'acquérir de l'expérience ? Il reste à voir dans ce parallele , lequel des deux Arts est plus salutaire en soi , & mérite mieux d'être conservé.

Qu'on ne nous menace pas d'une invasion subite ; on sçait bien que l'Europe n'en a point à craindre , & que ce *premier venu* ne viendra jamais. Ce n'est plus le temps de ces éruptions de Barbares , qui sembloient tomber des nues. Depuis que nous parcourons d'un œil curieux toute la surface de la terre , il ne peut rien venir jusqu'à nous , qui ne soit prévu de très-loin . Il n'y a nulle Puissance au Monde , qui soit maintenant en état de menacer l'Europe entiere ; & si jamais il en vient une , ou l'on aura le temps de se préparer , ou l'on fera du moins plus en état de lui résister , étant unis en un corps , que quand il faudra terminer tout-d'un-coup de longs différends , & se réunir à la hâte.

Nous venons de voir que tous les prétendus inconveniens de l'état de confédération bien pesés , se réduisent à rien. Nous demandons maintenant si quelqu'un dans le monde en oseroit dire autant de ceux qui résultent de la maniere actuelle de vider les différends entre Prince & Prince par le droit du plus fort , c'est-à-dire , de l'état d'impolice & de guerre qu'engendre nécessairement l'in-

dépendance absolue & mutuelle de tous les Souverains dans la société imparfaite qui regne entr'eux dans l'Europe ? Pour qu'on soit mieux en état de peser ces inconvéniens, j'en vais résumer en peu de mots le sommaire que je laisse examiner au Lecteur.

1. Nul droit assuré que celui du plus fort. 2. Changemens continuels & inévitables de relations entre les Peuples, qui empêchent aucun d'eux de pouvoir fixer en ses mains la force dont il jouit. 3. Point de sûreté parfaite, aussi long-temps que les voisins ne sont pas soumis ou anéantis. 4. Impossibilité générale de les anéantir, attendu qu'en subjugant les premiers, on en trouve d'autres. 5. Précautions & frais immenses pour se tenir sur ses gardes. 6. Défaut de force & de défense dans les minorités & dans les révoltes ; car quand l'État se partage, qui peut soutenir un des partis contre l'autre ? 7. Défaut de sûreté dans les engagements mutuels. 8. Jamais de justice à espérer d'autrui, sans des frais & des pertes immenses, qui ne l'obtiennent pas toujours, & dont l'objet disputé ne dédommage que rarement. 9. Risque inévitable de ses

États, & quelquefois de sa vie, dans la poursuite de ses droits. 10. Nécessité de prendre part, malgré soi, aux querelles de ses voisins, & d'avoir la guerre quand on la voudroit le moins. 11. Interruption du Commerce & des ressources publiques, au moment qu'elles sont le plus nécessaires. 12. Danger continuel de la part d'un voisin puissant, si l'on est foible; & d'une ligue, si l'on est fort. 13. enfin, inutilité de la sagesse où préside la fortune, désolation continuelle des Peuples, affoiblissement de l'État dans les succès & dans les revers, impossibilité totale d'établir jamais un bon gouvernement, de compter sur son propre bien, & de rendre heureux, ni soi, ni les autres.

Récapitulons de même les avantages de l'Arbitrage Européen pour les Princes confédérés.

1. Sûreté entière, que leurs différends présens & futurs seront toujours terminés sans aucune guerre; sûreté incomparablement plus utile pour eux que ne seroit, pour les particuliers, celle de n'avoir jamais de procès.

2. Sujets de contestations , ôtés , ou réduits à très-peu de chose par l'anéantissement de toutes prétentions antérieures , qui compensera les renonciations , & affermira les possessions.

3. Sûreté entiere & perpétuelle , & de la personne du Prince , & de sa famille , & de ses États , & de l'ordre de succession fixé par les loix de chaque pays , tant contre l'ambition des Prétendants injustes & ambitieux , que contre les révoltes des Sujets rebelles.

4. Sûreté parfaite de l'exécution de tous les engagements réciproques entre Prince & Prince , par la garantie de la République Européenne.

5. Liberté & sûreté parfaite & perpétuelle à l'égard du Commerce tant d'État à État , que de chaque État dans les régions éloignées.

6. Suppression totale & perpétuelle de leur dépense militaire extraordinaire par terre & par mer en temps de guerre , & considérable diminution de leur dépense ordinaire en temps de paix,

7. Progrès sensible de l'Agriculture & de la population, des richesses de l'État & des revenus du Prince.

8. Facilité de tous les établissemens qui peuvent augmenter la gloire & l'autorité du Souverain, les ressources publiques & le bonheur des Peuples.

Je laisse, comme je l'ai déjà dit, au jugement des Lecteurs, l'examen de tous ces articles & la comparaison de l'état de paix qui résulte de la confédération, avec l'état de guerre qui résulte de l'impolice Européenne.

Si nous avons bien raisonné dans l'exposition de ce Projet, il est démontré premièrement, que l'établissement de la Paix perpétuelle dépend uniquement du consentement des Souverains, & n'offre point à lever d'autre difficulté que leur résistance; secondement, que cet établissement leur seroit utile de toute maniere, & qu'il n'y a nulle comparaison à faire, même pour eux, entre les inconvéniens & les avantages; en troisième lieu, qu'il est raisonnable de supposer que leur volonté s'accorde avec

leur intérêt ; enfin , que cet établissement une fois formé sur le plan proposé , seroit solide & durable , & rempliroit parfaitement son objet. Sans doute , ce n'est pas à dire que les Souverains adopteront ce Projet ; (qui peut répondre de la raison d'autrui ?) mais seulement qu'ils l'adopteroient , s'ils consultoient leurs vrais intérêts ; car on doit bien remarquer que nous n'avons point supposé les hommes tels qu'ils devroient être , bons , généreux , désintéressés , & aimant le bien public par humanité ; mais tels qu'ils sont , injustes , avides , & préférant leur intérêt à tout. La seule chose qu'on leur suppose , c'est assez de raison pour voir ce qui leur est utile , & assez de courage pour faire leur propre bonheur. Si , malgré tout cela , ce Projet demeure sans exécution , ce n'est donc pas qu'il soit chimérique ; c'est que les hommes sont insensés , & que c'est une sorte de folie d'être sage au milieu des foux.



L E T T R E

D E

J. J. ROUSSEAU.

A MONSIEUR

DE VOLTAIRE;

Le 18 Août 1756.





L E T T R E

DE J. J. ROUSSEAU

A M. DE VOLTAIRE.

VOS derniers Poèmes, Monsieur, me sont parvenus dans ma solitude ; & quoique tous mes amis connoissent l'amour que j'ai pour vos écrits, je ne sçais de quelle part ceux-ci me pourroient venir, à moins que ce ne soit de la vôtre. J'y ai trouvé le plaisir avec l'instruction, & reconnu la main du maître ; & je crois vous devoir remercier à la fois de l'exemplaire & de l'ouvrage. Je ne vous dirai pas, que tout m'en paroisse également bon ; mais les choses qui m'y déplaisent, ne font que m'imposer plus de confiance pour celles qui me transportent. Ce n'est pas sans peine que je défends quelquefois ma raison contre les charmes de votre Poésie ; mais c'est pour

rendre mon admiration plus digne de vos ouvrages, que je m'efforce de n'y pas tout admirer.

Je ferai plus, Monsieur ; je vous dirai sans détour, non les beautés que j'ai cru sentir dans ces deux Poèmes ; la tâche effraieroit ma paresse : ni même les défauts qu'y remarqueront peut-être de plus habiles gens que moi ; mais les déplaisirs qui troublent en cet instant le goût que je prenois à vos leçons ; & je vous les dirai, encore attendri d'une premiere lecture où mon cœur écoutoit avidement le vôtre, vous aimant comme mon frere, vous honorant comme mon maître, me flattant enfin que vous reconnoîtrez dans mes intentions la franchise d'une ame droite, & dans mes discours, le ton d'un ami de la vérité qui parle à un Philosophe. D'ailleurs, plus votre second poème m'enchanté, plus je prends librement parti contre le premier ; car si vous n'avez pas craint de vous opposer à vous-même, pourquoi craindrois-je d'être de votre avis ? Je dois croire que vous ne tenez pas beaucoup à des sentimens que vous réfutez si bien.

Tous mes griefs font donc contre votre poème sur le désastre de Lisbonne, parce que j'en attendois des effets plus dignes de l'humanité qui paroît vous l'avoir inspiré. Vous reprochez à Pope & à Leibnitz d'insulter à nos maux, en soutenant que tout est bien, & vous amplifiez tellement le tableau de nos miseres, que vous en aggravez le sentiment ; au lieu des consolations que j'espérois, vous ne faites que m'affliger. On dirøit que vous craignez que je ne voye pas assez combien je suis malheureux ; & vous croiriez, ce semble, me tranquilliser beaucoup en me prouvant que tout est mal.

Ne vous y trompez pas, Monsieur ; il arrive tout le contraire de ce que vous vous proposez. Cet optimisme, que vous trouvez si cruel, me console pourtant dans les mêmes douleurs que vous me peignez comme insupportables.

Le poème de Pope adoucit mes maux & me porte à la patience : le vôtre aigrit mes peines, m'excite au murmure, & m'ôtant tout, hors une espérance ébranlée, il me réduit au désespoir. Dans cette

étrange opposition qui regne entre ce que vous établissez & ce que j'éprouve, calmez la perplexité qui m'agite, & dites-moi qui s'abuse, du sentiment, ou de la raison. « Homme, prends patience, me disent Pope & Leibnitz. Tes maux » sont un effet nécessaire de ta nature, & » de la constitution de cet univers. L'Être » éternel & bienfaisant qui te gouverne » eût voulu t'en garantir. De toutes les » œconomies possibles, il a choisi celle » qui réunissoit le moins de mal & le » plus de bien, ou (pour dire la même » chose encore plus cruellement, s'il le » faut) s'il n'a pas mieux fait, c'est qu'il » ne pouvoit mieux faire ».

Que me dit maintenant votre poème ? Souffre à jamais, malheureux. S'il est » un Dieu qui t'ait créé, sans doute, il » est tout-puissant ; il pouvoit prévenir » tous tes maux : n'espere donc jamais » qu'ils finissent ; car on ne sçauroit voir » pourquoi tu existes, si ce n'est pour » souffrir & mourir ». Je ne sçais ce qu'une pareille doctrine peut avoir de plus consolant que l'optimisme & que la fatalité même. Pour moi, j'avoue qu'elle me paroît plus cruelle encore que le Mani-

chéisme. Si l'embarras de l'origine du mal vous forçoit d'altérer quelque une des perfections de Dieu, pourquoi vouloir justifier sa puissance aux dépens de sa bonté ? S'il faut choisir entre deux erreurs, j'aime encore mieux la première.

Vous ne voulez pas, Monsieur, qu'on regarde votre ouvrage comme un poème contre la Providence; & je me garderai bien de lui donner ce nom, quoique vous ayez qualifié de livre contre le genre humain un écrit où je plaidois la cause du genre humain contre lui-même. Je sçais la distinction qu'il faut faire entre les intentions d'un auteur, & les conséquences qui peuvent se tirer de sa doctrine. La juste défense de moi-même m'oblige seulement à vous faire observer, qu'en peignant les misères humaines, mon but étoit excusable, & même louable, à ce que je crois; car je monstrois aux hommes comment ils faisoient leurs malheurs eux-mêmes, & par conséquent comment ils pouvoient les éviter.

Je ne vois pas qu'on puisse chercher la source du mal moral ailleurs que dans l'homme libre, perfectionné, partant

corrompu ; & , quant aux maux physiques , si la matiere sensible & impassible est une contradiction , comme il me le semble , ils sont inevitables dans tout systême dont l'homme fait partie ; & alors la question n'est point , pourquoi l'homme n'est pas parfaitement heureux , mais pourquoi il existe ? De plus , je crois avoir montré qu'excepté la mort , qui n'est presque un mal que par les préparatifs dont on la fait précéder , la plupart de nos maux physiques sont encore notre ouvrage. Sans quitter votre sujet de Lisbonne , convenez , par exemple , que la nature n'avoit point rassemblé là vingt mille maisons de six à sept étages , & que si les habitans de cette grande ville eussent été dispersés plus également , & plus légèrement logés , le dégât eût été beaucoup moindre , & peut-être nul. Tout eût fui au premier ébranlement , & on les eût vus le lendemain à vingt lieues de-là , tout aussi gais que s'il n'étoit rien arrivé ; mais il faut rester , s'opiniâtrer autour des mazures , s'exposer à de nouvelles secousses , parce que ce qu'on laisse vaux mieux que ce qu'on peut emporter. Combien de malheureux ont péri dans ce désastre , pour vouloir prendre , l'un

ses habits, l'autre ses papiers, l'autre son argent ? Ne sçait-on pas que la personne de chaque homme est devenue la moindre partie de lui-même, & que ce n'est presque pas la peine de la sauver quand on a perdu tout le reste ?

Vous auriez voulu, (& qui n'eût pas voulu de même ?) que le tremblement se fût fait au fond d'un désert plutôt qu'à Lisbonne. Peut-on douter qu'il ne s'en forme aussi dans les déserts ? Mais nous n'en parlons point, parce qu'ils ne font aucun mal aux Messieurs de Villes, les seuls hommes dont nous tenions compte : ils en font peu même aux animaux & aux Sauvages qui habitent épars dans des lieux retirés, & qui ne craignent ni la chute des toits, ni l'embrâsement des maisons. Mais que signifieroit un pareil privilège ? Seroit-ce donc à dire que l'ordre du monde doit changer selon nos caprices, que la nature doit être soumise à nos loix, & que, pour lui interdire un tremblement de terre en quelque lieu, nous n'avons qu'à y bâtir une ville ?

Il y a des événement qui nous frappent souvent plus ou moins, selon les faces sous lesquelles on les considère, & qui perdent beaucoup de l'horreur qu'ils

inspirent au premier aspect, quand on veut les examiner de près. J'ai appris dans Zadig, & la nature me confirme de jour en jour, qu'une mort accélérée n'est pas toujours un mal réel, & qu'elle peut passer quelquefois pour un bien relatif. De tant d'hommes écrasés sous les ruines de Lisbonne, plusieurs, sans doute, ont évité de plus grands malheurs; &, malgré ce qu'une pareille description a de touchant, & fournit à la poésie, il n'est pas sûr, qu'un seul de ces infortunés ait plus souffert, que si, selon le cours ordinaire des choses, il eût attendu dans de longues angoisses la mort qui l'est venu surprendre. Est-il une fin plus triste que celle d'un mourant qu'on accable de soins inutiles, qu'un notaire & des héritiers ne laissent pas respirer, que les Médecins assassinent dans son lit à leur aise, & à qui des Prêtres barbares font avec art favoriser la mort? Pour moi, je vois partout, que les maux auxquels nous assujettit la nature sont beaucoup moins cruels que ceux que nous y ajoûtons.

Mais, quelque ingénieux que nous puissions être à fomentier nos miseres à force de belles institutions, nous n'avons

pu, jusqu'à présent, nous perfectionner au point de nous rendre généralement la vie à charge & de préférer le néant à notre existence ; sans quoi, le découragement & le désespoir se seroient bientôt emparés du plus grand nombre, & le genre humain n'eût pu subsister longtemps. Or, s'il est mieux pour nous d'être que de n'être pas, c'en seroit assez pour justifier notre existence, quand même nous n'aurions aucun dédommagement à attendre des maux que nous avons à souffrir, & que ces maux seroient aussi grands que vous les dépeignez. Mais il est difficile de trouver sur ce sujet de la bonne-foi chez les hommes & de bons calculs chez les Philosophes ; parce que ceux-ci, dans la comparaison des biens & des maux, oublient toujours le doux sentiment de l'existence, indépendamment de toute autre sensation, & que la vanité de mépriser la mort engage les autres à calomnier la vie ; à-peu-près comme ces femmes qui, avec une robe tachée & des ciseaux, prétendent aimer mieux des trous que des taches.

Vous pensez, avec Erasme, que peu de gens voudroient renaître aux mêmes

conditions qu'ils ont vecu ; mais tel tient sa marchandise fort haute qui en rabat-troit beaucoup , s'il avoit quelque espoir de conclure le marché. D'ailleurs , Monsieur , qui dois-je croire que vous avez consulté sur cela ? Des riches , peut-être rassasiés de faux plaisirs , mais ignorant les véritables , toujours ennuyés de la vie & toujours tremblans de la perdre. Peut-être des gens de lettres , de tous les ordres d'hommes le plus sédentaire , le plus mal-fain , le plus réfléchissant , & par conséquent le plus malheureux. Voulez-vous trouver des hommes de meilleure composition , ou du moins communément plus sinceres , & qui , formant le plus grand nombre , doivent au moins pour cela être écoutés par préférence ? Consultez un honnête bourgeois qui aura passé une vie obscure & tranquille , sans projets & sans ambition ; un bon artisan , qui vit commodément de son métier ; un paysan même , non de France , où l'on prétend qu'il faut les faire mourir de misere , afin qu'ils nous fassent vivre : mais du pays , par exemple , où vous êtes , & généralement de tout pays libre. J'ose poser en fait qu'il n'y a peut-être pas dans le haut Valais un seul Montagnard

gnard mécontent de sa vie presque automate, & qui n'acceptât volontiers, au lieu même du Paradis, le marché de renaître sans cesse pour végéter ainsi perpétuellement. Ces différences me font croire, que c'est souvent l'abus que nous faisons de la vie qui nous la rend à charge; & j'ai bien moins bonne opinion de ceux qui sont fâchés d'avoir vécu, que de celui qui peut dire avec Caton : *Nec me vixisse pœnitet, quoniam ita vixi, ut frustra me natum non existimem.* Cela n'empêche pas que le Sage ne puisse quelquefois déloger volontairement sans murmure & sans désespoir, quand la nature ou la fortune lui portent bien distinctement l'ordre du départ. Mais, selon le cours ordinaire des choses, de quelques maux que soit semée la vie humaine, elle n'est pas, à tout prendre, un mauvais présent; & si ce n'est pas toujours un mal de mourir, c'en est fort rarement un de vivre.

Nos différentes manières de penser sur tous ces articles, m'apprennent pourquoi plusieurs de vos preuves sont peu concluantes pour moi. Car je n'ignore pas combien la raison humaine prend

plus facilement le moule de nos opinions que celui de la vérité, & qu'entre deux hommes d'avis contraire, ce que l'un croit démontré, n'est souvent qu'un sophisme pour l'autre. Quand vous attaquez, par exemple, la chaîne des êtres si bien décrite par Pope, vous dites qu'il n'est pas vrai que, si l'on ôtoit un atôme du monde, le monde ne pourroit subsister. Vous citez là dessus M. de Crouzas; puis vous ajoûtez que la nature n'est asservie à aucune mesure précise ni à aucune forme précise; que nulle planète ne se meut dans une courbe absolument régulière; que nul être connu n'est d'une figure précisément mathématique; que nulle quantité précise n'est requise pour nulle opération; que la nature n'agit jamais rigoureusement; qu'ainsi on n'a aucune raison d'affirmer qu'un atôme de moins sur la terre seroit la cause de la destruction de la terre. Je vous avoue que sur tout cela, Monsieur, je suis plus frappé de la force de l'affertion que de celle du raisonnement, & qu'en cette occasion, je céderois avec plus de confiance à votre autorité qu'à vos preuves.

A l'égard de M. de Crouzas, je n'ai

point lu son écrit contre Pope, & ne suis peut être pas en état de l'entendre ; mais ce qu'il y a de très-certain, c'est que je ne lui céderai pas ce que je vous aurai disputé, & que j'ai tout aussi peu de foi à ses preuves qu'à son autorité. Loin de penser que la nature ne soit point asservie à la précision des quantités & des figures, je croirois, tout au contraire, qu'elle seule suit à la rigueur cette précision, parce qu'elle seule sçait comparer exactement les fins & les moyens, & mesurer la force à la résistance. Quant à ces irrégularités prétendues, peut-on douter qu'elles n'aient toutes leur cause physique, & suffit-il de ne la pas appercevoir pour nier qu'elle existe ? Ces apparentes irrégularités viennent sans doute de quelques loix que nous ignorons, & que la nature suit tout aussi fidèlement que celles qui nous sont connues ; de quelque agent que nous n'appercevons pas, & dont l'obstacle ou le concours a des mesures fixes dans toutes ses opérations : autrement il faudroit dire nettement qu'il y a des actions sans principe & des effets sans cause ; ce qui répugne à toute philosophie.

Supposons deux poids en équilibre, & pourant inégaux ; qu'on ajoûte au plus petit la quantité dont ils diffèrent : ou les deux poids resteront encore en équilibre ; & l'on aura une cause sans effet ; ou l'équilibre sera rompu , & l'on aura un effet sans cause. Mais si les poids étoient de fer , & qu'il y eut un grain d'aimant caché sous l'un des deux , la précision de la nature lui ôteroit alors l'apparence de la précision , & à force d'exactitude elle paroîtroit en manquer. Il n'y a pas une figure , pas une opération , pas une loi dans le monde physique , à laquelle on ne puisse appliquer quelque exemple semblable à celui que je viens de proposer sur la pesanteur.

Vous dites que nul être connu n'est d'une figure précisément mathématique ; je vous demande , Monsieur , s'il y a quelque figure possible qui ne le soit pas , & si la courbe la plus bizarre n'est pas aussi régulière aux yeux de la nature qu'un Cercle parfait aux nôtres. J'imagine , au reste , que , si quelque corps pouvoit avoir cette apparente régularité , ce ne seroit que l'univers même , en le supposant plein & borné ; car les figures mathémati-

ques, n'étant que des abstractions, n'ont de rapport qu'à elles-mêmes; au lieu que toutes celles des corps naturels sont relatives à d'autres corps, & à des mouvemens qui les modifient : ainsi cela ne prouveroit encore rien contre la précision de la nature, quand même nous serions d'accord sur ce que vous entendez par ce mot de *précision*.

Vous distinguez les évènements qui ont des effets, de ceux qui n'en ont point. Je doute que cette distinction soit solide. Tout évènement me semble avoir nécessairement quelque effet ou moral ou physique, ou composé des deux, mais qu'on n'apperçoit pas toujours, parce que la filiation des évènements est encore plus difficile à suivre que celle des hommes. Comme en général on ne doit pas chercher des effets plus considérables que les évènements qui les produisent ; la petitesse des causes rend souvent l'examen ridicule, quoique les effets soient certains, & souvent aussi plusieurs effets presque imperceptibles se réunissent pour produire un évènement considérable. Ajoutez que tel effet ne laisse pas d'avoir lieu, quoiqu'il agisse hors du corps qui

le produit. Ainsi la poussière qu'éleve un carrosse, peut ne rien faire à la marche de la voiture & influer sur celle du monde ; mais comme il n'y a rien d'étranger à l'univers, tout ce qui s'y fait, agit nécessairement sur l'univers même. Ainsi, Monsieur, vos exemples me paroissent plus ingénieux que convaincans ; je vois mille raisons plausibles, pourquoi il n'étoit peut-être pas indifférent à l'Europe qu'un certain jour l'héritière de Bourgogne fût bien ou mal coiffée ; ni au destin de Rome, que César tournât les yeux à droite ou à gauche, & crachât de l'un ou de l'autre côté, en allant au Sénat, le jour qu'il y fut puni. En un mot, en me rappelant le grain de sable cité par Pascal, je suis, à quelques égards, de l'avis de votre Bramine ; & de quelque manière qu'on envisage les choses, si tous les évènements n'ont pas des effets sensibles, il me paroît incontestable que tous en ont de réels, dont l'esprit humain perd aisément le fil, mais qui ne sont jamais confondus par la nature.

Vous dites qu'il est démontré que les corps célestes font leurs révolutions dans l'espace non-résistant. C'étoit assurément

une belle chose à démontrer; mais, selon la coutume des ignorans, j'ai très-peu de foi aux démonstrations qui passent ma portée. J'imaginerois que, pour bâtir celle-ci, l'on auroit à-peu-près raisonné de cette manière :

Telle force, agissant selon telle loi, doit donner aux Astres tel mouvement dans un milieu non-résistant : or les Astres ont exactement le mouvement calculé, donc il n'y a point de résistance. Mais qui peut sçavoir s'il n'y a peut-être pas un million d'autres loix possibles, sans compter la véritable, selon lesquelles les mêmes mouvemens s'expliqueroient mieux encore dans un fluide, que dans le vuide par celle-ci ? L'horreur du vuide n'a-t-elle pas long-temps expliqué la plupart des effets qu'on a depuis attribués à l'action de l'air ? D'autres expériences ayant ensuite détruit l'horreur du vuide, tout ne s'est-il pas trouvé plein ? N'a-t-on pas rétabli le vuide sur de nouveaux calculs ? Qui nous répondra qu'un système encore plus exact ne la détruira pas derechef ? Laissons les difficultés sans nombre qu'un Physicien feroit peut-être sur la nature de la lumière

& des espaces éclairés ; mais croyez-vous de bonne-foi, que Bayle, dont j'admire avec vous la sagesse & la retenue en matiere d'opinion, eût trouvé la vôtre si démontrée ? En général, il semble que les Sceptiques s'oublient un peu, sitôt qu'ils prennent le ton dogmatique ; & qu'ils devroient user plus sobrement que personne du terme de *démontrer*. Le moyen d'être cru, quand on se vante de ne rien sçavoir, en affirmant tant de choses ?

Au reste, vous avez fait un correctif très-juste au systême de Pope, en observant qu'il n'y a aucune gradation proportionnelle entre les créatures & le Créateur ; & que, si la chaîne des êtres créés aboutit à Dieu, c'est parce qu'il la tient, & non parce qu'il la termine.

Sur le bien du tout, préférable à celui de sa partie, vous faites dire à l'homme :
 » Je dois être aussi cher à mon maître,
 » moi, être pensant & sentant, que les
 » planettes, qui probablement ne sentent
 » point ». Sans doute cet univers matériel ne doit pas être plus cher à son Auteur qu'un seul être pensant & sentant. Mais le systême de cet univers qui pro-

duit, conserve & perpétue tous les êtres pensans & sentans, doit lui être plus cher qu'un seul de ces êtres ; il peut donc, malgré sa bonté, ou plutôt par sa bonté même, sacrifier quelque chose du bonheur des individus à la conservation du tout. Je crois, j'espère valoir mieux aux yeux de Dieu que la terre d'une planète ; mais si les planètes sont habitées, comme il est probable, pourquoi vaudrois-je mieux à ses yeux que tous les habitans de Saturne ? On a beau tourner ces idées en ridicule, il est certain que toutes les analogies sont pour cette population, & qu'il n'y a que l'orgueil humain qui soit contre. Or, cette population supposée, la conservation de l'univers semble avoir, pour Dieu-même, une moralité qui se multiplie par le nombre des mondes habités.

Que le cadavre d'un homme nourrisse des vers, des loups ou des plantes, ce n'est pas, je l'avoue, un dédommagement de la mort de cet homme ; mais si, dans le système de l'univers, il est nécessaire à la conservation du genre humain qu'il y ait une circulation de substance entre les hommes, les animaux &

les végétaux, alors le mal particulier d'un individu contribue au bien général. Je meurs; je suis mangé des vers; mais mes enfans, mes freres vivront comme j'ai vécu; & je fais, par l'ordre de la nature, pour tous les hommes, ce que firent volontairement Codrus, Curtius, les Décies, les Philènes, & mille autres pour une petite partie d'hommes.

Pour revenir, Monsieur, au systême que vous attaquez, je crois qu'on ne peut l'examiner convenablement, sans distinguer avec soin le mal particulier dont aucun philosophe n'a jamais nié l'existence, du mal général que nie l'optimiste. Il n'est pas question de sçavoir, si chacun de nous souffre, ou non; mais s'il étoit bon que l'univers fût, & si nos maux étoient inévitables dans la constitution de l'univers. Ainsi l'addition d'un article rendroit ce semble la proposition plus exacte; & au lieu de *Tout est bien*, il vaudroit peut-être mieux dire; *Le tout est bien*, ou *Tout est bien pour le tout*. Alors il est très-évident qu'aucun homme ne sçauroit donner des preuves directes ni pour ni contre; car ces preuves dépendent d'une connoissance parfaite de la

constitution du monde & du but de son Auteur, & cette connoissance est incontestablement au-dessus de l'intelligence humaine. Les vrais principes de l'optimisme ne peuvent se tirer, ni des propriétés de la matiere, ni de la mécanique de l'univers, mais seulement par induction des perfections de Dieu qui préside à tout ; de sorte qu'on ne prouve pas l'existence de Dieu par le systême de Pope, mais le systême de Pope par l'existence de Dieu : & c'est sans contredit de la question de la Providence qu'est dérivée celle de l'origine du mal. Que si ces deux questions n'ont pas mieux été traitées l'une que l'autre, c'est qu'on a toujours si mal raisonné sur la Providence, que ce qu'on en a dit d'absurde a fort embrouillé tous les corollaires qu'on pouvoit tirer de ce grand & consolant dogme.

Les premiers qui ont gâté la cause de Dieu sont les Prêtres & les Dévots, qui ne souffrent pas que rien se fasse selon l'ordre établi, mais font toujours intervenir la justice Divine à des évènements purement naturels, &, pour être sûrs de leur fait, punissent & châtient les mé-

chans, éprouvent ou récompensent les bons indifféremment avec des biens ou des maux, selon l'évènement. Je ne sçais, pour moi, si c'est une bonne Théologie; mais je trouve que c'est une mauvaise maniere de raisonner, de fonder indifféremment sur le pour & le contre les preuves de la Providence, & de lui attribuer sans choix tout ce qui se feroit également sans elle.

Les Philosophes, à leur tour, ne me paroissent guères plus raisonnables: je les vois s'en prendre au Ciel de ce qu'ils ne sont pas impassibles; crier que tout est perdu, quand ils ont mal aux dents, ou qu'ils sont pauvres, ou qu'on les vole; & charger Dieu, comme dit Sénèque, de la garde de leur valise. Si quelque accident tragique eût fait périr Cartouche ou César dans leur enfance; on auroit dit: quels crimes avoient-ils commis? Ces deux brigands ont vécu, & nous disons: pourquoi les avoir laissé vivre? Au contraire, un Dévot dira dans le premier cas: Dieu voulut punir le pere en lui ôtant son enfant; & dans le second: Dieu conservoit l'enfant pour le châtement du peuple. Ainsi quelque

parti qu'ait pris la nature, la Providence a toujours raison chez les Dévots, & toujours tort chez les Philosophes. Peut-être dans l'ordre des choses humaines, n'a-t-elle ni tort ni raison, parce que tout tient à la loi commune, & qu'il n'y a d'exception pour personne. Il est à croire que les évènements particuliers ne font rien ici-bas aux yeux du Maître de l'univers, que sa Providence est seulement universelle, qu'il se contente de conserver les genres & les espèces, & de présider au tout, sans s'inquiéter de la manière dont chaque individu passe cette courte vie. Un Roi sage qui veut que chacun vive heureux dans ses États, a-t-il besoin de s'informer si les cabarets y sont bons? Le passant murmure une nuit, quand ils sont mauvais, & rit tout le reste de ses jours d'une impatience aussi déplacée. *Commorandi enim Natura diversorium nobis, non habitandi dedit.*

Pour penser juste à cet égard, il semble que les choses devroient être considérées relativement dans l'ordre physique, & absolument dans l'ordre moral: de sorte que la plus grande idée que je puis me faire de la Providence, est que chaque être matériel soit disposé le mieux qu'il

est possible par rapport au tout, & chaque être intelligent & sensible le mieux qu'il est possible par rapport à lui-même ; ce qui signifie en d'autres termes, que, pour qui sent son existence, il vaut mieux exister que ne pas exister. Mais il faut appliquer cette règle à la durée totale de chaque être sensible, & non à quelques instans particuliers de sa durée, telle que la vie humaine ; ce qui montre combien la question de la Providence tient à celle de l'immortalité de l'ame, que j'ai le bonheur de croire, sans ignorer que la raison peut en douter ; & à celle de l'éternité des peines, que ni vous ni moi, ni jamais homme pensant bien de Dieu, ne croirons jamais.

Si je ramène ces questions diverses à leur principe commun, il me semble qu'elles se rapportent toutes à celle de l'existence de Dieu. Si Dieu existe, il est parfait ; s'il est parfait, il est sage, puissant & juste ; s'il est sage & puissant, tout est bien ; s'il est juste & puissant, mon ame est immortelle ; si mon ame est immortelle, trente ans de vie ne sont rien pour moi, & sont peut-être nécessaires au maintien de l'univers. Si l'on m'accorde la première proposition, ja-

mais on n'ébranlera les suivantes ; si on la nie , il ne faut point disputer sur ses conséquences.

Nous ne sommes ni l'un ni l'autre dans ce dernier cas. Bien loin , du moins, que je puisse présumer rien de semblable de votre part en lisant le recueil de vos œuvres , la plupart m'offrent les idées les plus grandes , les plus douces , les plus consolantes de la Divinité ; & j'aime bien mieux un Chrétien de votre façon que de celle de la Sorbonne.

Quant à moi , je vous avouerai naïvement , que ni le pour ni le contre ne me paroissent démontrés sur ce point par les lumières de la raison , & que , si le Théiste ne fonde son sentiment que sur des probabilités , l'Athée , moins précis encore , ne me paroît fonder le sien , que sur des possibilités contraires. De plus , les objections , de part & d'autre , sont toujours insolubles , parce qu'elles roulent sur des choses dont les hommes n'ont point de véritable idée. Je conviens de tout cela , & pourtant je crois en Dieu tout aussi fortement que je croye aucune autre vérité , parce que croire & ne croire pas , sont les choses qui dépendent le moins de moi ; que l'état de doute est

un état trop violent pour mon ame ; que, quand ma raison flotte, ma foi ne peut rester long-temps en suspens, & se determine sans elle ; qu'enfin mille sujets de préférence m'attirent du côté le plus consolant & joignent le poids de l'espérance à l'équilibre de la raison.

Voilà donc une vérité dont nous parlons tous deux, à l'appui de laquelle vous sentez combien l'optimisme est facile à défendre, & la Providence à justifier ; & ce n'est pas à vous qu'il faut répéter les raisonneimens rebattus, mais solides, qui ont été faits si souvent à ce sujet. A l'égard des Philosophes qui ne conviennent pas du principe, il ne faut point disputer avec eux sur ces matieres, parce que ce qui n'est qu'une preuve de sentiment pour nous, ne peut devenir pour eux une démonstration, & que ce n'est pas un discours raisonnable de dire à un homme : Vous devez croire ceci, parce que je le crois. Eux, de leur côté, ne doivent point disputer avec nous sur ces mêmes matieres, parce qu'elles ne sont que des corollaires de la proposition principale qu'un adversaire honnête ose à peine leur opposer, & qu'à leur tour ils auroient tort d'exiger qu'on leur prouvât le

corollaire indépendamment de la proposition qui lui sert de base. Je pense qu'ils ne le doivent pas, encore par une autre raison. C'est qu'il y a de l'inhumanité à troubler les ames paisibles, & à désoler les hommes à pure perte, quand ce qu'on veut leur apprendre n'est ni certain ni utile. Je pense, en un mot, qu'à votre exemple, on ne sçauroit attaquer trop fortement la superstition qui trouble la société, ni trop respecter la Religion qui la soutient.

Mais je suis indigné, comme vous, que la foi de chacun ne soit pas dans la plus parfaite liberté, & que l'homme ose contrôler l'intérieur des consciences où il ne sçauroit pénétrer ; comme s'il dépendoit de nous de croire ou de ne pas croire dans les matieres où la démonstration n'a point lieu, & qu'on pût jamais asservir la raison à l'autorité. Les Rois de ce monde ont-ils donc quelque inspection dans l'autre ? & sont-ils en droit de tourmenter leurs Sujets ici bas, pour les forcer d'aller en Paradis ? Non ; tout Gouvernement humain se borne par sa nature aux devoirs civils ; &, quoi qu'en ait pu dire le Sophiste Hobbes,

quand un homme sert bien l'État, il ne doit compte à personne de la manière dont il sert Dieu.

J'ignore si cet Être juste ne punira point un jour toute tyrannie exercée en son nom : je suis bien sûr, au moins, qu'il ne la partagera pas, & ne refusera le bonheur éternel à nul incrédule vertueux & de bonne-foi. Puis-je, sans offenser sa bonté & même sa justice, douter qu'un cœur droit ne rachette une erreur involontaire, & que des mœurs irréprochables ne vailent bien mille cultes bizarres prescrits par les hommes, & rejettés par la raison ? Je dirai plus : si je pouvois, à mon choix, acheter les œuvres aux dépens de ma foi, & compenser à force de vertu mon incrédulité supposée, je ne balancerois pas un instant ; & j'aimerois mieux pouvoir dire à Dieu : J'ai fait, sans songer à toi, le bien qui t'est agréable, & mon cœur suivoit ta volonté sans la connoître ; que de lui dire, comme il faudra que je fasse un jour : Hélas ! je t'aimois & n'ai cessé de t'offenser ; je t'ai connu, & n'ai rien fait pour te plaire.

Il y a, je l'avoue, une sorte de profession de foi que les loix peuvent im-

poser ; mais, hors les principes de la morale & du droit natutel, elle doit être purement négative , parce qu'il peut exister des Religions qui attaquent les fondemens de la société, & qu'il faut commencer par exterminer ces Religions pour assurer la paix de l'État. De ces dogmes à proscrire, l'intolérance est sans difficulté le plus odieux ; mais il faut le prendre à sa source ; car les Fanatiques les plus sanguinaires changent de langage selon la fortune, & ne prêchent que patience & douceur, quand ils ne sont pas les plus forts. Ainsi j'appelle intolérant par principes, tout homme qui s' imagine qu'on ne peut être homme de bien sans croire tout ce qu'il croit ; & damne impitoyablement tous ceux qui ne pensent pas comme lui. En effet, les fidèles sont rarement d'humeur à laisser les réprouvés en paix dans le monde ; & un Saint qui croit vivre avec des damnés, anticipe volontiers sur le métier du diable. Que s'il y avoit des incroyans intolérans, qui voulussent forcer le peuple à ne rien croire, je ne les bannirois pas moins sévèrement, que ceux qui le veulent forcer à croire tout ce qui leur plaît.

Je voudrois donc qu'on eût dans chaque État un code moral, ou une espece de profession de foi civile, qui contînt positivement les maximes sociales que chacun seroit tenu d'admettre, & négativement les maximes fanatiques qu'on seroit tenu de rejeter, non comme impies, mais comme séditionnelles. Ainsi toute Religion qui pourroit s'accorder avec le code, seroit admise; toute Religion qui ne s'y accorderoit pas, seroit proscrire; & chacun seroit libre de n'en avoir point d'autre que le code même. Cet ouvrage fait avec soin, seroit, ce me semble, le livre le plus utile qui jamais ait été composé, & peut-être le seul nécessaire aux hommes. Voilà, Monsieur, un sujet pour vous. Je souhairois passionnément que vous voulussiez entreprendre cet ouvrage, & l'embellir de votre Poésie, afin que, chacun pouvant l'apprendre aisément, il portât, dès l'enfance, dans tous les cœurs, ces sentimens de douceur & d'humanité, qui brillent dans vos écrits, & qui manquent toujours aux Dévots. Je vous exhorte à méditer ce projet, qui doit plaire au moins à votre ame. Vous nous avez donné dans votre Poème sur la Religion naturelle le Catéchisme de

l'homme : donnez-nous maintenant , dans celui que je vous propose, le Catéchisme du Citoyen. C'est une matiere à méditer long-temps, & peut-être à réserver pour le dernier de vos ouvrages, afin d'achever, par un bienfait au genre humain, la plus brillante carrière que jamais homme de lettres ait parcourue.

Je ne puis m'empêcher, Monsieur, de remarquer, à ce propos, une opposition bien singulière entre vous & moi dans le sujet de cette lettre. Rassaïé de gloire, & désabusé des vaines grandeurs, vous vivez libre au sein de l'abondance ; bien sûr de l'immortalité, vous philosophez paisiblement sur la nature de l'ame ; & si le corps ou le cœur souffre, vous avez Tronchin pour médecin & pour ami : vous ne trouvez pourtant que mal sur la terre. Et moi, obscur, pauvre & tourmenté d'un mal sans remede, je médite avec plaisir dans ma retraite, & trouve que tout est bien. D'où viennent ces contradictions apparentes ? Vous l'avez vous-même expliqué : vous jouissez ; mais j'espere ; & l'espérance embellit tout.

J'ai autant de peine à quitter cette en-

nuyeuse lettre, que vous en aurez à l'achever. Pardonnez-moi, grand homme, un zèle peut-être indiscret, mais qui ne s'épancheroit pas avec vous, si je vous estimois moins. A Dieu ne plaise que je veuille offenser celui de mes contemporains dont j'honore le plus les talens, & dont les écrits parlent le mieux à mon cœur; mais il s'agit de la cause de la Providence dont j'attends tout. Après avoir si long-temps puisé dans vos leçons des consolations & du courage, il m'est dur que vous m'ôtiez maintenant tout cela, pour ne m'offrir qu'une espérance incertaine & vague, plutôt comme un palliatif actuel, que comme un dédommagement à venir. Non : j'ai trop souffert en cette vie pour n'en pas attendre une autre. Toutes les subtilités de la Métaphysique ne me feront pas douter un moment de l'immortalité de l'ame, & d'une Providence bienfaisante. Je la sens, je la crois, je la veux, je l'espère, je la défendrai jusqu'à mon dernier soupir; & ce sera, de toutes les disputes que j'aurai soutenues, la seule où mon intérêt ne sera pas oublié.

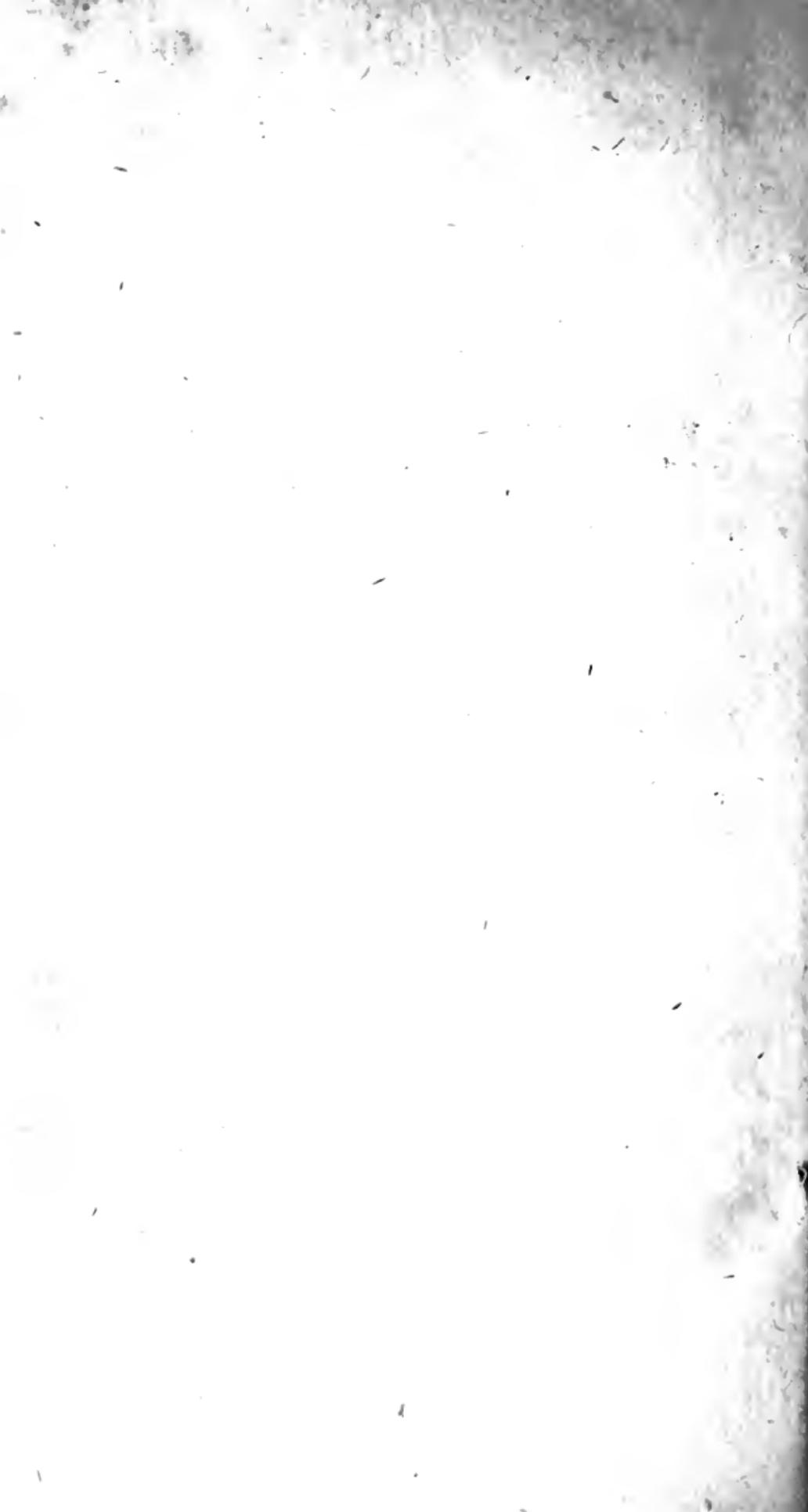
Je suis, Monsieur, &c.

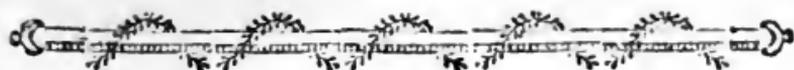
DE
L'IMITATION

THÉÂTRALE.

ESSAI

*TIRÉ DES DIALOGUES
DE PLATON.*





AVERTISSEMENT.

CE petit Écrit n'est qu'une espèce d'extrait de divers endroits où Platon traite de l'Imitation théâtrale. Je n'y ai guères d'autre part que de les avoir rassemblés & liés dans la forme d'un discours suivi, au lieu de celle du Dialogue qu'ils ont dans l'original. L'occasion de ce travail fut la Lettre à M. d'Alembert sur les Spectacles; mais n'ayant pu commodément l'y faire entrer, je le mis à part pour être employé ailleurs, ou tout-à-fait supprimé. Depuis lors, cet Écrit étant sorti de mes mains, se trouva compris, je ne sçais comment, dans un mar-

ché qui ne me regardoit pas. Le Manuscrit m'est revenu , mais le Libraire l'a réclamé comme acquis par lui de bonne foi , & je n'en veux pas dédire celui qui le lui a cédé. Voilà comment cette bagatelle passe aujourd'hui à l'Impression.





D E

L'IMITATION

THÉÂTRALE.

PLus je songe à l'établissement de notre République imaginaire , plus il me semble que nous lui avons prescrit des loix utiles & appropriées à la nature de l'homme. Je trouve , sur-tout , qu'il importoit de donner, comme nous avons fait , des bornes à la licence des Poètes , & de leur interdire toutes les parties de leur art qui se rapportent à l'imitation. Nous reprendrons même , si vous voulez , ce sujet , à présent que les choses plus importantes sont examinées ; & , dans l'espoir que vous ne me dénoncerez pas à ces dangereux ennemis , je vous avouerai que je regarde tous les Auteurs dramatiques , comme les corrupteurs du Peuple , ou de quiconque , se laissant amuser par leurs images , n'est pas

L ij

capable de les considérer sous leur vrai point de vue, ni de donner à ces fables le correctif dont elles ont besoin. Quelque respect que j'aie pour Homère leur modèle & leur premier maître, je ne crois pas lui devoir plus qu'à la vérité ; & , pour commencer par m'assurer d'elle , je vais d'abord rechercher ce que c'est qu'imitation.

Pour imiter une chose , il faut en avoir l'idée. Cette idée est abstraite, absolue, unique & indépendante du nombre d'exemplaires de cette chose qui peuvent exister dans la nature. Cette idée est toujours antérieure à son exécution : car l'Architecte qui construit un Palais , a l'idée d'un Palais avant que de commencer le sien. Il n'en fabrique pas le modèle , il le suit , & ce modèle est d'avance dans son esprit,

Borné par son art à ce seul objet , cet Artiste ne sçait faire que son Palais ou d'autres Palais semblables : mais il y en a de bien plus universels , qui font tout ce que peut exécuter au monde quelque Ouvrier que ce soit , tout ce que produit la nature , tout ce que peuvent faire

de visible au ciel , sur la terre , aux enfers , les Dieux mêmes. Vous comprenez bien que ces Artistes si merveilleux sont des Peintres , & même le plus ignorant des hommes en peut faire autant avec un miroir. Vous me direz que le Peintre ne fait pas ces choses , mais leurs images : autant en fait l'Ouvrier qui les fabrique réellement , puisqu'il copie un modele qui existoit avant elles.

Je vois là trois Palais bien distincts. Premièrement le modele ou l'idée originale qui existe dans l'entendement de l'Architecte , dans la nature , ou tout au moins dans son Auteur avec toutes les idées possibles dont il est la source. En second lieu , le Palais de l'Architecte , qui est l'image de ce modele ; & enfin le Palais du Peintre , qui est l'image de celui de l'Architecte. Ainsi , Dieu , l'Architecte & le Peintre sont les auteurs de ces trois Palais. Le premier Palais est l'idée originale , existante par elle-même ; le second en est l'image ; le troisieme est l'image de l'image , ou ce que nous appellons proprement imitation. D'où il suit que l'imitation ne tient pas , comme on croit , le second rang , mais le troisieme dans l'or-

dre des êtres, & que, nulle image n'étant exacte & parfaite, l'imitation est toujours d'un degré plus loin de la vérité qu'on ne pense.

L'Architecte peut faire plusieurs Palais sur le même modele; le Peintre, plusieurs tableaux du même Palais: mais quant au type ou modele original, il est unique; car si l'on supposoit qu'il y en eût deux semblables, ils ne seroient plus originaux; ils auroient un modele original, commun à l'un & à l'autre, & c'est celui-là seul qui seroit le vrai. Tout ce que je dis ici de la peinture est applicable à l'imitation théâtrale: mais avant que d'en venir-là, examinons plus en détail les imitations du Peintre.

Non-seulement il n'imité dans ses tableaux que les images des choses; sçavoir, les productions sensibles de la nature, & les Ouvrages des Artistes; il ne cherche pas même à rendre exactement la vérité de l'objet, mais l'apparence: il le peint tel qu'il paroît être, & non pas tel qu'il est. Il le peint sous un seul point de vue, & choisissant ce point de vue à sa volonté, il rend, selon qu'il lui convient, le même objet agréable ou difforme aux

yeux des spectateurs. Ainsi jamais il ne dépend d'eux de juger de la chose imitée en elle-même; mais ils sont forcés d'en juger sur une certaine apparence, & comme il plaît à l'imitateur : souvent même ils n'en jugent que par habitude, & il entre de l'arbitraire jusques dans l'imitation*.

* L'expérience nous apprend que la belle harmonie ne flatte point une oreille non prévenue, qu'il n'y a que la seule habitude qui nous rende agréables les consonnances, & nous les fasse distinguer des intervalles les plus discordans. Quant à la simplicité des rapports sur laquelle on a voulu fonder le plaisir de l'harmonie, j'ai fait voir dans l'Encyclopédie au mot *Consonnance*, que ce principe est insoutenable, & je crois facile à prouver que toute notre harmonie est une invention barbare & gothique qui n'est devenue que par trait de temps, un art d'imitation. Un Magistrat studieux, qui, dans ses momens de loisir, au lieu d'aller entendre de la musique, s'amuse à en approfondir les systèmes, a trouvé que le rapport de la quinte n'est de deux à trois que par approximation, & que ce rapport est rigoureusement incommensurable. Personne au moins ne sçauroit nier qu'il ne soit tel sur nos clavessins en vertu du tempérament; ce qui n'empêche pas ces quintes ainsi tempérées de nous paroître agréables. Or où est, en pareil cas, la simplicité du rapport qui devrait nous les rendre tel-

L'art de représenter les objets est fort différent de celui de les faire con-

les ? Nous ne sçavons point encore si notre système de musique n'est pas fondé sur de pures conventions ; nous ne sçavons point si les principes n'en sont pas tout-à-fait arbitraires , & si tout autre système , substitué à celui-là , ne parviendroit pas , par l'habitude , à nous plaire également. C'est une question discutée ailleurs. Par une analogie assez naturelle , ces réflexions pourroient en exciter d'autres au sujet de la peinture sur le ton d'un tableau , sur l'accord des couleurs , sur certaines parties du dessin où il entre peut-être plus d'arbitraire qu'on ne pense , & où l'imitation même peut avoir des règles de convention. Pourquoi les Peintres n'osent-ils entreprendre des imitations nouvelles , qui n'ont contre elles que leur nouveauté , & paroissent d'ailleurs tout-à-fait du ressort de l'art ? Par exemple , c'est un jeu pour eux de faire paroître en relief une surface plane , pourquoi donc nul d'entr'eux n'a-t-il tenté de donner l'apparence d'une surface plane à un relief ? S'ils font qu'un plafond paroisse une voûte , pourquoi ne font-ils pas qu'une voûte paroisse un plafond ? Les ombres , diront-ils , changent d'apparence à divers points de vue ; ce qui n'arrive pas de même aux surfaces planes. Levons cette difficulté , & prions un Peintre de peindre & colorier une statue de maniere qu'elle paroisse plate , rase , & de la même couleur , sans aucun dessin , dans un seul jour & sous un seul point de vue. Ces nouvelles considéra-

noître. Le premier plaît sans instruire; le second instruit sans plaire. L'Artiste qui leve un plan & prend des dimensions exactes ne fait rien de fort agréable à la vue; aussi son ouvrage n'est-il recherché que par les gens de l'art. Mais celui qui trace une perspective, flatte le Peuple & les ignorans, parce qu'il ne leur fait rien connoître, & leur offre seulement l'apparence de ce qu'ils connoissoient déjà. Ajoûtez que la mesure, nous donnant successivement une dimension & puis l'autre, nous instruit lentement de la vérité des choses; au lieu que l'apparence nous offre le tout à la fois, & sous l'opinion d'une plus grande capacité d'esprit, flatte le sens en séduisant l'amour-propre.

Les représentations du Peintre, dépourvues de toute réalité, ne produisent même cette apparence, qu'à l'aide de quelques vaines ombres & de quelques légers simulacres qu'il fait prendre pour la chose même. S'il y avoit quelque mélange de vérité dans ses imitations, il

tions ne seroient peut-être pas indignes d'être examinées par l'amateur éclairé qui a si bien philosophé sur cet art.

faudroit qu'il connût les objets qu'il imite ; il seroit Naturaliste , Ouvrier , Physicien , avant d'être Peintre. Mais au contraire , l'étendue de son art n'est fondé que sur son ignorance ; & il ne peint tout , que parce qu'il n'a besoin de rien connoître. Quand il nous offre un Philosophe en méditation , un Astronome observant les astres , un Géometre traçant des figures , un Tourneur dans son atelier , sçait-il pour cela tourner , calculer , méditer , observer les astres ? Point du tout ; il ne sçait que peindre. Hors d'état de rendre raison d'aucune des choses qui sont dans son tableau , il nous abuse doublement par ses imitations , soit en nous offrant une apparence vague & trompeuse , dont ni lui ni nous ne sçaurions distinguer l'erreur ; soit en employant des mesures fausses pour produire cette apparence ; c'est-à-dire , en altérant toutes les véritables dimensions selon les loix de la perspective , de sorte que , si le sens du spectateur ne prend pas le change & se borne à voir le tableau tel qu'il est , il se trompera sur tous les rapports des choses qu'on lui présente , ou les trouvera tous faux. Cependant l'illusion sera telle que les simples & les enfans s'y

méprendront , qu'ils croiront voir des objets que le Peintre lui-même ne connoît pas , & des Ouvriers à l'art desquels il n'entend rien.

Apprenons par cet exemple à nous défier de ces gens universels, habiles dans tous les arts, versés dans toutes les sciences, qui sçavent tout, qui raisonnent de tout, & semblent réunir à eux seuls les talens de tous les mortels. Si quelqu'un nous dit connoître un de ces hommes merveilleux, assurons-le, sans hésiter, qu'il est la dupe des prestiges d'un charlatan, & que tout le sçavoir de ce grand Philosophe n'est fondé que sur l'ignorance de ses admirateurs, qui ne sçavent point distinguer l'erreur d'avec la vérité, ni l'imitation d'avec la chose imitée.

Ceci nous mene à l'examen des Auteurs tragiques & d'Homère leur chef*.

* C'étoit le sentiment commun des Anciens, que tous leurs Auteurs tragiques n'étoient que les copistes & les imitateurs d'Homère. Quelqu'un disoit des Tragédies d'Euripide : *Ce sont les restes des festins d'Homère, qu'un convive emporte chez lui.*

Car plusieurs affurent qu'il faut qu'un Poète tragique ſçache tout ; qu'il connoiſſe à fond les vertus & les vices , la politique & la morale, les loix divines & humaines , & qu'il doit avoir la ſcience de toutes les choſes qu'il traite , ou qu'il ne fera jamais rien de bon. Cherchons donc ſi ceux qui relevent la Poéſie à ce point de ſublimité ne s'en laiffent point impoſer auſſi par l'art imitateur des Poètes ; ſi leur admiration pour ces immortels ouvrages ne les empêche point de voir combien ils ſont loin du vrai , de ſentir que ce ſont des couleurs ſans conſiſtance , de vains fantômes , des ombres , & que , pour tracer de pareilles images, il n'y a rien de moins néceſſaire que la connoiſſance de la vérité : ou bien , ſ'il y a dans tout cela quelque utilité réelle , & ſi les Poètes ſçavent en effet cette multitude de choſes dont le Vulgaire trouve qu'ils parlent ſi bien.

Dites-moi , mes amis , ſi quelqu'un pouvoit avoir à ſon choix le portrait de ſa maitreſſe ou l'original , lequel penſeriez-vous qu'il choiſît ? Si quelque Artiste pouvoit faire également la choſe imitée ou ſon ſimulacre , donneroit-il la

préférence au dernier, en objets de quelque prix, & se contenteroit-il d'une maison en peinture, quand il pourroit s'en faire une en effet ? Si donc l'Auteur tragique sçavoit réellement les choses qu'il prétend peindre, qu'il eût les qualités qu'il décrit, qu'il sçût faire lui-même tout ce qu'il fait faire à ses personnages, n'exerceroit-il pas leurs talens ? Ne pratiqueroit-il pas leurs vertus. N'éleveroit-il pas des monumens à sa gloire plutôt qu'à la leur ? Et n'aimeroit-il pas mieux faire lui-même des actions louables, que se borner à louer celles d'autrui ? Certainement le mérite en seroit tout autre ; & il n'y a pas de raison pourquoi, pouvant le plus, il se borneroit au moins. Mais que penser de celui qui nous veut enseigner ce qu'il n'a pas pu apprendre ? Et qui ne riroit de voir une troupe imbécile aller admirer tous les ressorts de la politique & du cœur humain mis en jeu par un étourdi de vingt ans, à qui le moins sensé de l'assemblée ne voudroit pas confier la moindre de ses affaires ?

Laiſſons ce qui regarde les talens & les arts. Quand Homère parle si bien du sçavoir de Machaon, ne lui demandons

point compte du sien sur la même matiere. Ne nous informons point des malades qu'il a guéris, des élèves qu'il a faits en médecine, des chef-d'œuvres de gravure & d'orfèvrerie qu'il a finis, des ouvriers qu'il a formés, des monumens de son industrie. Souffrons qu'il nous enseigne tout cela, sans sçavoir s'il en est instruit. Mais quand il nous entretient de la guerre, du gouvernement, des loix, des sciences qui demandent la plus longue étude & qui importent le plus au bonheur des hommes, osons l'interrompre un moment & l'interroger ainsi : ô divin Homère ! nous admirons vos leçons ; & nous n'attendons, pour les suivre, que de voir comment vous les pratiquez vous-même : si vous êtes réellement ce que vous vous efforcez de paroître ; si vos imitations n'ont pas le troisieme rang, mais le second après la vérité, voyons en vous le modele que vous nous peignez dans vos ouvrages ; montrez-nous le Capitaine, le Législateur & le Sage dont vous nous offrez si hardiment le Portrait. La Grèce & le Monde entier célèbrent les bienfaits des grands hommes qui posséderent ces arts sublimes dont les préceptes vous coûtent si peu. Lycurgue don-

na des loix à Sparte, Charondas à la Sicile & à l'Italie, Minos aux Crétois, Solon à nous. S'agit-il des devoirs de la vie, du sage gouvernement de la maison, de la conduite d'un citoyen dans tous les états? Thalès de Milet & le Scythe Anacharsis donnerent à la fois l'exemple & les préceptes. Faut-il apprendre à d'autres ces mêmes devoirs, & instituer des Philosophes & des Sages qui pratiquent ce qu'on leur a enseigné? Ainsi fit Zoroastre aux Mages, Pythagore à ses disciples, Lycurgue à ses concitoyens. Mais vous, Homère, s'il est vrai que vous ayez excellé en tant de parties; s'il est vrai que vous puissiez instruire les hommes & les rendre meilleurs; s'il est vrai qu'à l'imitation vous ayez joint l'intelligence, & le sçavoir aux discours; voyons les travaux qui prouvent votre habileté, les États que vous avez institués, les vertus qui vous honorent, les disciples que vous avez faits, les batailles que vous avez gagnées, les richesses que vous avez acquises. Que ne vous êtes-vous concilié des foules d'amis, que ne vous êtes-vous fait aimer & honorer de tout le monde? Comment se peut-il que vous n'ayez attiré près de vous que le seul Cléophile?

encore n'en faites-vous qu'un ingrat. Quoi! un Protagore d'Abdère, un Prodicus de Chio, sans sortir d'une vie simple & privée, ont attroupe leurs contemporains autour d'eux, leur ont persuadé d'apprendre d'eux seuls l'art de gouverner son pays, sa famille & soi-même; & ces hommes si merveilleux, un Hésiode, un Homère, qui sçavoient tout, qui pouvoient tout apprendre aux hommes de leur temps, en ont été négligés au point d'aller errans, mendiant par tout l'univers, & chantant leurs vers de ville en ville, comme de vils Baladins! Dans ces siècles grossiers, où le poids de l'ignorance commençoit à se faire sentir, où le besoin & l'avidité de sçavoir concouroient à rendre utile & respectable tout homme un peu plus instruit que les autres, si ceux-ci eussent été aussi sçavans qu'ils sembloient l'être, s'ils avoient eu toutes les qualités qu'ils faisoient briller avec tant de pompe, ils eussent passé pour des prodiges; ils auroient été recherchés de tous; chacun se seroit empressé pour les avoir, les posséder, les retenir chez soi; & ceux qui n'auroient pu les fixer avec eux, les auroient plutôt suivis par toute la terre, que de perdre une occasion si rare de

s'instruire & de devenir des Héros pareils à ceux qu'on leur faisoit admirer *.

Convenons donc que tous les Poètes, à commencer par Homère, nous représentent dans leurs tableaux, non le modèle des vertus, des talens, des qualités de l'ame, ni les autres objets de l'entendement & des sens qu'ils n'ont pas en eux-mêmes, mais les images de tous ces objets, tirées d'objets étrangers, & qu'ils ne sont pas plus près en cela de la vérité, quand ils nous offrent les traits d'un Héros ou d'un Capitaine, qu'un Peintre qui, nous peignant un Géometre ou un Ouvrier, ne regarde point à l'art où il n'entend rien, mais

* Platon ne veut pas dire qu'un homme entendu pour ses intérêts & versé dans les affaires lucratives, ne puisse, en trafiquant de la Poésie ou par d'autres moyens, parvenir à une grande fortune. Mais il est fort différent de s'enrichir & s'illustrer par le métier de Poète, ou de s'enrichir & s'illustrer par les talens que le Poète prétend enseigner. Il est vrai qu'on pouvoit alléguer à Platon l'exemple de Tyrtée; mais il se fût tiré d'affaire avec une distinction, en le considérant plutôt comme Orateur que comme Poète.

seulement aux couleurs & à la figure. Ainsi font illusion les noms & les mots à ceux qui, sensibles au rythme & à l'harmonie, se laissent charmer à l'art enchanteur du Poète, & se livrent à la séduction par l'attrait du plaisir; en sorte qu'ils prennent les images d'objets qui ne sont connus, ni d'eux, ni des Auteurs, pour les objets mêmes, & craignent d'être détrompés d'une erreur qui les flatte, soit en donnant le change à leur ignorance, soit par les sensations agréables dont cette erreur est accompagnée.

En effet, ôtez au plus brillant de ces tableaux le charme des vers & les ornemens étrangers qui l'embellissent; dépouillez-le du coloris de la Poésie ou du style, & n'y laissez que le dessin, vous aurez peine à le reconnoître; ou, s'il est reconnoissable, il ne plaira plus, semblable à ces enfans plutôt jolis que beaux, qui, parés de leur seule fleur de jeunesse, perdent avec elle toutes leurs graces; sans avoir rien perdu de leurs traits.

Non-seulement l'imitateur ou l'auteur du simulacre ne connoît que l'apparence de la chose imitée, mais la véritable intelligence de cette chose n'appartient pas

même à celui qui l'a faite. Je vois dans ce tableau des chevaux attelés au char d'Hector ; ces chevaux ont des harnois , des mords , des rênes ; l'Orfèvre , le Forgeron , le Sellier ont fait ces diverses choses, le Peintre les a représentées ; mais, ni l'Ouvrier qui les fait, ni le Peintre qui les dessine ne sçavent ce qu'elles doivent être ; c'est à l'Écuyer ou au Conducteur qui s'en sert à déterminer leur forme sur leur usage ; c'est à lui seul de juger si elles sont bien ou mal , & d'en corriger les défauts. Ainsi dans tout instrument possible , il y a trois objets de pratique à considérer , sçavoir l'usage , la fabrique & l'imitation. Ces deux derniers arts dépendent manifestement du premier , & il n'y a rien d'imitable dans la nature à quoi l'on ne puisse appliquer les mêmes distinctions.

Si l'utilité , la bonté , la beauté d'un instrument , d'un animal , d'une action se rapporte à l'usage qu'on en tire ; s'il n'appartient qu'à celui qui les met en œuvre d'en donner le modele & de juger si ce modele est fidèlement exécuté ; loin que l'imitateur soit en état de prononcer sur les qualités des choses qu'il

imite , cette décision n'appartient pas même à celui qui les a faites. L'imitateur fuit l'Ouvrier dont il copie l'ouvrage , l'Ouvrier fuit l'Artiste qui ſçait s'en ſervir , & ce dernier apprécie également la choſe & ſon imitation : ce qui confirme que les tableaux du Poète & du Peintre n'occupent que la troiſieme place après le premier modele ou la vérité.

Mais le Poète , qui n'a pour juge qu'un peuple ignorant auquel il cherche à plaire , comment ne défigurera-t-il pas , pour le flatter , les objets qu'il lui préſente ? Il imitera ce qui paroît beau à la multitude , ſans ſe ſoucier ſ'il l'eſt en effet. S'il peint la valeur , aura-t-il Achille pour juge ? S'il peint la rufe , Ulyſſe le reprendra-t-il ? Tout au contraire Achille & Ulyſſe feront ſes perſonnages ; Therſite & Dolon , ſes ſpectateurs.

Vous m'objecterez que le Philoſophe ne ſçait pas non plus lui-même tous les arts dont il parle , & qu'il étend ſouvent ſes idées auſſi loin que le Poète étend ſes images. J'en conviens ; mais le Philoſophe ne ſe donne pas pour ſçavoir la vérité , il la cherche ; il examine,

il discute , il étend nos vues , il nous instruit même en se trompant ; il propose ses doutes pour des doutes , ses conjectures pour des conjectures , & n'affirme que ce qu'il sçait. Le Philosophe qui raisonne soumet ses raisons à notre jugement ; le Poète & l'imitateur se fait juge lui-même. En nous offrant ses images , il les affirme conformes à la vérité : il est donc obligé de la connoître , si son art a quelque réalité ; en peignant tout , il se donne pour tout sçavoir. Le Poète est le Peintre qui fait l'image , le Philosophe est l'Architecte qui leve le plan : l'un ne daigne pas même approcher de l'objet pour le peindre ; l'autre mesure avant que de tracer.

Mais de peur de nous abuser par de fausses analogies , tâchons de voir plus distinctement à quelle partie , à quelle faculté de notre ame se rapportent les imitations du Poète , & considérons d'abord d'où vient l'illusion de celles du Peintre. Les mêmes corps , vus à diverses distances , ne paroissent pas de même grandeur , ni leurs figures également sensibles , ni leurs couleurs de la même vivacité. Vus dans l'eau , ils changent d'apparence ;

ce qui étoit droit, paroît brisé; l'objet paroît flotter avec l'onde. A travers un verre sphérique ou creux tous les rapports des traits sont changés; à l'aide du clair & des ombres une surface plane se relève ou se creuse au gré du Peintre; son pinceau grave des traits aussi profonds que le ciseau du Sculpteur, & dans les reliefs qu'il sçait tracer sur la toile, le toucher démenti par la vue laisse à douter auquel des deux on doit se fier. Toutes ces erreurs sont évidemment dans les jugemens précipités de l'esprit. C'est cette foiblesse de l'entendement humain, toujours pressé de juger sans connoître, qui donne prise à tous ces prestiges de magie par lesquels l'Optique & la Mécanique abusent nos sens. Nous concluons, sur la seule apparence, de ce que nous connoissons à ce que nous ne connoissons pas, & nos inductions fausses sont la source de mille illusions.

Quelles ressources nous sont offertes contre ces erreurs? Celles de l'examen & de l'analyse. La suspension de l'esprit, l'art de mesurer, de peser, de compter, sont les secours que l'homme a pour vérifier les rapports des sens, afin

qu'il ne juge pas de ce qui est grand ou petit, rond ou quarré, rare ou compacte, éloigné ou proche, par ce qui paroît l'être, mais par ce que le nombre, la mesure & le poids lui donnent pour tel. La comparaison, le jugement des rapports trouvés par ces diverses opérations, appartiennent incontestablement à la faculté raisonnante, & ce jugement est souvent en contradiction avec celui que l'apparence des choses nous fait porter. Or nous avons vu ci-devant que ce ne sçauroit être par la même faculté de l'ame, qu'elle porte des jugemens contraires des mêmes choses considérées sous les mêmes relations. D'où il suit que ce n'est point la plus noble de nos facultés, sçavoir la raison, mais une faculté différente & inférieure, qui juge sur l'apparence & se livre au charme de l'imitation. C'est ce que je voulois exprimer ci-devant, en disant que la Peinture, & généralement l'art d'imiter, exerce ses opérations loin de la vérité des choses, en s'unissant à une partie de notre ame dépourvue de prudence & de raison, & incapable de rien connoître par elle-même de réel & de vrai *.

* Il ne faut pas prendre ici ce mot de *partie*

Ainsi l'art d'imiter , vil par sa nature & par la faculté de l'ame sur laquelle il agit , ne peut que l'être encore par ses productions , du moins quant au sens matériel qui nous fait juger des tableaux du Peintre. Considérons maintenant le même art appliqué par les imitations du Poète immédiatement au sens interne , c'est-à-dire , à l'entendement.

La scene représente les hommes agissant volontairement ou par force , estimant leurs actions bonnes ou mauvaises, selon le bien ou le mal qu'ils pensent leur en revenir , & diversément affectés à cause d'elles , de douleur ou de volupté. Or , par les raisons que nous avons déjà discutées , il est impossible que l'homme ainsi présenté soit jamais d'accord avec lui-même ; & comme l'apparence & la réalité des objets sensibles lui en donnent des opinions contraires , de même

dans un sens exact , comme si Platon supposoit l'ame réellement divisible ou composée. La division qu'il suppose & qui lui fait employer le mot de *parties* , ne tombe que sur les divers genres d'opérations par lesquelles l'ame se modifie , & qu'on appelle autrement *facultés*.

il apprécie différemment les objets de ses actions, selon qu'ils sont éloignés ou proches, conformes ou opposés à ses passions; & ses jugemens, mobiles comme elles, mettent sans cesse en contradiction ses desirs, sa raison, sa volonté & toutes les puissances de son ame.

La scène représente donc tous les hommes, & même ceux qu'on nous donne pour modèles, comme affectés autrement qu'ils ne doivent l'être pour se maintenir dans l'état de modération qui leur convient. Qu'un homme sage & courageux perde son fils, son ami, sa maîtresse, enfin l'objet le plus cher à son cœur, on ne le verra point s'abandonner à une douleur excessive & déraisonnable; & si la foiblesse humaine ne lui permet pas de surmonter tout à-fait son affliction, il la tempérera par la constance; une juste honte lui fera renfermer en lui-même une partie de ses peines; &, contraint de paroître aux yeux des hommes, il rougiroit de dire & faire en leur présence plusieurs choses qu'il dit & fait étant seul. Ne pouvant être en lui tel qu'il veut, il tâche au moins de s'offrir aux autres tel qu'il doit être. Ce qui le

trouble & l'agite, c'est la douleur & la passion ; ce qui l'arrête & le contient, c'est la raison & la loi ; &, dans ces mouvemens opposés, sa volonté se déclare toujours pour la dernière.

En effet, la raison veut qu'on supporte patiemment l'adversité, qu'on n'en aggrave pas le poids par des plaintes inutiles, qu'on n'estime pas les choses humaines au de-là de leur prix, qu'on n'épuise pas à pleurer ses maux les forces qu'on a pour les adoucir, & qu'enfin l'on songe quelquefois qu'il est impossible à l'homme de prévoir l'avenir, & de se connoître assez lui-même pour sçavoir si ce qui lui arrive est un bien ou un mal pour lui.

Ainsi se comportera l'homme judicieux & tempérant, en proie à la mauvaise fortune. Il tâchera de mettre à profit ses revers mêmes, comme un joueur prudent cherche à tirer parti d'un mauvais point que le hazard lui amène ; & sans se lamenter comme un enfant qui tombe & pleure auprès de la pierre qui l'a frappé, il sçaura porter, s'il le faut, un fer salutaire à sa blessure, & la faire saigner pour la guérir. Nous dirons donc

que la constance & la fermeté dans les disgraces sont l'ouvrage de la raison, & que le deuil, les larmes, le désespoir, les gémissemens appartiennent à une partie de l'ame opposée à l'autre, plus débile, plus lâche, & beaucoup inférieure en dignité.

Or c'est de cette partie sensible & foible que se tirent les imitations touchantes & variées qu'on voit sur la scène. L'homme ferme, prudent, toujours semblable à lui-même, n'est pas si facile à imiter ; & , quand il le seroit, l'imitation, moins variée, n'en seroit pas si agréable au Vulgaire ; il s'intéresseroit difficilement à une image qui n'est pas la sienne, & dans laquelle il ne reconnoîtroit ni ses mœurs, ni ses passions : jamais le cœur humain ne s'identifie avec des objets qu'il sent lui être absolument étrangers. Aussi l'habile Poète, le Poète qui sçait l'art de réussir, cherchant à plaire au Peuple & aux hommes vulgaires, se garde bien de leur offrir la sublime image d'un cœur maître de lui, qui n'écoute que la voix de la sagesse ; mais il charme les spectateurs par des caractères toujours en contradiction, qui veulent & ne veulent

pas, qui font retentir le Théâtre de cris & de gémiffemens, qui nous forcent à les plaindre, lors même qu'ils font leur devoir, & à penser que c'est une triste chose que la vertu, puisqu'elle rend ses amis si misérables. C'est par ce moyen, qu'avec des imitations plus faciles & plus diverses, le Poète émeut & flatte davantage les spectateurs.

Cette habitude de soumettre à leurs passions les gens qu'on nous fait aimer, altère & change tellement nos jugemens sur les choses louables, que nous nous accoutumons à honorer la foiblesse d'ame sous le nom de sensibilité, & à traiter d'hommes durs & sans sentimens ceux en qui la sévérité du devoir l'emporte, en toute occasion, sur les affections naturelles. Au contraire, nous estimons comme gens d'un bon naturel ceux qui, vivement affectés de tout, sont l'éternel jouet des évènements; ceux qui pleurent comme des femmes la perte de ce qui leur fut cher; ceux qu'une amitié déordonnée rend injustes pour servir leurs amis; ceux qui ne connoissent d'autre règle que l'aveugle penchant de leur cœur; ceux qui, toujours loués du sexe

qui les subjuge & qu'ils imitent, n'ont d'autres vertus que leurs passions, ni d'autre mérite que leur foiblesse. Ainsi l'égalité, la force, la constance, l'amour de la justice, l'empire de la raison, deviennent insensiblement des qualités haïssables, des vices que l'on décrie; les hommes se font honorer par tout ce qui les rend dignes de mépris, & ce renversement des saines opinions est l'infailible effet des leçons qu'on va prendre au Théâtre.

C'est donc avec raison que nous blâmons les imitations du Poète & que nous les mettions au même rang que celles du Peintre; soit pour être également éloignées de la vérité, soit parce que l'un & l'autre, flattant également la partie sensible de l'ame, & négligeant la rationnelle, renversent l'ordre de nos facultés, & nous font subordonner le meilleur au pire. Comme celui qui s'occuperait dans la République à soumettre les bons aux méchans & les vrais chefs aux rebelles, seroit ennemi de la Patrie & traître à l'État; ainsi le Poète imitateur porte les dissensions & la mort dans la République de l'ame, en élevant & nourrissant les plus viles facultés aux dépens des

plus nobles, en épuisant & usant ses forces sur les choses les moins dignes de l'occuper, en confondant par de vains simulacres le vrai beau avec l'attrait mensonger qui plaît à la multitude, & la grandeur apparente avec la véritable grandeur.

Quelles ames fortes oferont se croire à l'épreuve du soin que prend le Poète de les corrompre ou de les décourager ? Quand Homere ou quelque Auteur tragique nous montre un Héros surchargé d'afflictions, criant, lamentant, se frappant la poitrine ; un Achille, fils d'une Déesse, tantôt étendu par terre & répandant des deux mains du sable ardent sur sa tête ; tantôt errant comme un forcené sur le rivage, & mêlant au bruit des vagues ses hurlemens effrayans ; un Priam, vénérable par sa dignité, par son grand âge, par tant d'illustres enfans, se roulant dans la fange, fouillant ses cheveux blancs, faisant retentir l'air de ses imprécations, & apostrophant les Dieux & les hommes ; qui de nous, insensible à ces plaintes, ne s'y livre pas avec une sorte de plaisir ? Qui ne sent pas naître en soi-même le sentiment qu'on nous représen-

te? Qui ne loue pas sérieusement l'art de l'Auteur, & ne le regarde pas comme un grand Poète, à cause de l'expression qu'il donne à ses tableaux, & des affections qu'il nous communique? Et cependant lorsqu'une affliction domestique & réelle nous atteint nous-mêmes, nous nous glorifions de la supporter modérément, de ne nous en point laisser accabler jusqu'aux larmes; nous regardons alors le courage que nous nous efforçons d'avoir comme une vertu d'homme, & nous nous croirions aussi lâches que des femmes, de pleurer & gémir comme ces Héros qui nous ont touchés sur la scène. Ne sont-ce pas de fort utiles Spectacles que ceux qui nous font admirer des exemples que nous rougirions d'imiter, & où l'on nous intéresse à des foiblesses dont nous avons tant de peine à nous garantir dans nos propres calamités? La plus noble faculté de l'ame, perdant ainsi l'usage & l'empire d'elle-même, s'accoutume à fléchir sous la loi des passions; elle ne réprime plus nos pleurs & nos cris; elle nous livre à notre attendrissement pour des objets qui nous sont étrangers; & sous prétexte de commisération pour des malheurs chimériques, loin de s'in-

digner qu'un homme vertueux s'abandonne à ses douleurs excessives, loin de nous empêcher de l'applaudir dans son avilissement, elle nous laisse nous applaudir nous-mêmes de la pitié qu'il nous inspire ; c'est un plaisir que nous croyons avoir gagné sans foiblesse & que nous goûtons sans remords.

Mais en nous laissant ainsi subjugué aux douleurs d'autrui, comment résisterons-nous aux nôtres ; & comment supporterons-nous plus courageusement nos propres maux que ceux dont nous n'apercevons qu'une vaine image ? Quoi ! ferons-nous les seuls qui n'aurons point de prise sur notre sensibilité ? Qui est-ce qui ne s'appropriera pas dans l'occasion ces mouvemens auxquels il se prête si volontiers ? Qui est-ce qui saura refuser à ses propres malheurs les larmes qu'il prodigue à ceux d'un autre ? J'en dis autant de la Comédie, du rire indécent qu'elle nous arrache, de l'habitude qu'on y prend de tourner tout en ridicule, même les objets les plus sérieux & les plus graves, & de l'effet presque inévitable par lequel elle change en bouffons & plaisans de Théâtre les plus respecta-

bles des Citoyens. J'en dis autant de l'amour, de la colère, & de toutes les autres passions, aufquelles devenant de jour en jour plus sensibles par amusement & par jeu, nous perdons toute force pour leur résister, quand elles nous assaillent tout de bon. Enfin, de quelque sens qu'on envisage le Théâtre & ses imitations, on voit toujours, qu'animant & fomentant en nous les dispositions qu'il faudroit contenir & réprimer, il fait dominer ce qui devoit obéir; loin de nous rendre meilleurs & plus heureux, il nous rend pires & plus malheureux encore, & nous fait payer aux dépens de nous-mêmes le soin qu'on y prend de nous plaire & de nous flatter.

Quand donc, ami Glaucus, vous rencontrerez des enthousiastes d'Homère; quand ils vous diront qu'Homère est l'instituteur de la Grèce & le maître de tous les arts; que le gouvernement des États, la discipline civile, l'éducation des hommes & tout l'ordre de la vie humaine font enseignés dans ses Écrits; honorez leur zèle; aimez & supportez les, comme des hommes doués de qualités exquisés; admirez avec eux les merveilles

de ce beau génie ; accordez-leur avec plaisir qu'Homère est le Poète par excellence , le modèle & le chef de tous les Auteurs tragiques. Mais songez toujours que les Hymnes en l'honneur des Dieux & les louanges des grands hommes sont la seule espèce de Poésie qu'il faut admettre dans la République , & que , si l'on y souffre une fois cette Muse imitative qui nous charme & nous trompe par la douceur de ses accens , bien-tôt les actions des hommes n'auront plus pour objet , ni la loi , ni les choses bonnes & belles , mais la douleur & la volupté ; les passions excitées domineront au lieu de la raison ; les Citoyens ne seront plus des hommes vertueux & justes , toujours soumis au devoir & à l'équité , mais des hommes sensibles & foibles , qui feront le bien ou le mal indifféremment , selon qu'ils seront entraînés par leur penchant. Enfin , n'oubliez jamais qu'en bannissant de notre État les drames & pièces de Théâtre nous ne suivons point un entêtement barbare , & ne méprisons point les beautés de l'art ; mais nous leur préférons les beautés immortelles qui résultent de l'harmonie de l'ame & de l'accord de ses facultés.

Faisons plus encore. Pour nous garantir de toute partialité, & ne rien donner à cette antique discorde qui regne entre les Philosophes & les Poètes, n'ôtons rien à la Poésie & à l'imitation de ce qu'elles peuvent alléguer pour leur défense, ni à nous des plaisirs innocens qu'elles peuvent nous procurer. Rendons cet honneur à la vérité d'en respecter jusqu'à l'image, & de laisser la liberté de se faire entendre à tout ce qui se renomme d'elle. En imposant silence aux Poètes, accordons à leurs amis la liberté de les défendre & de nous montrer, s'ils peuvent, que l'art condamné par nous comme nuisible n'est pas seulement agréable, mais utile à la République & aux Citoyens. Écoutons leurs raisons d'une oreille impartiale, & convenons de bon cœur que nous aurons beaucoup gagné par nous-mêmes, s'ils prouvent qu'on peut se livrer sans risque à de si douces impressions. Autrement, mon cher Glaucus, comme un homme sage épris des charmes d'une maîtresse, voyant sa vertu prête à l'abandonner, rompt, quoiqu'à regret, une si douce chaîne, & sacrifie l'amour au devoir & à la raison; ainsi, livrés dès notre enfance

aux attraits séducteurs de la Poésie, & trop sensibles, peut-être, à ses beautés, nous nous munirons pourtant de force & de raison contre ses prestiges : si nous osons donner quelque chose au goût qui nous attire, nous craindrons au moins de nous livrer à nos premières amours : nous nous dirons toujours qu'il n'y a rien de sérieux, ni d'utile dans tout cet appareil dramatique : en prêtant quelquefois nos oreilles à la Poésie, nous garantirons nos cœurs d'être abusés par elle, & nous ne souffrirons point qu'elle trouble l'ordre & la liberté, ni dans la République intérieure de l'ame, ni dans celle de la Société humaine. Ce n'est pas une légère alternative que de se rendre meilleur ou pire, & l'on ne sçauroit peser avec trop de soin la délibération qui nous y conduit. O mes amis ! c'est, je l'avoue, une douce chose de se livrer aux charmes d'un talent enchanteur, d'acquérir par lui des biens, des honneurs, du pouvoir, de la gloire : mais la puissance, & la gloire, & la richesse, & les plaisirs, tout s'éclipse & disparoît comme une ombre, auprès de la justice & de la vertu.



L E T T R E *

*De M. ROUSSEAU , sur son Systême de
Musique.*

J'E me disposois , Monsieur , à vous envoyer un Extrait de mon Ouvrage : mais j'en ai trouvé un dans les *Observations sur les Écrits modernes* , qui me dispensera de ce soin , & auquel vos Lecteurs pourront recourir. M. L. D. F. dit que cet Extrait est d'un de ses amis , très versé dans la Musique ; il est en effet écrit en homme du métier : je suis fâché seulement que l'Auteur n'ait pas par-tout saisi ma pensée , ni même entendu mon Ouvrage , d'autant plus que j'avois tâché d'y mettre toute la clarté dont mon sujet étoit susceptible. L'Observateur dit , par exemple , (page 272.) que dans mon systême les notes chan-

* Cette Pièce nous est parvenue trop tard pour avoir pu la placer en son lieu. Voyez le commencement de ce volume.

gent de nom selon les occasions : il me le fait dire à moi-même ; cependant rien n'est moins vrai , puisque les mêmes notes y portent toujours & invariablement les mêmes noms : 1 est toujours *ut* , 2 toujours *re* , &c. Il a encore mal entendu les changemens de ton ; & , faute d'avoir consulté les exemples que j'ai mis dans mon Ouvrage , il a confondu la première note du chant qui suit le changement de ton , avec la première note du ton. Du reste , excepté quelques autres erreurs plus légères , je n'ai rien à reprendre dans cet Extrait. Il seroit à souhaiter que les réflexions que l'Observateur y a ajoutées , allassent un peu mieux au fait. Peu importe à mon système qu'*Arétin* ait le premier exprimé les sons de l'Octave par syllabes usitées : je veux , sur la foi de *Denys d'Halicarnasse* , qu'on fasse honneur aux anciens Égyptiens de cette invention , & même s'il le faut , de l'Hymne de *Saint Jean* , d'où ces syllabes sont tirées. Je consens , si tel est le bon plaisir de l'Observateur , qu'on jette au feu toutes les Traductions , excepté peut-être celles de M. l'A. son ami ; que nos chiffres ne soient que

des lettres Grecques corrompues ; mais enfin je ne vois pas ce que font toutes ces remarques au systême que j'ai proposé. Une Dame d'esprit peut, même sans être grande Musicienne, dire en badinant, que si je change en chiffres les notes de la Musique, peut-être substituerai-je en revanche des notes aux chiffres de l'accompagnement ; mais le bon mot, tout joli qu'il est, n'a pas, je pense, assez de solidité pour engager un Journaliste à le citer à propos de rien. Quoi qu'il en soit, je déclare à l'Observateur que je ne prétends point me brouiller avec les Dames, & que je passe condamnation dès-à-présent sur tout ce qu'elles blâmeront.

A l'égard des incorrections de mon langage, j'en tombe d'accord aisément. Un Suisse n'auroit pas, je crois, trop bonne grace à faire le puriste ; & M. D. F. qui n'ignore pas ma Patrie, auroit pu engager M. son ami à avoir sur ce point quelque indulgence pour moi en qualité d'étranger. L'Académie même des Sciences en a donné

l'exemple , & on n'a pas dédaigné de m'y faire compliment sur mon style. Je sçais cependant comment je dois recevoir des éloges dont on honore plutôt mon zèle que mes talens , & je suis réellement obligé à l'Observateur d'avoir peint aux yeux , par quelques caracteres italiques , le ridicule d'une période dont je ne puis moi-même soutenir la lecture depuis ce temps-là. Je ne crois pas qu'il m'arrive jamais d'en écrire une seconde de semblable construction , & tel est l'usage que je prétends faire de mes fautes , toutes les fois qu'on voudra bien m'en faire apercevoir.

Je ne crois point , au reste , que ce mot d'*Académie* réveille la critique de l'Observateur , & je suis persuadé que le trait qu'il a ajoûté après une réflexion assez naturelle de ma part , n'est qu'un pur badinage , qu'il sent bien lui même n'avoir pas de sens. Pour se convaincre qu'il faut souvent parler au Public autrement qu'à une Académie , il n'a qu'à demander en conscience à M. D. F. s'il ne feroit pas quelques

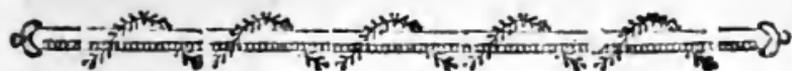
changemens à ses Écrits , au cas qu'il n'eût que des Académiciens pour Lecteurs.

La reconnoissance ne me permet point de finir cette Lettre , sans remercier l'Observateur des éloges dont il m'honore. Je les crois sinceres , sans me flatter de les mériter ; car , si d'un côté il les accompagne d'adouciffemens propres à les rendre moins suspects , de l'autre il passe sous silence plusieurs défauts non moins importans que ceux qu'il a relevés. En citant , par exemple , le passage de *Lucrece* , que j'ai mis au Titre de mon Livre , il copie la faute que j'ai faite par inattention , en écrivant le mot *animus* , au lieu du mot *sensus* , dont ce Poète s'est servi. Or comme on ne sçauroit soupçonner un Observateur aussi attentif sur les fautes , de n'avoir point apperçu celle-là , il est bien évident que ce n'est que par indulgence , qu'il ne l'a point marquée , ne voulant pas , sans doute , me dégrader tout-à-fait de la qualité d'homme de Lettres , dont il me favorise en partie. Ce qui me paroît étran-

ge, c'est qu'il explique cet épigraphe dans un sens auquel, dit-il, je n'ai pas pensé, & auquel néanmoins j'ai si bien pensé, qu'il me paroît le seul raisonnable qu'on puisse lui donner dans la place où il est.

Signé, ROUSSEAU.





ÉPIGRAMME

A Monsieur de Bordes.

TOI, qu'aux jeux du Parnasse *Apollon* même
guide,

Tu daignes exciter une Muse timide;
De mes foibles essais, juge trop indulgent,
Ton goût à ta bonté cede en m'encourageant.
Mais, hélas ! je n'ai point, pour tenter la car-
rière,

D'un Athlete animé l'assurance guerriere ;
Et dès les premiers pas, inquiet & surpris,
L'haleine m'abandonne, & je renonce au Prix.

Bordes, daigne juger de mes justes allarmes ;
Vois quels sont les combats, & quelles sont les
armes :

Ces lauriers sont bien doux, sans doute, à rem-
porter :

Mais quelle audace à moi d'oser les disputer !
Quoi ! j'irois, sur le ton de ma Lyre rustique,
Faire jurer en Vers une Muse Helvétique ;
Et, prêchant durement la triste vérité,
Révolter contre moi le Lecteur irrité !
Plus heureux, si tu veux, encor que téméraire,

Quand mes foibles talens trouveroient l'art de
plaire,

Quand, des sifflets publics par hazard préservés,
Mes Vers des gens de goût pourroient être ap-
prouvés :

Dis-moi, sur quels sujets s'exercera ma Muse ?
Tout Poète est menteur, & le métier l'excuse :
Il sçait, en mots pompeux, faire d'un riche fat
Un nouveau *Mécenas*, un pilier de l'État :
Mais moi, qui connois peu les usages de France,
Moi, fier Républicain, que blesse l'arrogance,
Du Riche impertinent je dédaigne l'appui,
S'il le faut mendier en rempant devant lui ;
Et ne sçais applaudir qu'à toi, qu'au vrai mérite.
La folle vanité me révolte & m'irrite :

Le Riche me méprise, &, malgré son orgueil,
Nous nous voyons souvent à-peu-près du même
œil ;

Mais, quelque haine en moi que le travers inspire,
Mon cœur sincère & franc abhorre la Satyre ;
Trop découvert, peut-être, & jamais criminel,
Je dis la vérité sans l'abbeuver de fiel.

Ainsi toujours ma plume, implacable ennemie
Et de la flatterie & de la calomnie,
Ne sçait point en ses Vers trahir la vérité,
Et toujours accordant un tribut mérité,
Toujours prête à donner des louanges acquises,

Jamais d'un vil *Crésus* n'encensa les sottises.

O vous qui , dans le sein d'une humble obscurité ,

Nourrissez les vertus avec la pauvreté ,
 Dont les desirs , bornés dans la sàge indigence ,
 Méprisent , sans orgueil , une vaine abondance ,
 Restes trop précieux de ces antiques temps ,
 Où des moindres apprêts nos ancêtres contens ,
 Recherchés dans leurs mœurs , simples dans leur
 parure ,

Ne sentoient de besoins que ceux de la nature ;
 Illustres malheureux , quels lieux habitez-vous ?
 Dites quels sont vos noms ; il me sera trop doux
 D'exercer mes talens à chanter votre gloire ,
 A vous éterniser au Temple de Mémoire ;
 Et, quand mes foibles vers n'y pourroient arriver
 Ces noms si respectés sçauront les conserver.

Mais pourquoi m'occuper d'une vaine chimere ?

Il n'est plus de sagesse où regne la misere :
 Sous le poids de la faim le mérite abattu ,
 Laisse en un triste cœur éteindre la vertu,
 Tant de pompeux discours sur l'heureuse indigence

M'ont bien l'air d'être nés du sein de l'abondance :

Philosophe commode , on a toujours grand soia

De prêcher des vertus dont on n'a pas besoin.

Bordes, cherchons ailleurs des sujets pour ma
Muse.

De la pitié qu'il fait souvent le Pauvre abuse,
Et, décorant du nom de sainte charité
Les dons dont on nourrit sa vile oisiveté,
Sous l'aspect des vertus que l'infortune opprime,
Cache l'amour du vice & le penchant au crime.
J'honore le mérite aux rangs les plus abjets ;
Mais je trouve à louer peu de pareils sujets.

Non, célébrons plutôt l'innocente industrie,
Qui sçait multiplier les douceurs de la vie,
Et, salutaire à tous dans ses utiles soins,
Par la route du luxe appaise les besoins.
C'est par cet art charmant que sans cesse enrichie,
On voit briller au loin ton heureuse Patrie :
Son commerce en tous lieux, & toujours respecté,
Fait un des fort liens de la société ;
Et dans tout l'Univers sa fertile abondance
Va porter la parure & la magnificence.

Ouvrages précieux, superbes ornemens,
On diroit que *Minerve*, en ses amusemens,
Avec l'or & la soie, a, d'une main sçavante,
Formé de vos deslins la tiffure élégante.
Turin, Londres, en vain, pour vous le disputer,

Par de jaloux efforts veulent vous imiter ;
 Vos mélanges charmans , assortis par les Graces,
 Les laissent de bien loin s'épuiser sur vos traces :
 Le bon goût les dédaigne , & triomphe chez
 vous ;

Et tandis qu'entraînés par leur dépit jaloux ,
 Dans leurs ouvrages froids ils forcent la Nature,
 Votre vivacité , toujours brillante & pure ,
 Donne à ce qu'elle pare un œil plus délicat ,
 Et même à la beauté prête encor de l'éclat.

Ville heureuse , qui fais l'ornement de la
 France ,
 Trésor de l'Univers , source de l'abondance ,
 Lyon , séjour charmant des enfans de *Plutus* ,
 Dans tes tranquilles murs tous les Arts sont
 reçus :

D'un sage Protecteur le goût les y rassemble *
Apollon & *Plutus* , étonnés d'être ensemble ,
 De leurs longs différends ont peine à revenir ,
 Et demandent quel Dieu les a pu réunir.

On reconnoît tes soins ,[†] *Pallu* : tu nous ra-
 menes

Les siècles renommés & de Tyr & d'Athènes :
 De mille éclats divers Lyon brille à la fois ,
 Et son Peuple opulent semble un Peuple de Rois.

* M. l'Intendant de Lyon.

Toi, digne Citoyen de cette Ville illustre ;
 Tu peux contribuer à lui donner du lustre :
 Par tes heureux talens tu peux la décorer ,
 Et c'est lui faire un vol que de plus différer.
 Comment oses-tu bien me proposer d'écrire ,
 Toi , que *Minerve* même avoit pris soin d'in-
 truire ,

Toi , de ses sons divins possesseur négligent ,
 Qui viens parler pour elle encore en l'outra-
 geant ?

Ah ! si du feu divin qui brille en ton Ouvrage ,
 Une étincelle au moins eût été mon partage ,
 Ma Muse, quelque jour , attendrissant les cœurs ,
 Peut-être sur la scène eût fait couler des pleurs.
 Mais je te parle en vain ; insensible à mes plain-
 tes ,

Par de cruels refus tu confirmes mes craintes ,
 Et je vois qu'impuissante à fléchir tes rigueurs ,
Blanche ¹ n'a pas encore épuisé ses malheurs.

¹ *Blanche de Bourbon* , Tragédie de *M. de Bordes* ,
 qu'au grand regret de ses amis , il refuse constamment
 de mettre au Théâtre.





LA REINE

FANTASQUE,

CONTE.*

IL y avoit autrefois un Roi qui aimoit son peuple. Cela commence comme un Conte de Fée, interrompit le Druide. C'en est un aussi, répondit Jalamir. Il y avoit donc un Roi qui aimoit

* Il s'agissoit d'essayer de faire un Conte supportable & même gai, sans intrigue, sans amour, sans mariage & sans polissonnerie. Ce petit Conte, anciennement écrit, n'étoit connu qu'en manuscrit jusqu'en 1769, qu'il a été imprimé en Hollande dans une nouvelle édition des œuvres de notre célèbre Écrivain. L'Éditeur de l'Édition de Neufchâtel s'est empressé de le joindre à la sienne, de maniere qu'elle se trouve maintenant aussi & plus complete qu'aucune qui ait paru jusqu'à ce jour.

Tome V.

N

son peuple, & qui par conséquent en étoit adoré. Il avoit fait tous ses efforts pour trouver des Ministres qui entraffent dans ses vues : mais ayant enfin reconnu la folie d'une pareille recherche, il avoit pris le parti de faire par lui-même toutes les choses qu'il pouvoit dérober à leur bouillante activité. Entêté du bizarre projet de rendre ses sujets heureux, il agissoit conséquemment à cette idée, & une conduite si singulière lui donnoit parmi les Grands un ridicule ineffaçable : le peuple le bénissoit, mais à la Cour il passoit pour un fou. A cela près, il ne manquoit pas de mérite ; aussi s'appelloit-il Phénix.

Si ce Prince étoit extraordinaire, il avoit une femme qui l'étoit moins. Vive, étourdie, inégale, folle par la tête, sage par le cœur, bonne par tempérament, méchante par caprice ; voilà en peu de mots le portrait de la Reine. Fantafque étoit son nom ; nom célèbre, qu'elle avoit reçu de ses ancêtres en ligne féminine, & dont elle foutenoit dignement l'honneur. Cette personne si illustre & si raisonnable étoit le charme & le supplice de son cher époux ; car elle l'aimoit aussi fort

sincèrement, peut-être à cause de la facilité qu'elle avoit à le tourmenter. Malgré l'amour réciproque qui regnoit entre eux, ils passerent plusieurs années sans pouvoir obtenir aucun fruit de leur union. Le Roi en étoit pénétré de chagrin, & la Reine s'en mettoit dans des impatiences dont ce bon Prince ne se ressentoit pas tout seul : elle s'en prenoit à tout le monde de ce qu'elle n'avoit point d'enfans ; il n'y avoit pas un courtisan à qui elle ne demandât étourdîment quelque secret pour en avoir, & qu'elle ne rendît responsable du mauvais succès.

Les Médecins ne furent point oubliés ; car la Reine avoit pour eux une docilité peu commune, & ils n'ordonnoient pas une drogue, qu'elle ne fit préparer très-soigneusement pour avoir le plaisir de la leur jeter au nez à l'instant qu'il la falloit prendre. Les Derviches eurent leur tour ; il fallut recourir aux neuvaines, aux vœux, sur-tout aux offrandes ; & malheur aux desservans des Temples où Sa. Majesté alloit en pèlerinage : elle fourageoit tout, & sous prétexte d'aller respirer un air prolifique, elle ne manquoit jamais de met-

tre sens dessus dessous toutes les cellules des moines. Elle portoit aussi leurs reliques, & s'affubloit alternativement de tous leurs différens équipages : tantôt c'étoit un cordon blanc, tantôt une ceinture de cuir, tantôt un long capuchon, tantôt un scapulaire; il n'y avoit forte de mascarade monastique, dont sa dévotion ne s'avisât; & comme elle avoit un petit air éveillé, qui la rendoit charmante sous tous ces déguisemens, elle n'en quittoit aucun sans avoir eu soin de s'y faire peindre.

Enfin à force de dévotions si bien faites, à force de médecines si sagement employées, le ciel & la terre exaucerent les vœux de la Reine; elle devint grosse au moment qu'on commençoit à en désespérer. Je laisse à deviner la joie du Roi & celle du peuple : pour la sienne elle alla comme toutes ses passions jusqu'à l'extravagance : dans ses transports elle cassoit & brisoit tout; elle embrassoit indifféremment tout ce qu'elle rencontroit, hommes, femmes, courtisans, valets; c'étoit risquer de se faire étouffer que se trouver sur son passage. Elle ne connoissoit point, disoit-elle, de ravissement pareil à celui d'a-

voir un enfant à qui elle pût donner le fouet tout à son aise dans ses momens de mauvaise humeur.

Comme la grossesse de la Reine avoit été long-tems vainement attendue, elle passoit pour un de ces événemens extraordinaires, dont tout le monde veut avoir l'honneur. Les Médecins l'attribuoient à leurs drogues, les Moines à leurs Reliques, le Peuple à ses prieres, & le Roi à son amour. Chacun s'intéressoit à l'enfant qui devoit naître comme s'il eût été le sien, & tous faisoient des vœux sinceres pour l'heureuse naissance du Prince : car on en vouloit un, & le Peuple, les Grands & le Roi réunissoient leurs desirs sur ce point. La Reine trouva fort mauvais, qu'on s'avivât de lui prescrire de qui elle devoit accoucher, & déclara qu'elle prétendoit avoir une fille, ajoutant qu'il lui paroissoit assez singulier, que quelqu'un osât lui disputer le droit de disposer d'un bien qui n'appartenoit incontestablement qu'à elle seule.

Phénix voulut en vain lui faire entendre raison; elle lui dit nettement que ce n'étoient point là ses affaires, & s'enferma dans son cabinet pour bou-

der; occupation chérie, à laquelle elle employoit régulièrement au moins six mois de l'année.

Le Roi comprenoit fort bien que les caprices de la mere ne détermineroient pas le sexe de l'enfant; mais il étoit au défefpoir qu'elle donnât ainfi fes travers en fpectacle à toute la Cour. Il eût facrifié tout au monde pour que l'estime univerfelle eût justifié l'amour qu'il avoit pour elle, & le bruit qu'il fit mal-à-propos dans cette occasion, ne fut pas la feule folie que lui eût fait faire le ridicule espoir de rendre fa femme raisonnable.

Ne fachant plus à quel faint se vouer, il eut recours à la Fée Discrette, son amie & la protectrice de son Royaume. La Fée lui confeilla de prendre les voies de la douceur, c'est-à-dire, de demander excuse à la Reine. Le feul but, lui dit-elle, de toutes les fantaisies des femmes est de désorienter un peu la morgue mafculine, & d'accoutumer les hommes à l'obéiffance qui leur convient. Le meilleur moyen que vous ayez de guérir les extravagances de votre femme, est d'extravaguer avec elle. Si-tôt que vous cesserez de contra-

rier ses caprices, assurez-vous qu'elle cessera d'en avoir, & qu'elle n'attend, pour devenir sage, que de vous avoir rendu bien complètement fou. Faites donc les choses de bonne grace, & cédez en cette occasion pour obtenir ce que vous voudrez dans une autre. Le Roi crut la Fée; &, pour se conformer à son avis, s'étant rendu au Cercle de la Reine, il la prit à part, lui dit tout bas qu'il étoit fâché d'avoir contesté mal-à-propos, & qu'il tâcheroit de la dédommager à l'avenir par sa complaisance de l'humeur qu'il pouvoit avoir mise dans ses discours en disputant impoliment contre elle.

Fantastique, qui craignit que la douceur de Phénix ne la couvrît seule du ridicule de cette affaire, se hâta de lui répondre, que sous cette excuse ironique elle voyoit encore plus d'orgueil que dans les disputes précédentes; mais que, puisque les torts d'un mari n'autorisoient point ceux d'une femme, elle se hâtoit de céder en cette occasion comme elle avoit toujours fait: mon Prince & mon époux, ajouta-t-elle tout haut, m'ordonne d'accoucher d'un garçon, & je fais trop bien mon

devoir pour manquer d'obéir. Je n'ignore pas que , quand Sa Majesté m'honore des marques de sa tendresse , c'est moins pour l'amour de moi que pour celui de son peuple , dont l'intérêt ne l'occupe guères moins la nuit que le jour. Je dois imiter un si noble désintéressement , & je vais demander au Divan un mémoire instructif du nombre & du sexe des enfans qui conviennent à la famille royale ; mémoire important au bonheur de l'Etat , & sur lequel toute Reine doit apprendre à régler sa conduite pendant la nuit.

Ce beau soliloque fut écouté de tout le Cercle avec beaucoup d'attention , & je vous laisse à penser combien d'éclats de rire furent assez mal-adroitement étouffés. Ah ! dit tristement le Roi en sortant & haussant les épaules , je vois bien que , quand on a une femme folle , on ne peut éviter d'être un sot.

La Fée Discrette , dont le sexe & le nom contrastoient quelquefois plaisamment dans son caractère , trouva cette querelle si réjouissante , qu'elle résolut de s'en amuser jusqu'au bout. Elle dit publiquement au Roi , qu'elle avoit

consulté les comètes qui président à la naissance des Princes , & qu'elle pouvoit lui répondre que l'enfant qui naîtroit de lui, seroit un garçon ; mais en secret elle assura la Reine qu'elle auroit une fille.

Cet avis rendit tout-à-coup Fantastique aussi raisonnable qu'elle avoit été capricieuse jusqu'alors. Ce fut avec une douceur & une complaisance infinies qu'elle prit toutes les mesures possibles pour désoler le Roi & toute la Cour. Elle se hâta de faire faire une layette des plus superbes, affectant de la rendre si propre à un garçon qu'elle devînt ridicule à une fille ; il fallut dans ce dessein changer plusieurs modes , mais tout cela ne lui coûtoit rien. Elle fit préparer un beau collier de l'Ordre tout brillant de pierreries , & voulut absolument que le Roi nommât d'avance le Gouverneur & le Précepteur du jeune Prince.

Si-tôt qu'elle fut sûre d'avoir une fille , elle ne parla que de son fils , & n'omit aucune des précautions inutiles , qui pouvoient faire oublier celles qu'on auroit dû prendre. Elle rioit aux éclats en se peignant la contenance étonnée

& bête qu'auroient les Grands & les Magistrats qui devoient orner ses couches de leur présence. Il me semble, disoit-elle à la Fée, voir d'un côté notre vénérable Chancelier arborer de grandes lunettes pour vérifier le sexe de l'enfant, & de l'autre Sa Sacrée Majesté baïsser les yeux & dire en balbutiant : je croyois. . . . la Fée m'avoit pourtant dit. . . . Messieurs, ce n'est pas ma faute. . . . & d'autres apophthegmes aussi spirituels recueillis par les savans de la Cour, & portés bientôt jusqu'aux extrémités des Indes.

Elle se représentoit avec un plaisir malin le désordre & la confusion que ce merveilleux événement alloit jeter dans toute l'assemblée. Elle se figuroit d'avance les disputes, l'agitation de toutes les Dames du Palais pour réclamer, ajuster, concilier en ce moment imprévu les droits de leurs importantes charges, & toute la Cour en mouvement pour un béguin.

Ce fut aussi dans cette occasion qu'elle inventa le décent & spirituel usage de faire haranguer par les Magistrats en robe e Prince nouveau né. Phénix voulut lui représenter que c'étoit avia:

la Magistrature à pure perte, & jeter un comique extravagant sur tout le cérémonial de la Cour que d'aller en grand appareil étaler du Phœbus à un petit marmot avant qu'il le pût entendre, ou du moins y répondre.

ET tant mieux ! reprit vivement la Reine, tant mieux pour votre fils ! ne feroit-il pas trop heureux que les bêtises qu'ils ont à lui dire, fussent épuisées avant qu'il les entendît, & voulez-vous qu'on lui garde pour l'âge de raison des discours propres à le rendre fou ? Pour Dieu laissez-les haranguer tout leur bien-aise, tandis qu'on est sûr qu'il n'y comprend rien & qu'il en a l'ennui de moins. Vous devez sçavoir de reste, qu'on n'en est pas toujours quitte à si bon marché. Il en fallut passer par-là ; & de l'ordre exprès de Sa Majesté, les Présidens du Sénat & des Académies commencèrent à composer, étudier, raturer & feuilleter leur Vauvoriere & leur Démosthene pour apprendre à parler à un embryon.

ENFIN le moment critique arriva. La Reine sentit les premières douleurs avec des transports de joie, dont on ne s'avise guères en pareille occasion.

Elle se plaignoit de si bonne grace, & pleuroit d'un air si riant, qu'on eût cru que le plus grand de ses plaisirs étoit celui d'accoucher.

AUSSI-TÔT ce fut dans tout le Palais une rumeur épouvantable. Les uns couroient chercher le Roi, d'autres les Princes, d'autres les Ministres, d'autres le Sénat: le plus grand nombre & les plus pressés alloient pour aller; &, roulant leur tonneau comme Diogene, avoient pour toute affaire de se donner un air affairé. Dans l'empressement de rassembler tant de gens nécessaires, la dernière personne à qui l'on songea, fut l'Accoucheur; & le Roi, que son trouble mettoit hors de lui, ayant demandé par mégarde une Sage-Femme, cette inadvertence excita parmi les Dames des ris immodérés, qui, joints à la bonne humeur de la Reine, firent l'accouchement le plus gai dont on eût jamais entendu parler.

QUOIQUE Fantafque eût gardé de son mieux le secret de la Fée, il n'avoit pas laissé de transpirer parmi les femmes de sa maison, & celles-ci le garderent si fidèlement elles mêmes, que le bruit fut plus de trois jours à s'en répandre

par toute la Ville; de sorte qu'il n'y avoit depuis long-temps que le Roi seul qui n'en fût rien. Chacun étoit donc attentif à la scène qui se préparoit : l'intérêt public fournissant un prétexte à tous les curieux de s'amuser aux dépens de la famille Royale, ils se faisoient une fête d'épier la contenance de leurs Majestés, & de voir comment avec deux promesses contradictoires, la Fée pourroit se tirer d'affaire & conserver son crédit.

O H! ça, Monseigneur, dit Jalamir au Druide en s'interrompant; convenez qu'il ne tient qu'à moi de vous impatienter dans les regles : car vous sentez bien, que voici le moment des digressions, des réflexions, des portraits & de ces multitudes de belles choses, que tout Auteur homme d'esprit ne manque jamais d'employer à propos dans l'endroit le plus intéressant pour excéder ses lecteurs. Comment par Dieu! dit le Druide, t'imagines-tu qu'il y en ait d'assez fots pour lire tout cet esprit-là? Apprends qu'on a toujours celui de le passer, & qu'en dépit de Monsieur l'Auteur on a bien-tôt recouvert son étalage avec les feuillets

de son livre. Et toi qui fais ici le raisonneur, penses-tu que, pour éviter l'imputation d'une sottise, il suffise de dire qu'il ne tiendrait qu'à toi de la faire? Vraiment il ne falloit que le dire pour le prouver : & malheureusement je n'ai pas moi la ressource de tourner les feuillets. Consolez-vous, lui dit doucement Jalamir ; d'autres les tourneront pour vous, si jamais on écrit ceci. Cependant considérez que voilà toute la Cour rassemblée dans la chambre de la Reine, que c'est la plus belle occasion que j'aurai jamais de vous peindre tant d'illustres originaux, & la seule peut-être que vous aurez de les connoître. Que Dieu t'entende, répartit plaisamment le Druide ! je ne les connoîtrai que trop par leurs actions : fais-les donc agir si ton histoire a besoin d'eux, & n'en dis mot s'ils sont inutiles : je ne veux point d'autres portraits que les faits. Puisqu'il n'y a pas moyen, dit Jalamir, d'égayer mon récit par un peu de métaphysique, j'en vais tout bêtement reprendre le fil. Mais conter pour conter est si plat ! . . . vous ne savez pas combien de belles choses vous allez perdre ! aidez-moi, je

vous prie, à me retrouver, car la Philosophie m'a tellement emporté, que je ne fais plus à quoi j'en étois du Conte.

A CETTE Reine, dit le *Druide* impatienté, que tu as tant de peine à faire accoucher, & avec laquelle tu me tiens depuis une heure en travail. Oh ! oh ! reprit *Jalamir*, croyez-vous que les enfans des Rois se pondent comme des œufs de grive ? Vous allez voir si ce n'étoit pas bien la peine de perorer. La Reine donc, après bien des cris & des ris, tira enfin les curieux de peine & la *Fée d'intrigue*, en mettant au jour une fille & un garçon plus beaux que le soleil & la lune, & qui se ressembloient si fort, qu'on avoit peine à les distinguer ; ce qui fit que dans leur enfance on se plaisoit à les habiller de même.

DANS ce moment si désiré, le Roi sortant de la majesté pour se rendre à la nature, fit des extravagances qu'en d'autres tems il n'eût pas laissé faire à la Reine, & le plaisir d'avoir des enfans le rendoit si enfant lui-même, qu'il courut sur son balcon crier au peuple à pleine tête : mes amis, réjouissez-vous tous, il

vient de me naître un fils, à vous un pere, & une fille à ma femme. La Reine, qui se trouvoit pour la premiere fois de sa vie à pareille fête, ne s'aperçut pas de tout l'ouvrage qu'elle avoit fait : & la Fée, qui connoissoit son esprit fantasque, se contenta, conformément à ce qu'elle avoit désiré, de lui annoncer d'abord une fille. La Reine se la fit apporter ; & , ce qui surprit fort les spectateurs, elle l'embrassa tendrement à la vérité, mais les larmes aux yeux & avec un air de tristesse, qui cadroit mal avec celui qu'elle avoit eu jusqu'alors. J'ai déjà dit qu'elle aimoit sincèrement son époux : elle avoit été touchée de l'inquiétude & de l'attendrissement qu'elle avoit lus dans ses regards durant ses souffrances. Elle avoit fait, dans un tems à la vérité singulièrement choisi, des réflexions sur la cruauté qu'il y avoit à désoler un mari si bon, & quand on lui présenta sa fille, elle ne songea qu'au regret qu'auroit le Roi de n'avoir pas un fils. Discrette, à qui l'esprit de son sexe & le don de féerie apprenoient à lire facilement dans les cœurs, pénétra sur le champ ce qui se passoit dans celui de

la Reine; &, n'ayant plus de raison pour lui déguiser la vérité, elle fit apporter le jeune Prince. La Reine, revenue de sa surprise, trouva l'expédient si plaisant, qu'elle en fit des éclats de rire dangereux dans l'état où elle étoit. Elle se trouva mal, on eut beaucoup de peine à la faire revenir; &, si la Fée n'eût répondu de sa vie, la douleur la plus vive alloit succéder aux transports de joie dans le cœur du Roi & sur les visages des courtisans.

MAIS voici ce qu'il y eut de plus singulier dans toute cette aventure. Le regret sincère qu'avoit la Reine d'avoir tourmenté son Mari, lui fit prendre une affection plus vive pour le jeune Prince que pour sa sœur, & le Roi de son côté qui adoroit la Reine, marqua la même préférence à la fille qu'elle avoit souhaitée. Les caresses indirectes que ces deux uniques époux se faisoient ainsi l'un l'autre devinrent bien-tôt un goût très-décidé, & la Reine ne pouvoit non plus se passer de son fils, que le Roi de sa fille.

CE double événement fit un grand plaisir à tout le peuple, & le rassura du moins pour un tems sur la frayeur

de manquer de maître. Les esprits-forts, qui s'étoient moqués des promesses de la Fée, furent moqués à leur tour. Mais ils ne se tinrent pas pour battus ; disant qu'ils n'accordoient pas même à la Fée l'infailibilité du mensonge, ni à ses prédictions la vertu de rendre impossibles les choses qu'elle annonçoit. D'autres, fondés sur la prédilection qui commençoit à se déclarer, poussèrent l'impudence jusqu'à soutenir qu'en donnant un fils à la Reine & une fille au Roi, l'événement avoit de tout point démenti la prophétie.

TANDIS que tout se dispoisoit pour la pompe du baptême des deux nouveaux nés, & que l'orgueil humain se préparoit à briller humblement aux autels des Dieux. Un moment, interrompit le Druide, tu me brouilles d'une terrible façon : apprends-moi, je te prie, en quel lieu nous sommes. D'abord, pour rendre la Reine enceinte, tu la promenois parmi des reliques & des capuchons. Après cela tu nous as tout-à-coup fait passer aux Indes. A présent tu viens me parler du baptême, & puis des autels des Dieux. Par le grand Tharamis, je ne fais plus si dans

la cérémonie que tu prépares, nous allons adorer Jupiter, la bonne Vierge ou Mahomet. Ce n'est pas qu'à moi Druide, il m'importe beaucoup que tes deux bambins soient baptisés ou circoncis : mais encore faut-il observer le costume, & ne pas m'exposer à prendre un Evêque pour le Muphti & le Missel pour l'Alcoran. Le grand malheur ! lui dit Jalamir ; d'aussi fins que vous s'y tromperoient bien. Dieu garde de mal tous ces Prélats qui ont des ferails & prennent pour de l'Arabe le Latin du Bréviaire. Dieu fasse paix à tous les honnêtes Caffards qui suivent l'intolérance du Prophète de la Mecque, toujours prêts à massacrer saintement le genre humain pour la gloire du Créateur. Mais vous devez vous ressouvenir que nous sommes dans un pays de Fées, où l'on n'envoie personne en enfer pour le bien de son ame, où l'on ne s'avise point de regarder au prépuce des gens pour les damner ou les absoudre, & où la Mitre & le Turban verd couvrent également les têtes sacrées pour servir de signalement aux yeux des sages, & de parure à ceux des fots.

JE fais bien que les loix de la Géographie, qui réglent toutes les Religions du Monde, veulent que les deux nouveaux nés soient Musulmans, mais on ne circoncit que les mâles, & j'ai besoin que mes jumeaux soient administrés tous deux. Ainsi trouvez bon que je les baptise. Fais, fais, dit le Druides; voilà, foi de Prêtre, un choix le mieux motivé dont j'aye entendu parler de ma vie. Jalamir continua.

LA Reine, qui se plaisoit à bouleverser toute étiquette, voulut se lever au bout de six jours & sortir le septième, sous prétexte qu'elle se portoit bien : en effet elle nourrissoit ses enfans. Exemple odieux, dont toutes les femmes lui représenterent très-vivement les conséquences. Mais Fantastique, qui craignoit les ravages du lait répandu, soutint qu'il n'y a point de tems plus perdu pour le plaisir de la vie que celui qui vient après la mort, & que le sein d'une femme morte se flétrit encore plus que celui d'une nourrice, ajoutant d'un ton de Duegne, qu'il n'y a point de plus belle gorge aux yeux d'un Mari que celle d'une femme qui nourrit ses enfans. Cette

intervention des Maris dans des soins qui les regardent si peu fit beaucoup rire les Dames ; & la Reine , trop jolie pour l'être impunément , leur parut dès - lors , malgré ses caprices , presque aussi ridicule que son époux , qu'elles appelloient par dérision le bourgeois de Vaugirard.

JE te vois venir , dit aussi - tôt le Druide ; tu voudrois me donner insensiblement le rôle de Schahbahan , & me faire demander s'il y a aussi un Vaugirard aux Indes , comme un Madrid au bois de Boulogne , un Opéra dans Paris , & un Philosophe à la Cour. Mais poursuis ta rapsodie & ne me tends plus de ces pièges ; car n'étant ni marié ni Sultan , ce n'est pas la peine d'être un sot.

■ ENFIN , dit Jalamir sans répondre au Druide , tout étant prêt , le jour fut pris pour ouvrir les portes du ciel aux deux nouveaux nés. La Fée se rendit de bon matin au Palais , & déclara aux augustes époux qu'elle alloit faire à chacun de leurs enfans un présent digne de leur naissance & de son pouvoir. Je veux , dit-elle , avant que l'eau magique les dérobe à ma protection , les

enrichir de mes dons, & leur donner des noms plus efficaces que ceux de tous les pieds-plats du Calendrier, puisqu'ils exprimeront des perfections dont j'aurai soin de les douer en même tems : mais comme vous devez connoître mieux que moi les qualités qui conviennent au bonheur de votre famille & de vos peuples, choisissez vous-mêmes, & faites ainsi d'un seul acte de volonté sur chacun de vos deux enfans, ce que vingt ans d'éducation font rarement dans la jeunesse, & que la raison ne fait plus dans un âge avancé.

Aussi-tôt, grande altercation entre les deux époux. La Reine prétendoit seule régler à sa fantaisie le caractère de toute sa famille; & le bon Prince, qui sentoît toute l'importance d'un pareil choix, n'avoit garde de l'abandonner aux caprices d'une femme dont il adoroit les folies sans les partager. Phénix vouloit des enfans qui devinssent un jour des gens raisonnables; Fantafque aimoit mieux avoir de jolis enfans, & pourvû qu'ils brillassent à six ans elle s'embarassoit fort peu qu'ils fussent des sots à trente. La Fée

eut beau s'efforcer de mettre leurs Majestés d'accord : bien-tôt le caractère des nouveaux nés ne fut plus que le prétexte de la dispute, & il n'étoit pas question d'avoir raison ; mais de se mettre l'un l'autre à la raison.

ENFIN Discrette imagina un moyen de tout ajuster sans donner le tort à personne ; ce fut que chacun disposât à son gré de l'enfant de son sexe. Le Roi approuva un expédient qui pourvoyoit à l'essentiel , en mettant à couvert des bizarres souhaits de la Reine l'héritier de la Couronne ; & , voyant les deux enfans sur les genoux de leur Gouvernante , il se hâta de s'emparer du Prince , non sans regarder sa sœur d'un œil de commisération. Mais Fantastique , d'autant plus mutinée qu'elle avoit moins raison de l'être , courut comme une emportée à la jeune Princesse & la prenant aussi dans ses bras : vous vous unissez tous , dit-elle , pour m'irriter ; mais afin que les caprices du Roi tournent malgré lui-même au profit d'un de ses enfans , je déclare que je demande pour celui que je tiens tout le contraire de ce qu'il demandera pour l'autre. Choisissez maintenant , dit-elle au Roi

d'un air de triomphe, & puis que vous trouvez tant de charmes à tout diriger, décidez d'un seul mot le sort de votre famille entiere. La Fée & le Roi tâcherent en vain de la détourner d'une résolution qui mettoit ce Prince dans un étrange embarras ; elle n'en voulut jamais démordre, & dit qu'elle se félicitoit beaucoup d'un expédient qui feroit rejaillir sur sa fille tout le mérite que le Roi ne sauroit pas donner à son fils. Ah ! dit ce Prince, outré de dépit, vous n'avez jamais eu pour votre fille que de l'aversion, & vous le prouvez dans l'occasion la plus importante de sa vie ; mais ajoûta-t-il dans un transport de colere dont il ne fut pas le maître, pour la rendre parfaite en dépit de vous, je demande que cet enfant-ci vous ressemble. Tant mieux pour vous & pour lui, reprit vivement la Reine ; mais je ferai vengeance, & votre fille vous ressemblera. A peine ces mots furent-ils lâchés de part & d'autre avec une impétuosité sans égale, que le Roi, désespéré de son étourderie, les eût bien voulu reténir : mais c'en étoit fait, & les deux enfans étoient doués, sans retour, des caractères demandés. Le garçon

çon reçut le nom de Prince Caprice, & la fille s'appella la Princesse Raison, nom bizarre qu'elle illustra si bien, qu'aucune femme n'osa depuis le porter.

Voilà donc le futur successeur au trône orné de toutes les perfections d'une jolie femme, & la Princesse sa sœur destinée à posséder un jour toutes les vertus d'un honnête-homme, & les qualités d'un bon Roi; partage qui ne paroïsoit pas des mieux entendus, mais sur lequel on ne pouvoit plus revenir. Le plaisant fut que l'amour mutuel des deux époux agissant en cet instant avec toute la force que lui rendoient toujours, mais souvent trop tard, les occasions essentielles, & la prédilection ne cessant d'agir, chacun trouva celui de ses enfans qui devoit lui ressembler le plus mal partagé des deux, & songea moins à le féliciter qu'à le plaindre. Le Roi prit sa fille dans ses bras, & la serrant tendrement: hélas! lui dit-il, que te serviroit la beauté même de ta mere, sans son talent pour la faire valoir? Tu seras trop raisonnable pour faire tourner la tête à personne! Fantafque, plus circonspecte

sur ses propres vérités, ne dit pas tout ce qu'elle pensoit de la sagesse du Roi futur : mais il étoit aisé de douter, à l'air triste dont elle le caressoit, qu'elle eût au fond du cœur une grande opinion de son partage. Cependant le Roi ; la regardant avec une sorte de confusion, lui fit quelques reproches sur ce qui s'étoit passé. Je sens mes torts, lui dit-il : mais ils sont votre ouvrage ; nos enfans auroient valu beaucoup mieux que nous ; vous êtes cause qu'ils ne feront que nous ressembler. Au moins, dit-elle aussi-tôt en sautant au cou de son Mari, je suis sûre qu'ils s'aimeront autant qu'il est possible. Phénix, touché de ce qu'il y avoit de tendre dans cette faillie, se consola par cette réflexion qu'il avoit si souvent occasion de faire, qu'en effet la bonté naturelle & un cœur sensible suffisoient pour tout réparer.

Je devine si bien tout le reste, dit le Druide à Jalamir en l'interrompant, que j'acheverois le Conte pour toi. Ton Prince Caprice fera tourner la tête à tout le monde, & sera trop bien l'imitateur de sa Mere, pour n'en pas être le tourment. Il bouleversera le

Royaume en le voulant réformer. Pour rendre ses fujets heureux, il les mettra au défefpoir, s'en prenant toujours aux autres de ses propres torts : injuste pour avoir été imprudent, il commettra de nouvelles fautes pour réparer les premières. Comme la sagesse ne le conduira jamais, le bien qu'il voudra faire aggravera le mal qu'il aura fait. En un mot, quoiqu'au fond il soit bon, généreux, sensible, ses vertus mêmes lui tourneront à préjudice, & sa seule étourderie, unie à tout son pouvoir, le fera plus haïr, que n'auroit fait une méchanceté raisonnée. D'un autre côté, ta Princesse Raison, nouvelle Héroïne du pays des Fées, deviendra un prodige de sagesse & de prudence; & sans avoir d'adorateurs, se fera tellement adorer du peuple, que chacun fera des vœux pour être gouverné par elle : sa bonne conduite, avantageuse à tout le monde & à elle-même, ne fera du tort qu'à son frere, dont on opposera sans cesse les travers à ses vertus, & à qui la prévention publique donnera tous les défauts qu'elle n'aura pas, quand même il ne les auroit pas lui-même. Il sera question d'intervertir l'or-

dre de la succession au trône, d'asservir la marotte à la quenouille & la fortune à la raison. Les Docteurs exposent avec emphase les conséquences d'un tel exemple, & prouvent qu'il vaut mieux que le peuple obéisse aveuglément aux enragés que le sort peut lui donner pour maîtres, que de se choisir lui-même des chefs raisonnables; que, quoiqu'on interdise à un fou le gouvernement de son propre bien, il est bon de lui laisser la suprême disposition de nos biens & de nos vies; que le plus insensé des hommes est préférable encore à la plus sage des femmes; & que, le mâle ou le premier né, fût il un singe ou un loup, il faudroit en bonne politique qu'une Héroïne ou un Ange naissant après lui obéît à ses volontés. Objections & répliques de la part des féditieux, dans lesquelles Dieu fait comme on verra briller ta sophistique éloquence: car je te connois; c'est surtout à médire de ce qui se fait que ta bile s'exhale avec volupté, & ton amère franchise semble se réjouir de la méchanceté des hommes par le plaisir qu'elle prend à la leur reprocher.

Tubieu! Pere Druide, comme vous

y allez, dit Jalamir tout surpris! quel flux de paroles! où diable avez-vous pris de si belles tirades? Vous ne prêchâtes de votre vie aussi bien dans le bois sacré, quoique vous n'y parliez pas plus vrai. Si je vous laissois faire, vous changeriez bien-tôt un Conte de Fée en un traité de politique, & l'on trouveroit quelque jour, dans les cabinets des Princes, Barbe-bleue ou Peau-d'âne au lieu de Machiavel. Mais ne vous mettez point tant en fraix pour deviner la fin de mon Conte.

Pour vous montrer que les dénouemens ne me manquent pas au besoin, j'en vais dans quatre mots expédier un, non pas aussi sçavant que le vôtre, mais du moins aussi naturel, & à coup sûr plus imprévu.

Vous sçavez donc que les deux enfans jumeaux étant, comme je l'ai remarqué, fort semblables de figure, & de plus, habillés de même, le Roi croyant avoir pris son fils, tenoit sa fille entre ses bras au moment de l'influence, & que la Reine, trompée par le choix de son mari, ayant aussi pris son fils pour sa fille, la Fée profita de cette erreur pour douer les deux en-

fans de la maniere qui leur convenoit le mieux. Caprice fut donc le nom de la Princesse; Raison, celui du Prince son frere: & en dépit des bizarreries de la Reine, tout se trouva dans l'ordre naturel. Parvenu au trône après la mort du Roi, Raison fit beaucoup de bien & fort peu de bruit; cherchant plutôt à remplir ses devoirs qu'à s'acquérir de la gloire, il ne fit ni guerre aux étrangers, ni violence à ses sujets, & reçut plus de bénédictions que d'éloges. Tous les projets formés sous le précédent regne furent exécutés sous celui-ci, & en passant de la domination du pere sous celle du fils, les peuples deux fois heureux crurent n'avoir pas changé de maître. La Princesse Caprice, après avoir fait perdre la vie ou la raison à des multitudes d'amans tendres & aimables, fut enfin mariée à un Roi voisin, qu'elle préféra parce qu'il portoit la plus longue moustache & sautoit le mieux à cloche-pied. Pour Fantafque, elle mourut d'une indigestion de pieds de poulets en ragoût, qu'elle voulut manger avant de se mettre au lit, où le Roi se morfondoit à l'attendre, un soir qu'à force d'agaceries elle l'avoit engagé à venir coucher avec elle. F I N.



DISCOURS
SUR LA QUESTION,

Quelle est la Vertu la plus nécessaire au Héros ; & quels sont les Héros à qui cette Vertu a manqué ?

Lettre qui précède le Discours de M. Jean-Jacques Rousseau.

» VOUS vous rappelez sans dou-
» te, Monsieur, que feu M. le Mar-
» quis de Cursay, commandant les
» Troupes Françoises en Corse, établit
» dans cette Isle une Académie de Lit-
» térature. Cette Académie, en 1751,
» proposa pour sujet d'un Prix d'Élo-
» quence cette question : *Quelle est*
» *la vertu la plus nécessaire au Héros,*
» *& quels sont les Héros à qui cette*
» *vertu a manqué ?* Je ne sçais ni si le

» prix fut décerné , ni à quelle piece
 » il fut adjudgé ; mais ce que je sçais très-
 » bien , c'est que Monsieur *Rouffseau*
 » de *Genève* traita ce sujet dans un Dif-
 » cours dont un heureux hasard m'a
 » procuré une copie ; ce Discours n'a
 » point encore vû le jour ; il est même
 » peu connu , & vous ferez sûrement
 » plaisir au Public de le publier. Vous
 » y reconnoîtrez , je crois , la touche
 » mâle & ferme du Philosophe Gêne-
 » vois. Le voici.



SI je n'étois *Alexandre* , disoit un
 Conquérant , je voudrois être *Diogène*.
Socrate n'eût pas dit : si je n'étois ce
 que je suis , je voudrois être *Alexan-*
dre. Il y avoit des raisons pour le Mo-
 narque ; il n'y en avoit pas moins pour
 le Philosophe. Lequel donc devoit
 l'emporter ? Osons trancher cette gran-
 de question ; & avant que de parler de
 l'Héroïsme , tâchons de lui marquer sa
 place dans l'ordre des choses morales.
 Sans ce premier pas , comment pour-
 rions-nous assigner les vertus qui lui

conviennent, & décider entr'elles de la préférence?

Toutes les vertus appartiennent au Sage. Le Héros se dédommage de celles qui lui manquent par l'éclat de celles qu'il possède. Les vertus du premier sont tempérées, mais il est exempt de vices; si le second a des défauts, ils sont effacés par l'éclat de ses vertus. L'un, toujours solide, n'a point de mauvaises qualités; l'autre, toujours grand, n'en a point de médiocres. Tous deux sont fermes & inébranlables, mais de différentes manières & en différentes choses; l'un ne cede jamais que par raison, l'autre jamais que par générosité; les foiblesses sont aussi peu connues du Sage, que les lâchetés le sont peu du Héros, & la violence n'a pas plus d'empire sur l'ame de celui-ci, que les passions sur celle de l'autre.

Il y a donc plus de perfection dans le caractère du Sage & plus de faste dans celui du Héros; & la préférence se trouveroit décidée en faveur du premier, en se contentant de les considérer ainsi en eux-mêmes. Mais si nous les envisageons par leur rapport avec l'intérêt de la Société, de nouvelles

réflexions produiront bien-tôt d'autres sentimens, & rendront aux qualités héroïques cette prééminence qui leur est dûe, & qui leur a été accordée dans tous les siècles, d'un commun consentement.

En effet, le soin de sa propre félicité fait toute l'occupation du Sage, & c'en est bien assez sans doute pour remplir la tâche d'un homme ordinaire. Les vues du vrai Héros s'étendent plus loin; le bonheur des hommes est son objet, & c'est à ce sublime travail qu'il consacre la grande ame qu'il a reçue du Ciel. Les Philosophes, je l'avoue, prétendent enseigner aux hommes l'art d'être heureux; &, comme s'ils devoient s'attendre à former des nations de Sages, ils prêchent aux Peuples une félicité chimérique, dont ceux-ci ne prennent jamais ni l'idée ni le goût. *Socrate* vit & déplora les malheurs de sa Patrie; mais c'est à *Thrasibule* qu'il étoit réservé de les finir; & *Platon*, après avoir perdu son éloquence, son honneur & son temps à la Cour d'un Tyran, fut contraint d'abandonner à un autre la gloire de délivrer *Syracuse* du joug de la tyrannie. Le Phi-

lofophe peut donner à l'Univers quelques instructions falutaires; mais fes leçons ne corrigeront jamais ni les Grands qui les méprifent , ni le Peuple qui ne les entend point. Les hommes ne fe gouvernent pas ainfi par des vues abftraites; on ne les rend heureux qu'en les contraignant à l'être, & il faut leur faire éprouver la félicité pour la leur faire aimer : voilà l'occupation & les talens du Héros; c'eft fouvent la force à la main qu'il fe met en état de recevoir les bénédictions éternelles de ceux qu'il contraint d'abord à porter le joug des loix, pour leur faire enfin connoître l'autorité de la raifon.

L'Héroïfme eft donc , de toutes les qualités de l'ame , celle dont il importe le plus aux Peuples que ceux qui les gouvernent foient revêtues. C'eft la collection d'un grand nombre de vertus fublimes , rares dans leur afTemblage , plus rares dans leur énergie , & d'autant plus rares encore que l'Héroïfme qu'elles constituent, détaché de tout intérêt personnel , n'a pour objet que la félicité des autres , & pour prix que leur admiration.

Je n'ai rien dit ici de la gloire lé-

gitimement dûe aux grandes actions ; je n'ai point parlé de la force de génie, ni des autres qualités personnelles nécessaires au Héros, & qui, sans être vertus, servent souvent plus qu'elles au succès des grandes entreprises. Pour placer le vrai Héros à son rang, je n'ai eu recours qu'à ce principe incontestable : que c'est entre les hommes celui qui se rend le plus utile aux autres qui doit être le premier de tous. Je ne crains point que les Sages appellent d'une décision fondée sur cette maxime.

Il est vrai, (& jeme hâte de l'avouer,) qu'il se présente, dans cette manière d'envisager l'Héroïsme, une objection qui semble d'autant plus difficile à résoudre, qu'elle est tirée du fond même du sujet. Il ne faut point, disoient les Anciens, deux Soleils dans la nature, ni deux *Césars* sur la terre. En effet, il en est de l'Héroïsme comme de ces métaux recherchés dont le prix consiste dans leur rareté, & que leur abondance rendroit pernicieux ou inutiles. Celui dont la valeur a pacifié le Monde, l'eût désolé, s'il y eût trouvé un seul rival digne de lui. Telles circonstances peuvent rendre un Héros néces-

faire au salut du genre humain ; mais , en quelque temps que ce soit , un peuple de Héros en feroit infailliblement la ruine ; & , semblable aux Soldats de *Cadmus* , il se détruiroit bien-tôt lui-même.

Quoi donc ! me dira-t-on , la multiplication des bienfaiteurs du genre humain peut-elle être dangereuse aux hommes , & peut-il y avoir trop de gens qui travaillent au bonheur de tous ? Oui , sans doute , répondrai-je , quand ils s'y prennent mal , ou qu'ils ne s'en occupent qu'en apparence. Ne nous dissimulons rien ; la félicité publique est bien moins la fin des actions du Héros qu'un moyen pour arriver à celle qu'il se propose , & cette fin est presque toujours sa gloire personnelle. L'amour de la gloire a fait des biens & des maux innombrables ; l'amour de la Patrie est plus pur dans son principe , & plus sûr dans ses effets ; aussi le Monde a-t-il été souvent surchargé de Héros ; mais les nations n'auront jamais assez de citoyens. Il y a bien de la différence entre l'homme vertueux & celui qui a des vertus ; celles du Héros ont rarement leur source dans la pureté de l'ame ; & , semblables à ces

drogues salutaires, mais peu agissantes ; qu'il faut animer par des sels âcres & corrosifs, on diroit qu'elles aient besoin du concours de quelques vices pour leur donner de l'activité.

Il ne faut donc pas se représenter l'Héroïsme sous l'idée d'une perfection morale, qui ne lui convient nullement ; mais comme un composé de bonnes & mauvaises qualités salutaires ou nuisibles selon les circonstances, & combinées dans une telle proportion qu'il en résulte souvent plus de fortune & de gloire pour celui qui les possède, & quelquefois même plus de bonheur pour les Peuples, que d'une vertu plus parfaite.

De ces notions bien développées, il s'ensuit qu'il peut y avoir bien des vertus contraires à l'Héroïsme ; d'autres qui lui soient indifférentes ; que d'autres lui sont plus ou moins favorables selon leurs différens rapports avec le grand art de subjuguier les cœurs & d'enlever l'admiration des peuples ; & qu'enfin, parmi ces dernières, il doit y en avoir quelqu'une qui lui soit plus nécessaire, plus essentielle, plus indispensable, & qui le caractérise en quel-

que maniere : c'est cette vertu spéciale & proprement héroïque qui doit être ici l'objet de mes recherches.

RIEN n'est si décisif que l'ignorance, & le doute est aussi rare parmi le Peuple, que l'affirmation chez les vrais Philosophes. Il y a long-temps que le préjugé vulgaire a prononcé sur la question que nous agitions aujourd'hui, & que la valeur guerrière passe chez la plûpart des hommes pour la première vertu du Héros. Osons appeler de ce jugement aveugle au Tribunal de la raison ; & que les préjugés, si souvent ses ennemis & ses vainqueurs, apprennent à lui céder à leur tour.

NE nous refusons point à la première réflexion que ce sujet fournit, & convenons d'abord que les Peuples ont bien inconsidérément accordé leur estime & leur encens à la vaillance martiale, ou que c'est en eux une inconséquence bien odieuse de croire que ce soit par la destruction des hommes que les bienfaiteurs du genre humain annoncent leur caractère. Nous sommes à la fois bien mal-adroits & bien malheureux, si ce n'est qu'à force de nous désoler qu'on peut exciter notre

admiration. Faut-il donc croire que, si jamais les jours de bonheur & de paix renaissent parmi nous, ils en banniroient l'Héroïsme avec le cortège affreux des calamités publiques, & que les Héros seroient tous relégués dans le Temple de *Janus*, comme on enferme, après la guerre, de vieilles & inutiles armes dans nos Arsenaux ?

JE sçais qu'entre les qualités qui doivent former le grand-homme, le courage est quelque chose ; mais hors du combat la valeur n'est rien. Le brave ne fait ses preuves qu'aux jours de bataille ; le vrai Héros fait les siennes tous les jours ; & ses vertus, pour se montrer quelquefois en pompe, n'en font pas d'un usage moins fréquent sous un extérieur plus modeste.

Osons le dire. Tant s'en faut que la valeur soit la première vertu du Héros, qu'il est douteux même qu'on la doive compter au nombre des vertus. Comment pourroit-on honorer de ce titre une qualité sur laquelle tant de scélérats ont fondé leurs crimes ? Non ; jamais les *Catilina* ni les *Cromwel* n'eussent rendu leurs noms célèbres ; jamais l'un n'eût tenté la

ruine de sa Patrie, ni l'autre asservi la sienne, si la plus inébranlable intrépidité n'eût fait le fond de leur caractère. Avec quelques vertus de plus, me direz-vous, ils eussent été des Héros; dites plutôt qu'avec quelques crimes de moins, ils eussent été des hommes.

Je ne passerai point ici en revue ces guerriers funestes, la terreur & le fléau du genre humain, ces hommes avides de sang & de conquêtes, dont on ne peut prononcer les noms sans frémir, des *Marius*, des *Totila*, des *Tamerlan*. Je ne me prévaudrai point de la juste horreur qu'ils ont inspirée aux nations. Et qu'est-il besoin de recourir à des monstres pour établir que la bravoure même la plus généreuse est plus suspecte dans son principe, plus journalière dans ses exemples, plus funeste dans ses effets, qu'il n'appartient à la candeur, à la solidité & aux avantages de la vertu. Combien d'actions mémorables ont été inspirées par la honte ou par la vanité? Combien d'exploits, exécutés à la face du Soleil, sous les yeux des chefs & en présence de toute une armée, ont été dé-

mentis dans le silence & l'obscurité de la nuit ! Tel est brave au milieu de ses compagnons, qui ne seroit qu'un lâche, abandonné à lui-même ; tel a la tête d'un Général, qui n'eut jamais le cœur d'un Soldat ; tel affronte sur une brèche la mort & le fer de son ennemi, qui dans le secret de son domestique ne peut soutenir la vue du fer salutaire d'un Chirurgien. Un tel étoit brave un tel jour, disoient les Espagnols du temps de *Charles-Quint*, & ces gens-là se connoissoient en bravoure. En effet, rien peut-être n'est si journalier que la valeur, & il y a bien peu de guerriers sinceres qui osassent répondre d'eux seulement pour vingt-quatre heures. *Ajax* épouvante *Hector* ; *Hector* épouvante *Ajax* & fuit devant *Achille*. *Antiochus le Grand* fut brave la moitié de sa vie, & lâche l'autre moitié. Le triomphateur des trois parties du Monde perdit le cœur & la tête à *Pharsale*. *César* lui-même fut ému à *Dyrachium*, & eut peur à *Munda* ; & le vainqueur de *Brutus* s'enfuit lâchement devant *Octave* & abandonna la victoire & l'Empire du Monde à celui qui tenoit de lui l'un & l'autre. Croira-

t-on que ce soit faute d'exemples modernes que je n'en cite ici que d'anciens ?

Qu'on ne nous dise donc plus que la palme héroïque n'appartient qu'à la valeur & aux talens militaires. Ce n'est point sur les exploits des grands-hommes que leur réputation est mesurée. Cent fois les vaincus ont remporté le prix de la gloire sur les vainqueurs. Qu'on recueille les suffrages & qu'on me dise, lequel est le plus grand d'*Alexandre* ou de *Porus*, de *Pyrrhus* ou de *Fabrice*, d'*Antoine* ou de *Brutus*, de *François I* dans les fers ou de *Charles-Quint* triomphant, de *Valois* vainqueur ou de *Coligny* vaincu ?

Que dirons-nous de ces grands hommes qui, pour n'avoir point fouillé leurs mains dans le sang, n'en sont que plus sûrement immortels ? Que dirons-nous du Législateur de Sparte, qui, après avoir goûté le plaisir de régner, eut le courage de rendre la couronne au légitime possesseur qui ne la lui demandoit pas ; de ce doux & pacifique citoyen qui sçavoit venger ses injures, non par la mort de l'offenseur, mais en le rendant honnête-homme ?

Faudra-t-il démentir l'oracle qui lui accorda presque les honneurs divins, & refuser l'Héroïsme à celui qui a fait des Héros de tous ses compatriotes? Que dirons-nous du Législateur d'Athènes qui sçut garder sa liberté & sa vertu à la Cour même des tyrans, & osa soutenir en face à un Monarque opulent que la puissance & les richesses ne rendent point un homme heureux? Que dirons-nous du plus grand des Romains & du plus vertueux des hommes, de ce modele des citoyens auquel seul l'oppresseur de la Patrie fit l'honneur de le haïr assez pour prendre la plume contre lui, même après sa mort? Ferons-nous cet affront à l'Héroïsme d'en refuser le titre à *Caton*? Et pourtant cet homme ne s'est point illustré dans les combats, & n'a point rempli le monde du bruit de ses exploits. Je me trompe; il en a fait un, le plus difficile qui ait jamais été entrepris, & le seul qui ne sera point imité, quand d'un corps de gens de guerre il forma une société d'hommes sages, équitables & modestes.

On sçait assez que le partage d'*Auguste* n'étoit pas la valeur. Ce n'est point

aux rives d'Actium ni dans les plaines de Philippes qu'il a cueilli les lauriers qui l'ont immortalisé, mais bien dans Rome pacifique & rendue heureuse. L'Univers soumis a moins fait pour la gloire & pour la sûreté de sa vie, que l'équité de ses loix & le pardon de *Cinna* : tant les vertus sociales sont, dans les Héros mêmes, préférables au courage. Le plus grand Capitaine du Monde meurt assassiné en plein Sénat pour un peu de hauteur indiscrete, pour avoir voulu ajoûter un vain titre à un pouvoir réel; & l'auteur odieux des proscriptions, effaçant ses forfaits à force de justice & de clémence, devient le pere de sa Patrie qu'il avoit désolée, & meurt adoré des Romains qu'il avoit rendu esclaves.

Aux exemples qui se présentent en foule & qu'il ne m'est pas permis d'épuiser, ajoûtons quelques réflexions qui confirment les inductions que j'en veux tirer ici. Assigner le premier rang à la valeur dans le caractère héroïque, ce seroit donner au bras qui exécute, la préférence sur la tête qui projette. Cependant on trouve plus aisément des bras que des têtes. On peut confier à d'autres l'exécution d'un grand projet

fans en perdre le principal mérite; mais exécuter le projet d'autrui, c'est rentrer volontairement dans l'ordre subalterne qui ne convient point au Héros.

Ainsi, quelle que soit la vertu qui le caractérise, elle doit annoncer le génie & en être inséparable. Les qualités héroïques ont bien leur germe dans le cœur, mais c'est dans la tête qu'elles se développent & prennent de la solidité. L'ame la plus pure peut s'égarer dans la route même du bien, si l'esprit & la raison ne la guident, & toutes les vertus s'alterent fans le concours de la sagesse. La fermeté dégénere aisément en opiniâtreté, la douceur en foiblesse, le zèle en fanatisme, la valeur en férocité. Souvent une grande entreprise mal concertée fait plus de tort à celui qui la manque, qu'un succès mérité ne lui eût fait d'honneur; car le mépris est ordinairement plus fort que l'estime. Il semble même que, pour établir une réputation éclatante, les talens suppléent bien plus aisément aux vertus que les vertus aux talens. Le Soldat du Nord, avec un génie étroit & un courage fans bornes, perdit sans retour, dès le milieu de sa carrière, une

gloire acquise par des prodiges de valeur & de générosité; & il est encore douteux dans l'opinion publique si le meurtrier de *Charles Stuard* n'est point, avec tous ses forfaits, un des plus grands hommes qui aient jamais existé.

La bravoure ne constitue point un caractère, & c'est au contraire du caractère de celui qui la possède qu'elle tire sa forme particulière. Elle est vertu dans une âme vertueuse, & vice dans un méchant. Le Chevalier *Bayard* étoit brave; *Cartouche* l'étoit aussi: mais croira-t-on jamais qu'ils le fussent de la même manière? La valeur est susceptible de toutes les formes; elle est généreuse ou brutale, stupide ou éclairée, furieuse ou tranquille, selon l'âme qui la possède; selon les circonstances, elle est l'épée du vice ou le bouclier de la vertu; & puisqu'elle n'annonce nécessairement ni la grandeur de l'âme ni celle de l'esprit, elle n'est point la vertu la plus nécessaire au Héros.

J'ai attaqué une opinion dangereuse & trop répandue; je n'ai pas les mêmes raisons pour suivre dans tous ces détails la méthode des exclusions. Tou-

tes les vertus naissent des différens rapports que la Société a établis entre les hommes. Or, le nombre de ces rapports est presqu'infini. Quelle tâche seroit-ce donc d'entreprendre de les parcourir? Elle seroit immense, puisqu'il y a parmi les hommes autant de vertus possibles que de vices réels; elle seroit superflue, puisque, dans le nombre des grandes & difficiles vertus dont le Héros a besoin pour bien commander, on ne sçauroit comprendre comme nécessaires le grand nombre de vertus plus difficiles encore, dont la multitude a besoin pour obeir. Tel a brillé dans le premier rang, qui, né dans le dernier, fût mort obscur sans s'être fait remarquer. Je ne sçais ce qui fût arrivé d'*Epiçtete*, placé sur le trône du Monde; mais je sçais qu'à la place d'*Epiçtete*, *César* lui-même n'eût jamais été qu'un chétif esclave.

✧ BORNONS-NOUS donc, pour abrégé, aux divisions établies par les Philosophes, & contentons-nous de parcourir les quatre principales vertus auxquelles ils rapportent toutes les autres; bien sûrs que ce n'est pas dans des qualités accessoires, obscures & subalter-
nes,

nes , que l'on doit chercher la base de l'Heroïsme.

MAIS dirons-nous que la justice soit cette base , tandis que c'est sur l'injustice même que la plûpart des grands hommes ont fondé le monument de leur gloire ? Les uns , enivrés d'amour pour la Patrie , n'ont rien trouvé d'illégitime pour la servir , & n'ont point hésité d'employer , pour son avantage , des moyens odieux que leurs ames généreuses n'eussent jamais pu se résoudre d'employer pour le leur : d'autres , dévorés d'ambition , n'ont travaillé qu'à mettre leur pays dans les fers : l'ardeur de la vengeance en a porté d'autres à le trahir. Les uns ont été d'avidés conquérans ; d'autres , d'adroits usurpateurs ; d'autres même n'ont pas eu honte de se rendre les ministres de la tyrannie d'autrui. Les uns ont méprisé leur devoir , les autres se sont joués de leur foi. Quelques-uns ont été injustes par systême , d'autres par foiblesse ; la plûpart par ambition : tous sont allés à l'immortalité.

LA justice n'est donc pas la vertu qui caractérise le Héros. On ne dira pas mieux que ce soit la tempérance ou la modération , puisque c'est pour

avoir manqué de cette dernière vertu, que les hommes les plus célèbres se sont rendus immortels, & que le vice opposé à l'autre n'a empêché nul d'entr'eux de le devenir; pas même *Alexandre*, que ce vice affreux couvrit du sang de son ami; pas même *César*, à qui toutes les dissolutions de sa vie n'ôtèrent pas un seul autel après sa mort.

LA prudence est plutôt une qualité de l'esprit, qu'une vertu de l'ame. Mais, de quelque manière qu'on l'envisage, on lui trouve toujours plus de solidité que d'éclat, & elle sert plutôt à faire valoir les autres vertus, qu'à briller par elle-même. Si elle prévient les grandes fautes, elle nuit aussi aux grandes entreprises; car il en est peu où il ne faille toujours donner au hasard beaucoup plus qu'il ne convient à l'homme sage. D'ailleurs, le caractère de l'Héroïsme est de porter au plus haut degré les vertus qui lui sont propres. Or, rien n'approche tant de la pusillanimité qu'une prudence excessive. La prudence n'est donc point encore la vertu caractéristique du Héros.

L'HOMME vertueux est juste, prudent, modéré, sans être pour cela un Héros; & trop fréquemment le Héros

n'est rien de tout cela. Ne craignons point d'en convenir ; c'est souvent au mépris même de ces vertus , que l'Héroïsme a dû son éclat. Que devien-
droient *Cesar* , *Alexandre* , *Pyrrhus* , *Annibal* , envisagés de ce côté ? Avec quelques vices de moins , peut-être eussent-ils été moins célèbres ; car la gloire est le prix de l'Héroïsme ; mais il en faut un autre pour la vertu.

S'il falloit distribuer les vertus à ceux à qui elles conviennent le mieux , j'assignerois la prudence à l'homme d'Etat , la justice au Citoyen , la modération au Sage ; pour la force de l'ame , je la donnerois au Héros , & il n'auroit pas à se plaindre de son partage.

En effet , la force est le vrai fondement de l'Héroïsme ; elle est la source ou le supplément des vertus qui le composent , & c'est elle qui le rend propre aux grandes choses. Rassemblez à plaisir les qualités qui peuvent concourir à former le grand homme , si vous n'y joignez la force pour les animer , elles tombent toutes en langueur , & l'Héroïsme s'évanouit. Au contraire , la seule force de l'ame donne nécessairement un grand nombre de vertus

Héroïques à celui qui en est doué, & supplée à toutes les autres.

COMME on peut faire des actions de vertu sans être vertueux, on peut faire de grandes actions sans avoir droit à l'Héroïsme. Le Héros ne fait pas toujours de grandes actions; mais il est toujours prêt à en faire au besoin, & se montre grand dans toutes les circonstances de sa vie: voilà ce qui le distingue de l'homme vulgaire. Un infirme peut prendre la bêche & labourer quelques momens la terre: mais il s'épuise & se lasse bientôt. Un robuste laboureur, s'il ne travaille pas sans cesse, le pourroit au moins sans s'incommoder; & c'est à sa force qu'il doit ce pouvoir.

Les hommes sont plus aveugles que méchans, & il y a plus de foiblesse que de malignité dans leurs vices. Nous nous trompons nous-mêmes avant que de tromper les autres, & nos fautes ne viennent que de nos erreurs; nous n'en commettons gueres que parce que nous nous laissons gagner à de petits intérêts présens, qui nous font oublier les choses importantes qui sont plus éloignées. De là toutes les petites choses qui caractérisent le vulgaire, inconstance, légèreté, caprice, fourberie, fanatisme,

cruauté : vices qui tous ont leur source dans la foiblesse de l'ame. Au contraire, tout est grand & généreux dans une ame forte, parce qu'elle fait discerner le beau du spécieux, la réalité de l'apparence, & se fixer à son objet avec cette fermeté qui écarte les illusions & surmonte les plus grands obstacles.

C'est ainsi qu'un jugement incertain & un cœur facile à séduire rendent les hommes foibles & petits. Pour être grand, il ne faut que se rendre maître de soi : c'est au-dedans de nous-mêmes que sont nos plus redoutables ennemis ; & quiconque aura su les combattre & les vaincre, aura plus fait pour la gloire, au jugement des Sages, que s'il eût conquis l'Univers.

Voilà ce que produit la force de l'ame ; c'est ainsi qu'elle peut éclairer l'esprit, étendre le génie & donner de l'énergie & de la vigueur à toutes les autres vertus ; elle peut même suppléer à celles qui nous manquent ; car celui qui ne seroit ni courageux, ni juste, ni sage, ni modéré par inclination, le sera pourtant par raison, sitôt qu'ayant surmonté ses passions & vaincu ses préjugés, il sentira combien il lui est avan-

tageux de l'être ; sitôt qu'il sera convaincu qu'il ne peut faire son bonheur qu'en travaillant à celui des autres. La force est donc la vertu qui caractérise l'Héroïsme , & elle l'est encore par une autre raison sans réplique que je tire des réflexions d'un grand-homme : les autres vertus , dit le Chancelier *Bacon* , nous délivrent de la domination des vices ; la seule force nous garantit de celle de la fortune.

Après avoir déterminé cette vertu caractéristique , je devrois parler de ceux qui sont parvenus à l'Héroïsme sans la posséder. Mais comment y seroient-ils parvenus sans la partie qui seule constitue le Héros & lui est essentielle ? Je n'ai rien à dire là-dessus , & c'est le triomphe de ma cause. Parmi les hommes célèbres , dont les noms sont inscrits au Temple de la Gloire, les uns ont manqué de sagesse , les autres de modération ; il y en a eu de cruels , d'injustes , d'imprudens , de perfides , tous ont eu des foiblesses ; nul d'entr'eux n'a été un homme foible. En un mot , toutes les autres vertus ont pu manquer à quelques grands hommes ; mais , sans la force & du génie & de l'ame , il n'y eut jamais de Héros.



LET T R E S

D E

M. LE COMTE DE TRESSAN,

A M. ROUSSEAU,

*Avec les Réponses de celui-ci ,
concernant M. PALISSOT , Au-
teur de la Comédie des Philo-
sophes.*

P R E M I E R E L E T T R E

De M. le Comte de Tressan.

Vous connoîtrez, Monsieur, par la Lettre du Roi de Pologne, que j'envoie à M. Dalember, à quel point ce Prince est indigné de l'attentat du sieur Palissot; il est tout simple, il est bien sûr

que vous auriez trop méprisé Palissot pour être ému par la sottise qu'il vient de faire ; mais le Roi de Pologne mérite d'avoir des serviteurs attachés, & je suis trop jaloux de sa gloire pour n'avoir pas rempli, dans cette occasion, des devoirs aussi chers à mon cœur.

Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, Monsieur ; mais je suis lié d'une tendre amitié avec vos compatriotes. Je regarde Genève comme la ville de l'Europe où la Jeunesse reçoit la plus excellente éducation. J'ai toujours sous mes ordres beaucoup de jeunes Officiers Genèveois ; je n'en vois aucun sortir de sa famille sans prouver qu'il a des mœurs & de la Littérature. Si l'ancienne amitié dont plusieurs de vos amis m'honorent, si l'amour que j'ai pour les Sciences & les Lettres, que vous enrichissez tous les jours, peuvent m'être un titre auprès de vous, j'aurai bien de l'empressement, Monsieur, à me lier avec vous dans le premier voyage que je ferai à Paris, & je vous prie de recevoir avec plaisir & amitié les assurances de la haute estime avec laquelle, &c.

Toul, 20 Octobre 1755.

R É P O N S E

De M. J. J. Rousseau.

JE vous honorois, Monsieur, comme nous faisons tous ; il m'est doux de joindre la reconnoissance à l'estime ; & je remercierois volontiers M. Paliffot de m'avoir procuré, sans y songer, des témoignages de vos bontés, qui me permettent de vous en donner de mon respect. Si cet Auteur a manqué à celui qu'il devoit, & que doit toute la terre au Prince qu'il vouloit amuser, qui plus que moi doit le trouver inexcusable ? Mais si tout son crime est d'avoir exposé mes ridicules, c'est le droit du théâtre ; je ne vois en cela rien de répréhensible pour l'honnête-homme, & j'y vois pour l'Auteur le mérite d'un heureux choix. Je vous prie donc, Monsieur, de ne pas écouter là-dessus le zele que l'amitié & la générosité inspirent à M. Dalembert, & de ne point chagriner, pour cette bagatelle, un homme de mérite qui ne m'a fait

aucune peine, & qui porteroit avec douleur la disgrâce du Roi de Pologne & la vôtre.

Mon cœur est ému des éloges dont vous honorez ceux de mes Concitoyens qui sont sous vos ordres. Effectivement le Gènevois est naturellement bon ; il a l'ame honnête, il ne manque pas de sens, & il ne lui faut que de bons exemples pour se tourner tout-à-fait au bien. Permettez-moi, Monsieur, d'exhorter ces jeunes Officiers à profiter du vôtre, à se rendre dignes de vos bontés, & à perfectionner sous vos yeux les qualités qu'ils vous doivent peut-être, & que vous attribuez à leur éducation. Je prendrai volontiers pour moi, quand vous viendrez à Paris, le conseil que je leur donne ; ils étudieront l'homme de guerre, moi le Philosophe ; notre étude commune fera l'homme de bien, & vous serez toujours notre maître.

Paris, 26 Décembre 1755.



 SECONDE LETTRE

De M. le Comte de Tressan.

RECEVEZ, Monsieur, le prix de la vertu la plus pure. Vos ouvrages nous la font aimer en nous peignant ses charmes dans leur première simplicité ; vous venez de l'enseigner dans ce moment par l'acte le plus généreux & le plus digne de vous.

Le Roi de Pologne, Monsieur, attendri, édifié par votre Lettre, croit ne pouvoir vous donner une marque plus éclatante de son estime, qu'en souscrivant à la grâce que seul aujourd'hui vous pouviez prononcer. M. Palissor ne sera point chassé de la Société de Nancy ; mais cette anecdote littéraire doit rester inscrite dans ses registres, & vous ne pouvez nous blâmer de conserver dans la mémoire des hommes, avec les excès qui peuvent les avilir, les actes de vertu qui les honorent. Enchanté de vos Ouvrages, Monsieur, & desirant d'affermir dans mon cœur

les sentimens qui sont si naturels dans le vôtre , je n'ai fait en cette occasion que ce que j'ai dû ; & sans l'ordre du Roi de Pologne , qui m'a chargé de vous faire passer cette Lettre , je n'aurois point osé vous faire connoître tout mon zele.

Vous me promettez , Monsieur , de me recevoir quand j'irai à Paris , & moi je vous promets de vous écouter avec confiance , & de travailler de bonne-foi à me rendre digne d'être votre ami.

Pardonnez-moi d'avoir donné plusieurs copies de la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Malgré l'estime trop honorable que vous m'y témoignez , je sens qu'on doit m'oublier en lisant cette Lettre , & ne s'occuper que du grand-homme , qui s'y montre tout entier pour faire rougir le vice , & pour triompher de la vertu. J'ai l'honneur d'être , &c.

Lunéville , premier Janvier 1756.



R É P O N S E

De M. J. J. Rousseau.

QUELQUE danger qu'il y ait, Monsieur, de me rendre importun, je ne puis m'empêcher de joindre aux remerciemens que je vous dois, des remarques sur l'enregistrement de l'affaire de M. Palissot, & je prendrai d'abord la liberté de vous dire que mon admiration même pour les vertus du Roi de Pologne, ne me permet d'accepter le témoignage de bonté dont S. M. m'honore en cette occasion, qu'à condition que tout soit oublié. J'ose dire qu'il ne lui convient pas d'accorder une grâce incomplète, & qu'il n'y a qu'un pardon sans réserve qui soit digne de sa grande ame. D'ailleurs, est-ce faire grâce que d'éterniser la punition, & les régistres d'une Académie ne doivent-ils pas plutôt pallier, que relever les petites fautes de ses Membres? Enfin, quelque peu d'estime que je fasse de nos Contemporains,

à Dieu ne plaise que nous les avilissions à ce point d'inscrire comme un acte de vertu , ce qui n'est au fond qu'un procédé des plus simples , que tout homme de Lettres n'eût pas manqué d'avoir à ma place.

Achevez donc , Monsieur , la bonne œuvre que vous avez si bien commencée , afin de la rendre digne de vous. Qu'il ne soit plus question d'une bagatelle qui a déjà fait plus de bruit & donné plus de chagrin à M. Palliot , que l'affaire ne le méritoit. Qu'aurons-nous fait pour lui , si le pardon lui coûte aussi cher que la peine ?

Permettez-moi de ne point répondre aux extrêmes louanges dont vous m'honorez ; ce sont des leçons sévères dont je ferai mon profit ; car je n'ignore pas , (& cette Lettre en fait foi) qu'on loue avec sobriété ceux qu'on estime parfaitement. Mais , Monsieur , il faut renvoyer ces éclaircissemens à nos entrevues. J'attends avec empressement le plaisir que vous me promettez , & vous verrez que , de manière ou d'autre , vous ne me louerez plus , quand nous nous connoîtrons.

Paris , 7 Janvier 1756.

TROISIEME LETTRE

Du Comte de Tressan.

Vous serez obéi, Monsieur ; il est juste que vous jouissiez de l'empire que vous vous acquérez sur les esprits. Je vous avoue , cependant , que j'aurois peut-être encore balancé à vous accorder tout pour M. Palissot , sans une Lettre que j'ai reçue de Paris en même tems que celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. On commence par m'assurer d'une amitié à toute épreuve , & c'est en conséquence de ce sentiment qu'on m'avertit qu'on sort d'une compagnie nombreuse & brillante , où l'on s'est déchainé contre moi au sujet de l'affaire de M. Palissot , & que même on s'y est dit l'un à l'autre , à l'oreille , une épigramme faite contre moi. Cette Lettre m'a déterminé sur le champ , Monsieur , à suivre votre exemple. Je me trouve aujourd'hui dans le cas d'avoir aussi à pardonner à M. Palissot ; je le fais sans

nulle restriction ; trop heureux qu'il me procure cette occasion de vous prouver que j'aime à profiter de vos leçons.

J'ai répondu à cette personne avec toute la vérité la plus simple. Je lui ai mandé ce qui s'est passé, ce que j'avois fait, & ce que vous m'avez empêché d'achever. N'en parlons donc plus, & que M. Palissot puisse être assez heureux pour ne jeter jamais des pierres qu'à des sages. Si je le suis dans ce moment, lui & moi vous le devons également. Je consens de tout mon cœur à ne vous plus louer, lorsque je jouirai du bonheur de vous voir & de vous entendre ; alors ma façon de vous applaudir me fera utile, & répondra à vos vues : jusqu'à ce moment, permettez-moi de vous dire encore que mon admiration pour vos ouvrages & pour votre cœur égale l'attachement que je vous voue pour le reste de ma vie.

Lunéville, 11 Janvier 1756.



R É P O N S E

De M. J. J. Rousseau.

J'APPRENDS, Monsieur, avec une vive satisfaction, que vous avez entièrement terminé l'affaire de M. Palissot; & vous en remercie de tout mon cœur. Je ne vous dirai rien du petit déplaisir qu'elle a pu vous occasionner; car ceux de cette espece ne sont gueres sensibles à l'homme sage; &, d'ailleurs, vous savez mieux que moi que, dans les chagrins qui peuvent suivre une bonne action, le prix en efface toujours la peine: après avoir heureusement achevé celle-ci, il ne nous reste plus rien à desirer à vous & à moi, que de n'en plus entendre parler.

Paris, 17 Janvier 1756.

ÉPITAPHE

DE DEUX AMANS *.

*C***I** gissent deux Amans ; l'un pour l'autre ils
vécurent ,

*L'un pour l'autre ils sont morts , & les Loix en
murmurent.*

La simple piété n'y trouve qu'un forfait ;

Le sentiment admire & la raison se taît.

* Un Maître en fait d'Armes de Lyon , connu pour honnête-homme , Italien & jaloux , étoit amoureux de la Fille d'une Hôtelle de Lyon ; la Fille l'aimoit aussi : il la demande en mariage à ses parents , qui la lui refusent , parce que cet homme venoit de recevoir un coup de fleuret à la gorge & étoit condamné , par toute la Faculté , à ne pouvoir pas vivre au-delà d'un mois. Cet homme , désespéré de ce refus , & encore plus de laisser dans ce monde sa maitresse , lui persuade de se donner la mort dans le même moment où il se tueroit lui-même ; & , pour être bien assuré que la chose se passeroit ainsi , il arrange deux pistolets dont les détentes

*LETTRE du Prince de L... en
Hainault, à M. Rousseau.*

JE suis, Monsieur, celui qui a été vous voir l'autre jour, je n'y retourne pas quoique j'en meure d'envie; mais vous n'aimez ni les empressés, ni les empressemens. Pensez à ce que je vous ai proposé: on ne sçait pas lire dans mon Pays, vous n'y ferez admiré ni persécution: vous aurez la clef de mes livres & de mes jardins; vous m'y verrez ou vous ne m'y verrez pas, vous y aurez une petite Maison de campagne à vous

de l'un & de l'autre tenoient à une ficelle: la Fille s'applique un de ces pistolets au front, & son amoureux s'applique l'autre sur le cœur; & étant au pied d'un Autel en une Chapelle domestique à Irigni, cet homme tire la ficelle, les détentes partent ensemble & ils arrivent tous les deux dans le même moment en l'autre monde. Cela s'est passé le premier Juin 1770, tems où M. Rousseau étoit à Lyon; & ayant eu connoissance de cet événement digne de la grandeur Romaine, il composa cette Épitaphe.

feul , & à un quart de lieue de la mienne , vous y planterez , vous y semerez tout ce que vous voudrez.

Jean-Baptiste & son esprit sont venus mourir en Flandres ; mais il ne faisoit que des vers. Que Jean-Jacques & son génie viennent y vivre , que ce soit chez moi , ou plutôt chez lui , que vous continuiez *vitam impendere vero*. Si vous voulez encore plus de liberté , j'ai un très-petit coin de terre , qui ne dépend de personne ; mais le ciel y est très-beau , l'air y est pur , & ce n'est qu'à quatre-vingts lieues d'ici : je n'ai point d'Archevêque ni de Parlement ; mais j'ai les meilleurs moutons du monde.

J'ai des mouches à miel à l'autre habitation ; que je vous offre : si vous les aimez , je les laisserai ; si vous ne les aimez pas , je les transporterai ailleurs. Leur République vous traitera mieux que celle de Genève , à qui vous avez fait tant d'honneur , & à qui vous auriez fait tant de bien. Je n'aime , comme vous , ni les trônes , ni les dominations : vous ne regnerez sur personne , personne ne regnera sur vous. Si vous acceptez mes offres , Monsieur ,

J'irai vous chercher & vous conduire moi-même au Temple de la Vertu : ce fera le nom de votre demeure ; mais nous ne l'appellerons point comme cela ; j'épargnerai à votre modestie tous les triomphes que vous méritez. Si tout cela ne vous convient pas , prenez , Monsieur , que je n'ai rien dit : je ne vous verrai pas ; mais je continuerai à vous lire , & à vous admirer sans vous le dire.





L E T T R E

D E

*MONSIEUR ROUSSEAU,**A M. le Marquis de Mirabeau.*

Du 26 Juillet 1767.

J'AUROIS dû, Monsieur, vous écrire en recevant votre dernier billet; mais j'ai mieux aimé tarder quelques jours encore à réparer ma négligence, & pouvoir vous parler en même tems du Livre que vous m'avez envoyé. Dans l'impossibilité de le lire tout entier, j'ai choisi les chapitres où l'Auteur casse les vitres, & qui m'ont paru les plus importans. Cette lecture m'a moins satisfait que je ne m'y attendois, & je sens que les traces de mes vieilles idées, racornies dans mon cerveau, ne permettent plus à des idées si nouvelles d'y faire de fortes impressions. Je n'ai jamais pu bien entendre ce que c'étoit que cette évidence qui sert de base au despotisme légal, & rien ne m'a paru moins évident que le chapitre qui traite de toutes ces évidences. Ceci ressemble assez au systême de l'Abbé de Saint-Pierre, qui prétendoit que la raison humaine alloit toujours en se perfection-

nant ; attendu que chaque siècle ajoûtoit ses lumieres à celles des siècles précédens. Il ne voyoit pas que l'entendement humain n'a toujours qu'une même mesure & très-étroite , qu'il perd d'un côté tout autant qu'il gagne de l'autre , & que des préjugés toujours renaissans nous ôtent autant de lumieres acquises que la raison cultivée en peut remplacer. Il me semble que l'évidence ne peut jamais être dans les loix naturelles & politiques , qu'en les considérant par abstraction. Dans un Gouvernement particulier que tant d'élémens divers composent , cette évidence disparoît nécessairement ; car la science du Gouvernement n'est qu'une science de combinaisons , d'applications & d'exceptions , selon les tems , les lieux , les circonstances. Jamais le public ne peut voir avec évidence les rapports & le jeu de tout cela. Et , de grace , qu'arrivera-t-il , que deviendront vos droits sacrés de propriété dans de grands dangers , dans des calamités extraordinaires , quand vos valeurs disponibles ne suffiront plus , & que le *salus populi suprema lex esto* fera prononcé par le despote ?

Mais , supposons toute cette théorie des loix naturelles toujours parfaitement évidente , même dans ses applications , & d'une clarté qui se proportionne à tous les yeux ; comment des Philosophes qui connoissent le cœur humain , peuvent-ils donner à cette évidence tant d'autorité sur les actions des hommes , comme s'ils ignoroient que chacun se conduit très-rarement par ses lumieres , & très-fréquemment par ses passions ? On prouve que

le plus véritable intérêt du despote, est de gouverner légalement; cela est reconnu de tous les tems. Mais, qui est-ce qui se conduit sur les plus véritables intérêts? Le sage seul, s'il existe. Vous faites donc, Monsieur, de vos despotes autant de sages? Presque tous les hommes connoissent leurs vrais intérêts, & ne les suivent pas mieux pour cela. Le prodigue qui mange ses capitaux, fait parfaitement qu'il se ruine, & n'en va pas moins son train. De quoi sert que la raison nous éclaire, quand la passion nous conduit? *Video meliora proboque, deteriora sequor.* Voilà ce que fera votre despote ambitieux, prodigue, avare, amoureux, vindicatif, jaloux, foible; car c'est ainsi qu'ils font tous, & que nous faisons tous. Messieurs, permettez-moi de vous le dire; vous donnez trop de force à vos calculs, & pas assez aux penchans du cœur humain & au jeu des passions. Votre système est fort bon pour les gens de l'Utopie; il ne vaut rien pour les enfans d'Adam.

Voici, dans mes vieilles idées, le problème en politique que je compare à celui de la quadrature du cercle en géométrie, & à celui des longitudes en astronomie. *Trouver une forme de Gouvernement qui mette la loi au-dessus de l'homme.*

Si cette forme est trouvable, cherchons-la & tâchons de l'établir. Vous prétendez, Messieurs, trouver cette loi dominante dans l'évidence des autres. Vous prouvez trop: car cette évidence a dû être dans tous
les

les Gouvernemens, ou ne fera jamais dans aucun.

Si malheureusement cette forme n'est pas trouvable, (& j'avoue ingénument que je crois qu'elle ne l'est pas) mon avis est qu'il faut passer à l'autre extrémité, & mettre tout d'un coup l'homme autant au^d-dessus de la loi qu'il peut l'être; par conséquent établir le despotisme arbitraire, & le plus arbitraire qu'il est possible; je voudrois que le despote pût être Dieu. En un mot, je ne vois point de milieu supportable entre la plus austère Démocratie, & le Hobbisme le plus parfait: car, le conflit des hommes & des loix, qui met dans l'État une guerre intestins continuelle, est le pire de tous les États politiques.

Mais les Caligulas, les Nérons, les Tiberes!... mon Dieu!... je me roule par terre & je gémiss d'être homme.

Je n'ai pas entendu tout ce que vous avez dit des loix dans votre Livre, ni ce qu'en dit l'Auteur nouveau dans le sien. Je trouve qu'il traite un peu légèrement des diverses formes de Gouvernement, bien légèrement sur-tout des suffrages. Ce qu'il a dit des vices du despotisme électif est très-vrai; ces vices sont terribles. Ceux du despotisme héréditaire qu'il n'a pas dits, le sont encore plus.

Voici un second problème, qui, depuis long-tems, m'a roulé dans l'esprit.

Trouver dans le despotisme arbitraire une forme de succession qui ne soit ni élective ni héréditaire, ou plutôt qui soit à la fois l'un & l'autre, &

par laquelle on s'assure, autant qu'il est possible, de n'avoir ni des Tiberes, ni des Nérons.

Si jamais j'ai le malheur de m'occuper de rechef de cette folle idée, je vous reprocherai toute ma vie de m'avoir ôté de mon rate-lier. J'espère que cela n'arrivera pas : mais, Monsieur, quoi qu'il arrive, ne me parlez plus de votre *despotisme légal*, je ne saurois le goûter, ni même l'entendre ; & je ne vois rien là que deux mots contradictoires, qui réunis ne signifient rien pour moi.

Je conçois d'autant moins votre principe de population, qu'il me paroît inexplicable en lui-même, contradictoire avec les faits, impossible à concilier avec l'origine des Nations. Selon vous, Monsieur, la population multiplicative n'auroit dû commencer que quand elle a cessé réellement. Dans mes vieilles idées, si-tôt qu'il y a eu pour un sou de ce que vous appelez richesse, ou valeur disponible, si-tôt que s'est fait le premier échange, la population multiplicative a dû cesser. C'est aussi ce qui est arrivé.

Votre système économique est admirable. Rien n'est plus profond, plus vrai, mieux vu, plus utile. Il est plein de grandes & sublimes vérités qui transportent. Il s'étend à tout ; le champ est vaste ; mais j'ai peur qu'il n'aboutisse à des pays bien différens de ceux où vous prétendez aller.

J'ai voulu vous marquer mon obéissance, en vous montrant que je vous avois du moins parcouru : maintenant, illustre A. D. H, je me prosterne à vos pieds pour vous conjurer d'avoir pitié de moi, de laisser en paix ma

mourante tête, de n'y plus réveiller des idées presque éteintes. Ne m'envoyez plus de Livres; n'exigez plus que j'en lise; ne tentez pas même de m'éclairer, si je m'égare: il n'est plus tems. On ne se convertit point sincèrement à mon âge. Je puis me tromper, & vous pouvez me convaincre; mais non pas me persuader. Je ne dispute jamais, j'aime mieux céder & me taire. Trouvez bon que je m'en tienne à cette résolution.

J'ai l'honneur, &c.



R É P O N S E

Du 30 Juillet 1767.

JE vous rends grace , mon cher & digne ami , de l'ouverture de votre tête & de votre cœur. Je n'aime pas à disputer non plus ; l'abondance d'idées m'étouffe alors ; l'impatience me grille ; l'ardeur m'enroue , & l'on diroit que mes gros yeux veulent avaler le contendant. Cependant cela m'arrive ; on y est fait , on me le pardonne , ou , pour mieux dire , on fait bien que c'est de ma part une marque d'estime & d'amitié. Mais il ne fauroit être question de cela entre nous. Le *Condo & compono quæ mox depromere possim* , doit à tout âge être l'occupation d'une ame honnête ; & je trouve que , la résignation étant l'acte de sagesse & de devoir le plus nécessaire & le plus clair , toute étude qui tend à nous montrer la nécessité des choses dans son vrai jour , est l'usage juste de la raison humaine dans son loisir.

Voilà dans quel sens j'oseraï , malgré vos défenses , suivre avec vous les discussions que vous me présentez. Quoique les principes de ma science ne soient point à moi ; que j'eusse près de quarante - deux ans quand je les ai adoptés , & qu'il me fallût pour cela faire sauter à mon amour-propre la barrière du désaveu de l'ouvrage auquel je dois ma célébrité & mon nom public , courber le front sous la

main crochue de l'homme le plus antipathique à ma chere & natale exubérance, le plus aigre au disputer, le plus incapable à la résistance, le plus armé de sarcasmes & de dédain; car, ainsi que toutes les ames droites, le succès depuis l'a bien civilisé; quoique je n'aie cru céder qu'à la vénérable & irrésistible évidence que vous réceusez, & au service de laquelle j'ai consacré dix années depuis, autant que ma santé a pu me le permettre, cependant il s'en faut bien que je ne vienne à vous avec les certitudes du fanatisme & de l'orgueil. Quoique vous me paroissiez nager encore dans l'Océan d'incertitudes dont je suis fort aise de m'être sauvé; toutefois, comme je sens que la vérité nécessaire aux hommes doit leur être accordée un jour ou l'autre, si vous me démontrez que ce que j'ai regardé comme une relâche assurée, n'est qu'une anse exposée à tous les orages & à l'incertitude des vents, je vous en aurai obligation. Essayons donc petit-à-petit de vérifier la chose.

Je ne vous ai envoyé le Livre de M. de la Riviere, que parce que c'étoit une commission. Il est singulier de dire que cet Ouvrage, fait pour rapprocher & intéresser les esprits négligens & effrayés de l'Étude des principes, est cependant, dans un autre sens, trop fort pour vous. Il jette le but du Gouvernement trop loin de vos idées libres; &, comme toutes les idées sont en vous des sentimens, il vous faut un tout autre régime, de même qu'un sage Médecin ne donnera jamais de purgatif à celui qui prendroit l'opinion du remede sur son odeur.

Quant à cet Ouvrage, puisque vous l'avez ouvert, je n'ai qu'une chose juste & obligatoire à vous demander. C'est de le lire tout entier, ou d'oublier ce que vous en avez lu.

Vous n'entendez pas notre évidence, & pour cela vous nous soupçonnez d'esprit systématique, & de rêver comme le bon Abbé de Saint-Pierre. Vous croyez que nous poursuivons la perfectibilité de l'esprit humain, & voulons en étendre les limites. Bien loin de-là, nous voulons uniquement le ramener au simple, aux premières notions de la nature & de l'instinct. Toutes nos loix se résument à nous conformer aux loix de la nature quant à l'ordonnance de nos travaux, & à l'évidence du droit de propriété quant à la jouissance de leurs fruits. Voilà notre évidence, c'est elle toute entière. Ce n'est pas notre faute, si l'on a toujours cherché la lumière en voulant fixer le soleil, au lieu de regarder tout bonnement à ses pieds. Elle étoit là, elle y est encore. Mais avant de ramener à cette méthode simple tous les gens à lunettes, à télescopes, &c. en possession de se faire croire fort habiles & de jouir des privilèges de *qui vient de loin*, il faudra bien dire & bien répéter. Nous nous y attendons, ainsi qu'au scandale universel de tous les lettrés quelconques. Mais cela passera, cette vérité prendra racine, ainsi que toutes les autres. En attendant, achevez de lire, ou oubliez que vous ayez jamais lu. Avec un esprit de la trempe du vôtre, j'en donne l'option.

Cette évidence, dites-vous, disparoît au milieu des combinaisons, des applications & des exceptions des Gouvernemens particuliers. Nous en convenons & nous démontrons que toute législation humaine n'a été qu'institution d'un désordre légal, excitée par l'intérêt particulier, & prétextée de l'intérêt public; & tous les Législateurs exposés à la vénération de l'Histoire, des Fripiers politiques qui n'ont jamais su reprendre les choses à leur racine.

Cette racine se trouve dans l'ordre naturel. Mais la connoissance de l'ordre naturel n'a pu être réduite en science, afin qu'elle demeure & fasse ferme contre toutes les fausses sciences produites par l'entendement humain, dérouté pour avoir voulu méconnoître sa nourrice, qu'au moment d'une découverte de la vérité la plus simple du monde, c'est que tout marche ici bas par excédent de produit que notre maître a appelé *produit net*.

Oui, Monsieur, ce n'est pas à vous, à un homme simple & grand, que je craindrai de dire que la découverte du *produit net* dûe au vénérable Confucius de l'Europe, changera un jour la face de l'Univers. Cette vérité étoit si peu connue, que M. de Vauban, grand, excellent, modeste & laborieux Citoyen, qui a tant travaillé sur ces matieres, établissoit de nos jours une recette du fisc égale sur les produits de toutes les terres voisines les unes des autres, sans s'informer si l'une, à produit égal, se contentoit de deux rayes, tandis qu'il en avoit fallu qua-

tre à l'autre ; que la dîme sacerdotale le fut ainsi de tous les tems ; & quant à nos ricaneurs politiques qui glanent aujourd'hui sur nous pour nous attaquer avec nos propres armes , qui , fiers d'avoir tout alambiqué , tout sindiqué , discuté , réglementé , d'avoir réduit l'art social au bourdonnement avant-coureux du combat entre les deux partis d'un essain qui a deux chefs , prétendroient que nos principes étoient connus de leurs Apôtres , & que , bien entendus , ils nous conduiroient aux mêmes résultats que les leurs ; c'est pour ces frelons qu'est fait l'essai de nos rayons politiques. Tous leurs travaux sont stériles , tous leurs réduits souterrains ; les nôtres sont au grand jour , & le miel distributif des subsistances en doit découler à grands flots.

Non-seulement notre maître à tous a découvert aux fots qui se croyoient sages , ce que savoient dès long-tems par expérience les sages qui se croient des fots , c'est-à-dire , a posé pour base de toutes les spéculations politiques , que du produit total de la culture , une portion étoit restituable à la terre sans en rien retenir , sous peine d'extinction du tout , & que toute la partie de la société qui n'est pas employée à la culture , ne subsistoit que sur l'excédent du produit de l'année par-delà le montant de ce que l'année précédente en avoit confié à la terre ; mais il n'a pas eu de repos jusqu'à ce qu'il ait pû figurer aux yeux cette grande vérité , & la marche de la distribution des subsistances. C'est ce qu'il a fait dans le tableau écono-

mique que vous avez sous les yeux à la tête des élémens.

Vous y voyez , selon une donnée quelconque , la société divisée en trois parties réelles , réunies par le concours des dépenses & des travaux , pour prendre part à la distribution des subsistances , & pour opérer , par leur consommation , la reproduction des mêmes subsistances. Vous voyez la classe productive avec ses avances , qui , selon la donnée que présente le tableau , rendent cent pour cent d'excédent ou de *produit net*. Ce produit net , remis aux mains des Propriétaires & s'appellant *revenu* , nourrit par la distribution tout l'excédent de la société qui n'est point outil de production , & selon que cette distribution est plus ou moins accélérée , plus ou moins conforme aux règles de l'ordre naturel , elle opere à son terme , qui est la *consommation de tous les produits* , une plus ou moins abondante reproduction.

Tout l'avantage physique & moral des sociétés se résume de la sorte en un point , *accroissement de produit net*. Tout attentat contre la société se détermine par le fait , *diminution du produit net*. C'est sur les deux plats de cette balance que vous pouvez assésoir & peser les loix , les mœurs , les usages , les vices & les vertus. Tout se calcule par le tableau. Tout ce qui fait décroître votre cent pour cent détériore la société : tout ce qui l'augmente ajoute à sa prospérité.

D'après cet aperçu , donnez-vous la peine de lire & de suivre la série des principes

établis dans les six premiers chapitres des Elémens, de parcourir les conséquences qui en dérivent dans les cinq derniers. Je ne prétends pas assurément qu'ils vous apprennent rien; mais je me crois en droit de demander comme une justice, que vous décidiez s'il est vrai qu'ils réduisent & joignent en un seul & même faisceau toutes les questions ci-devant éparpillées & jettées à bâton rompu dans les têtes par tant & tant de nageurs politiques, ou si l'adhérence des conséquences avec les principes, & de principes en principes, à cette racine sociale, le *produit net*, est un rêve systématique de notre imagination.

Ce pas fait, & en vous supposant instruit & persuadé, vous nous renvoyez à l'aveuglement des passions humaines toujours obéies, quoique contradictoires à l'intérêt visible & notoire. C'est une difficulté simple, & que vous ne devez pas supposer nous avoir échappé. Aussi, si l'on nous accuse d'avoir espéré & prêché comme possible la perfection humaine individuelle & absolue, on nous calomnie.

Je ne m'arrêterai point à vous dire que, quoique tout ce qui passe sur le pont-neuf soit agité de bien des passions aveugles & diverges, toutes ces passions concourent néanmoins au même point, qui est de passer sur le pont au lieu de se jeter à l'eau, & que, si quelqu'un étoit assez aveugle pour prendre ce dernier parti, fût-il Roi ou despote arbitraire, on l'enfermeroit aussi-tôt; que le *video meliora, proboque; deteriora sequor*.

quor : est purement un jeu de l'esprit & non un axiome senti. L'homme voit la sagesse comme la mort , dans le lointain nécessaire & convenu. *Vides* ; mais l'attrait du moment l'entraîne , & c'est le *meliora* de l'instinct déterminant. Tout cela ne seroit que discussion métaphysique. Nous avons senti l'inconvénient tout comme vous ; & pour appuyer notre évidence de la force irrésistible de l'opinion , nous avons invoqué pour base nécessaire de notre législation permanente , l'*instruction* générale & continuelle.

Cui, Monsieur, il est aisé de sentir que ce concours général qui va chercher le pont pour traverser la rivière , n'est dû qu'au jour qui éclaire les objets ; que dans la nuit le plus grand nombre courroit risque de s'égarer : & c'est cette nuit de l'ignorance des loix essentielles de l'ordre naturel , que nous cherchons à bannir par tous nos travaux. Ce sont les fausses lueurs de la science recherchée & des législations humaines , que nous attaquons par tous les côtés , & que nous voulons tenir écartées à jamais par l'*instruction* continuelle , & par un cours de démonstrations aussi simples que sont celles qui dérivent de la connoissance , de l'usage & de l'application du *tableau économique*.

Une fois qu'un peuple sera instruit & imbu , dès le berceau , de la divinité de cette loi sacrée , la *propriété* , de son influence sur la prospérité générale & individuelle de l'Humanité , de son immunité absolue qui reette comme un sacrilège impie cet axiome affreux : *Salus populi suprema lex esto* ; affreux , dis-je ,

si-tôt qu'il suppose la moindre lésion de la propriété particulière : en cet état , dis-je , nous ne craignons plus que les passions personnelles des dépositaires de l'autorité tutélaire & conservatrice des sociétés attentent aux loix naturelles & fondamentales des sociétés. Nous savons trop que ceux qui paroissent les maîtres des humains , sont plus que tous autres les esclaves des bienséances d'opinion ; que le plus puissant Roi de l'Europe seroit mis au lit malgré lui , s'il demandoit tout-à-coup la chaussure & la coëffure de son bifaïeul , & vouloit sortir avec cet attirail ; que les Caligulas , les Tiberes , les Nérons étoient des enfans de leur âge & des fruits naturels de la couche sur laquelle ils furent semés & réchauffés : & que les plus grands excès des Gouvernemens arbitraires ne sont , ainsi que les moindres , & de même aussi que le sac d'une Ville prise d'assaut , que les effets d'une association pour partager les fruits de l'injustice.

Vous me demandez *une forme de Gouvernement qui mette la loi au-dessus de l'homme ?* Mais elle y est. L'homme , ainsi que tout le reste de la création , est assujetti & englobé dans les loix essentielles de l'ordre naturel ; il peut les enfreindre quant au petit cercle relatif à la subsistance & à la multiplication de son espèce , mais il ne le peut que sous peine de souffrance & de mort. Il ne s'agit donc que d'un Gouvernement qui montre la loi à l'homme , & qui la lui fasse observer. Oh ! après avoir bien cherché , nous n'avons trouvé que l'évidence de l'ordre na-

turel, sa démonstration par un cours de principes simples à la portée de tous. Nous n'avons trouvé que cela, dis-je, parce qu'en vérité il n'y avoit que cela à trouver, & c'est pourquoi tant de plus habiles chercheurs que nous, qui nous ont précédés & éclairés par leurs fautes, se sont égarés. Nous n'avons découvert d'autre institution conservatrice de ce dépôt sacré, que l'instruction continuelle.

Vous n'entendez point nos loix? Nous n'en avons d'autres que la *propriété* personnelle, mobilière & foncière, d'où dérivent toutes les libertés possibles qui ne nuisent point à la propriété d'autrui. C'est de la connoissance de cette loi générale & applicable à tous les cas quelconques, que dérive notre *despotisme légal* qui vous effraye & qui ne doit pas pourtant vous étonner davantage que le despotisme du calcul qui, depuis qu'il est reçu, décide tous les comptes faits & à faire. Toute erreur de ce genre ne pourroit être décidée, & toute discussion finie qu'à coups de bâton. Le chiffre arrive, décide le cas despotiquement & sans appel : car, dites-moi, quelles sont les contre-forces de l'*addition* & de la *soustraction*? En cet état, ce n'est pas la peine de disputer sur l'espèce de la main dépositaire de l'autorité, & chargée d'exercer ce despotisme légal.

Vous redoutez l'autorité d'un seul, comme plus susceptible de dégénérer en arbitraire : nous croyons le concours de plusieurs susceptible d'association d'intérêts particuliers contre le despotisme légal. Mais il est à con-

fidérer qu'un seul ne sauroit résoudre & exercer son autorité sans le concours de plusieurs ; que plusieurs ne sauroient agir sans choisir & déléguer un seul ; que , si-tôt que les loix essentielles de l'ordre naturel seront généralement connues & enseignées , elles seules seront despotes , & le consentement de tous veillera à leur exécution.

Tout digne économiste n'attaque aucune des autorités qu'il trouve établies ; mais il les soumet toutes à l'ordre naturel , parce que Dieu & la nature l'ont ainsi voulu. J'attends pour reconnoître une puissance législative , de trouver un Souverain , un Sénat ou une Nation qui puissent changer la saison de semer & celle de recueillir. Alors j'accorderai que de cette pleine puissance découle celle de distribuer les subsistances. Mais comme il m'est démontré par nos principes , qu'il n'est institution sociale quelconque qui n'influe , soit en bien , soit en mal , sur la distribution , la consommation & la reproduction des subsistances , je ne puis accorder le droit de législation qu'à la puissance qui ordonne à la sève d'agir ou de surseoir ; & ie crois qu'il n'appartient aux hommes que d'étudier & de connoître les loix immuables une fois données & prescrites à la nature par cette puissance , & de les observer. Tel est le *nec plus ultra* de toute puissance humaine.

Je n'entends pas bien l'énonciation que vous me faites de vos difficultés sur nos principes de population : je les crois néanmoins très-essentielles à débattre. Car , si c'est ce que je pense , cette discussion est la clef &

le nœud de toute la science économique. J'imagine que vous êtes dans les mêmes idées à cet égard, que j'avois lorsque j'ai écrit mon traité sur cette matière, qui fit tant de bruit alors.

J'avois pris mes premières & uniques notions à cet égard dans l'*essai sur la nature du commerce* de M. Cantillon, que j'avois depuis quinze ans en manuscrit. Cet Auteur, beau génie d'ailleurs, à bien des égards, élevé dans le Commerce, n'avoit fait par ses spéculations & ses recherches que perfectionner l'erreur éclosée dans le dernier siècle, qui regarde le Commerce comme principe de richesse. En conséquence j'avois, comme lui & tant d'autres, conclu d'après la visibilité de la chose, que, puisque ma main mise devant mon œil me cache le soleil, ma main est plus grande que le soleil; j'avois, dis-je, raisonné ainsi : les richesses sont les fruits de la terre à l'usage de l'homme : le travail de l'homme a seul le don de les multiplier. Ainsi, plus il y aura d'hommes, plus il y aura de travail, plus il y aura de richesses. La voie de prospérité donc est, 1°. de multiplier les hommes : 2°. par ces hommes, le travail productif : 3°. par ce travail, les richesses.

En cet état, je me trouvois invulnérable, & je papillotois à mon aise la décoration de mon édifice politique, des mariages, des loix somptuaires; que fais-je? jamais Goliath n'alla au combat avec tant de confiance que j'en eus pour aller chercher un homme qu'on m'apprit avoir emmargé sur

mon Livre ces audacieuses paroles : *L'enfant a tété de mauvais lait , la force de son tempéramment le redresse souvent dans les résultats , mais il n'entend rien aux principes.* Mon critique ne me marchanda pas , & me dit tout net que j'avois mis la charrue avant les bœufs , & que Cantillon , comme Instituteur politique , n'étoit qu'un sot : ce blasphème me fit regarder celui qui le proféroit comme un fou. Mais , faisant réflexion qu'en toute dispute l'opinion respective marche d'ordinaire par représailles , je me retins , rompis la conversation , & pour mon bonheur je revins le soir questionner à tête reposée.

Ce fut alors qu'on fendit le crâne à Goliath. Mon homme me pria de faire aux hommes le même honneur qu'on fait à des moutons , puisque , qui veut augmenter son troupeau , commence par augmenter ses pâturages. Je lui répondis que le mouton étoit cause seconde dans l'abondance , au lieu que l'homme étoit cause première dans la création des fruits. Il se mit à rire , & me pria de me mieux expliquer , & de lui dire si l'homme , arrivant sur la terre , apportoit du pain dans sa poche pour vivre jusqu'au tems où la terre préparée , semée , couverte de moissons mûries , coupées , battues , &c. pût le nourrir. J'étois pris. Il falloit , ou supposer que l'homme avoit léché dix-huit mois sa patte comme l'ours l'hyver , dit-on , dans sa tanière ; ou avouer que ce Créateur des fruits en avoit trouvé , en arrivant , qu'il n'avoit point semés. Il me pria alors de vou-

loir bien faire participer toute la population subséquente au même avantage, parce qu'également cela ne pouvoit être autrement.

La présomption une fois dérouterée dans un sot, cause la confusion & la haine; dans une ame honnête elle opere la reconnoissance & la docilité. Ce fut mon cas. Je priai mon Maître de s'expliquer & de m'instruire, car j'étois un pauvre Jouvenceau de quarantedeux ans. Il n'avoit point encore alors fait son tableau économique; ce fut même un bonheur pour moi; car sentant son utilité & sa nécessité, comme la Genèse dit que Dieu vit la beauté de ses ouvrages, il m'y auroit renvoyé & m'auroit rebuté, attendu que ma nature est fort antipathique à l'application mécanique que demandent les calculs.

Il fallut donc qu'il m'expliquât son système, ou, pour mieux dire, celui de la nature.

Comment les premiers hommes, soit Pasteurs, soit Chasseurs, &c. avoient vécu des produits spontanés de la nature.

Comment la population des Nations qui n'ont point cultivé, est encore toujours la même, sans s'accroître, & leur habitation errante pour ravir ces produits successifs.

Comment l'industrie de la cultivation a rendu les Nations sédentaires.

Comment l'accroissement des produits résultans de cet art a toujours été la mesure de l'accroissement de la population.

Comment cet accroissement des produits ne peut provenir que de leur qualité de richesse;

leur qualité de richesse, que de leur valeur d'échange; leur valeur d'échange, que de la consommation de ces produits.

Comment donc c'est la consommation des produits actuels qui est la source des plus grands produits futurs, base nécessaire d'un surcroît de population.

En général, il ne faut pas m'en dire beaucoup pour me mettre sur la voie; à plus forte raison, quand je vous fais ici mon histoire, je ne prétends pas vous présenter un cours d'instruction que vous avez d'ailleurs sous les yeux appuyé de toutes les démonstrations.

Voilà, Monsieur, nos principes de population. De ces vérités radicales, de ce tronc de l'arbre social sortent tous les embranchemens que la *philosophie rurale* ramène à leur tige. S'il nous en échappe quelqu'un, voyez vous-même, non pas avec ce génie sublime, qui, s'irritant des entraves du désordre légal, lui préféreroit avec raison l'instinct solitaire des brutes, & voyoit avec justesse que l'homme législateur n'avoit jamais abouti qu'à asservir l'homme & empirer l'état de l'Humanité; mais avec cette équité douce & modeste de votre ame droite & de vos mœurs.

O mon digne ami! je vous ai dit que je croyois que c'étoit abuser de vous que d'interroger votre sensibilité; mais votre cœur est trop riche pour n'en avoir que d'une espece. Celle que je reclame ici, est douce, tranquille, satisfaisante, correspond à l'ame, l'imbibé, en reçoit sa direction &

son emploi , ne l'ébranle point & ne lui échappe jamais. S'il est possible que vous rencontriez sous vos pas la voie d'être utile au bonheur général de l'Humanité & de vos freres , pensez - vous pouvoir vous en détourner , vous & l'emploi de vos facultés ?

Votre tête est mourante, dites - vous , & vous le dites de la voix du Cygne ; & nos derniers accens sont , comme les premiers , dus à l'acquit de nos devoirs. Vous rappelerez votre état & vos malheurs : mais vous étiez Arion dans les flots , & vous pouvez être Arion sauvé du naufrage.

La science économique n'attaque rien que les abus physiques ; elle ne veut régner que par le concours de ceux même qui résistent à ses loix. Elle est avouée , autorisée , du moins à l'instruction , & ne connoît pas d'autre maniere de gouverner les hommes , n'en connoîtra jamais d'autre , respectera toutes les Puissances , & n'attaque que ces trames civiles , appelées priviléges & contrepoids. Oh ! dans une telle carrière où sont les risques , où peuvent être les malheurs ?

C'en est un , dirz-t-on , que de prêcher aux échos & aux sourds. Peut - être ; mais la science nous apprend qu'il est une saison pour semer , une autre pour recueillir. En tout , fût-ce l'emploi de la mouche du Coche , je ne la trouve ridicule qu'alors qu'elle s'attribue le succès des efforts pour gravir , car jusques-là elle avoit fait son devoir & de son mieux.

C'est d'après ces raisons & ces sentimens , que je ne crains pas d'abuser en vous envoyant

les six premiers volumes des Ephémérides. C'est un Recueil qui paroît chaque mois, & qui discute par les détails nos principes & nos résultats. La lecture de ces petits traités, à parties brisées, n'est point fatigante, vous y verrez des bribes de votre ami : enfin, vous nous lirez & nous jugerez. Je ne vous demande point du travail, c'est de la lecture. Je n'exige pas la conviction, mais l'examen.

Osez-vous dire tout de bon ce mot échappé, *l'on ne se convertit point sincèrement à mon âge?* Quoi! à tout âge, la vérité n'est pas vérité? Il est bien question de se convertir, je vous l'ai dit, vous êtes & fûtes de tout tems plus d'à mi-chemin. Vous avez senti le vuide & le faux de toutes les institutions humaines, vous vous êtes irrité contre ce monceau de prestiges, sous l'empire duquel en effet tout art, toute invention, tout ce qui nous sembloit perfection étoit vitiation, ou moyen de vitiation. S'il est vrai que d'autres aient trouvé le noeud de la chose, ce n'est pas une ame comme la vôtre qui enviera à Colomb d'avoir découvert le Nouveau-Monde. De cela, j'en réponds, & je puis en juger par moi. Au premier instant de mon instruction, je pouvois me retourner & défavouer mon Maître avec d'autant plus de facilité, que sa haute visée, dédaigneuse des demi-succès, verfoit comme le soleil la lumière gratuite sans réclamation ni prétention de droit d'aubaine. Je pouvois revenir d'autant plus imperceptiblement, que, malgré les désaveux & les rétractations les

plus authentiques , le grand nombre ne s'en est pas apperçu , & cite encore mon premier Ouvrage comme autorité. Mais je crois toute Justice quelconque une modification du grand culte ; & c'est refuser l'adoration à la Majesté divine , & la reconnoissance à l'Auteur de tous les biens , que de refuser à qui que ce puisse être une portion de ce qui lui est dû. Plus mon Maître se cachoit sous sa doctrine , plus je m'empressois de le désigner , plus je lui envoyois ceux que la chaleur fraternelle de mes écrits m'avoit conciliés. J'ai , à cet égard , donné le ton à tous les économistes , qui l'eussent bien pris sans moi ; car pour être économiste véritable , il faut être honnête-homme , ou le devenir.

C'est à ce titre que vous l'êtes , mon digne ami , & cela sans vous convertir. Nous n'avons qu'un seul & même but , qui est le bonheur de l'Humanité : il ne s'agit que d'en éclairer la voie. Si je vous disois de la chercher , vous auriez raison de vous refuser à un travail immense , & qui ne peut être solitaire. Si je vous disois de juger la nôtre , vous auriez raison de me dire que c'est tout un , & que mieux vaut rêver que juger & commenter les rêves d'autrui. Mais il s'agit de nos principes , vous les avez dans les mains , suivez-les tant que cela vous duira ; & , quant aux résultats , regardez-les comme amusement , & non comme étant faits pour vous rien apprendre.

Mais , mon Dieu ! pardon excellent homme , de l'énorme lettre que je vous envoie.

Comparez, au fond, votre solitude, au tiraillement de la vie que je mene; &, au lieu d'anathématiser ma prolixité, regardez-la comme une fuite de l'intérêt que je prends à la matiere, & à celui avec qui je la traite.

J'ai l'honneur, &c.

Fin du cinquieme Volume.

TABLE

DES ARTICLES

*Contenus dans les quatre dernières
feuilles de ce Tome cinquième.*

- L
 LA Reine fantasque, Conte, pag. 289
 Discours sur la question, *quelle est la
vertu la plus nécessaire au Héros, &
quels sont les Héros à qui cette vertu
a manqué?* p. 319
 Lettres de M. le Comte de Tressan à
M. Rousseau, avec les Réponses de
celui-ci, concernant M. Palissot, p. 343
 Épitaphe de deux Amans qui se sont
tués dans le Lyonois, p. 354
 Lettre du Prince de L. en Hainault, à
M. Rousseau. 355
 Lettre de M. Rousseau à M. le Mar-
quis de Mirabeau, du 26 Juillet
1767, p. 358
 Réponse du 30 Juillet 1767, p. 364





